CHANSONS

EN

PATOIS VOSG

CHANSONS

EN

PATOIS VOSGIEN

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

par

Louis JOUVE

AVEC

UN GLOSSAIRE ET LA MUSIQUE DES AIRS

Versibus incomptis ludunt risuque soluto. (
Leurs jeux, ce sont des vers sans art et l

ÉPINAL | REMIREMON
PEYROU, LIBRAIRE. | M. LEDUC, LIB
Et chez les principaux libraires du départemen

1876

Epinal, V. Collot, Imp.

CHANSONS

EN

PATOIS VOSGIEN

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

par

Louis JOUVE,

AVEC

UN GLOSSAIRE ET LA MUSIQUE DES AIRS

Versibus incomptis ludunt risuque soluto. (Virgile).
Leurs jeux, ce sont des vers sans art et le franc rire.

Un écrivain a dit que « le caractère d'une nation se manifeste d'une manière plus sensible dans la poésie populaire que dans la littérature écrite. » Malgré les théories, quelquefois superficielles, des écoles clas siques, l'affirmation est devenue une vérité incontestable. Horace, Malherbe, Boileau, sont des poëtes de goût, des lettrés charmants, des courtisans d'esprit, mais ils ne sont que l'expression de la classe des hommes instruits, ils ne sont pas la nation elle même.

A côté de l'art délicat, parfait, on avait trop négligé de

connaître les expressions spontanées et rudes d'un cœur naïf, d'un esprit peut-être vulgaire, mais toujours vrai. Ce qui nous reste des chants bretons ne nous révèle-t-il pas un peuple tout entier avec son individualité profonde? Et n'est-ce pas également vrai des habitants du Tyrol, de l'Ecosse, de l'Irlande, de la Norvége, qui résument l'esprit national dans des ballades délicieuses ou sombres, des Castillans qui traduisent le leur en romances légères ou passionnées, de tous ceux enfin qui, par l'énergie de la race, par leur situation géographique, forment des groupes d'un caractère distinct, se transmettent de génération en génération un héritage successivement agrandi de poésies écloses au souffle d'une passion sincère, image indélébile, invariable, de l'unité et du fond ethniques? Cette poésie populaire, fruit d'un sol vierge, en retient la rudesse, l'âpre saveur et en a toute l'originalité. Elle persiste longtemps à côté de la culture élégante des formes; elle ne disparaît qu'avec le groupe qui l'a créée, car elle est le peuple même.

Les recueils de poésies populaires des différentes nations de l'Europe sont une révélation éclatante de ce que peuvent rendre les fibres du cœur humain en dehors des règles conventionnelles de l'art. S'ils n'ont pas fait connaître un nouvel Homère ou un autre Eschyle, ils nous en ont souvent donné en quelque sorte la menue monnaie. L'âme y fait retentir tout ce qui l'atteint ou l'ébranle en rhythmes vigoureux, en accents émus, en tendres mélodies, en rimes piquantes et naïves, en chansons plaintives ou narquoises.

Les provinces de la France ont fourni une ample récolte de poésies composées et chantées par le peuple. L'histoire de l'esprit français s'en est enrichi et chaque jour apporte encore une gerbe nouvelle. Quoiqu'il ne soit plus guère possible de tirer une autre moisson de ces terres jadis négligées, nous avons voulu tenter pour les Vosges, dans une très-faible mesure, ce que d'autres ont déjà fait pour leur province ou leur département. Je n'ai certes pas l'espoir d'ajouter une fleur exceptionnelle à la couronne poétique

du peuple, ni de jeter quelque lustre littéraire sur un département qui est loin d'être insensible au charme des lettres (1), mais qui a plus particulièrement brillé par son ardeur patriotique et guerrière, par son goût pour les arts utiles et par son amour du travail. Je ne me dissimule pas la valeur de nos rustiques chansons qui n'arrêteront qu'un moment le lecteur curieux; je sais que je n'apporte que des matériaux insuffisants et incomplets pour l'histoire de l'esprit populaire des Français. S'ils ne peuvent servir à l'érection de ce monument national, ils resteront du moins, pour les générations futures, comme un témoignage de ce que furent nos ancêtres. Ce n'est pas un *cancionero* vosgien que je présente ici. C'en est un premier essai, si l'on veut, car je suis loin d'avoir épuisé la matière et porté mes investigations sur tout le département.

Du reste, j'ai restreint cette étude, je dois le dire, au domaine particulier des chansons composées dans divers dialectes rustiques des Vosges, afin de mieux saisir l'esprit des campagnards. Les chants populaires de langue française, qui se répètent dans tout notre département, appartiennent au fond commun de la France; on les retrouve, avec des variantes plus ou moins éloignées d'un texte primitif, dans presque toutes nos provinces et même au delà de nos frontières. Ils sont l'écho des pensées et des mœurs du moyen-âge, et les chercheurs de légendes y trouvent encore parfois à glaner. Ce n'est pas un produit du sol vosgien; c'est un fruit étranger, d'une importation plus ou moins lointaine. Ce n'est pas à augmenter directement ce précieux trésor que j'ai travaillé; j'ai exclu de ce recueil les chants français déjà connus et souvent reproduits. Le caractère, les idées, l'esprit, les usages des campagnards vosgiens, voilà ce que je me suis plu à rechercher; ce sont leurs sentiments, si grossiers qu'ils fussent, que j'ai voulu prendre sur le fait.

(1) Les Vosges ont produit des poëtes remarquables. Citons parmi les plus connus Gilbert, Pellet, *le barde des Vosges*, et Grandsard, l'auteur de *L'année maudite*.

Les trois ou quatre chansons en langue française que j'ai admises me semblent appartenir aux Vosges ou du moins les caractériser; elles ne se rencontrent, d'ailleurs, dans aucune publication.

Cependant l'intérêt qui peut s'attacher au caractère *moral* de ces rimes patoises, n'est pas le seul qui ait excité notre zèle. Cet opuscule est en même temps la continuation d'études entreprises depuis longtemps sur les patois vosgiens, féconde et riche mine de linguistique française qui a été fort peu ou fort mal exploitée dans notre pays (1). Or, il est nécessaire de recueillir longuement et avec soin les éléments d'un idiome avant d'en formuler les lois de formation et la grammaire. Cette double étude de la langue et des mœurs nous a paru suffisante pour offrir au public un opuscule même incomplet, et nous croirons avoir assez mérité s'il l'accueille avec quelque faveur.

Ce recueil se compose d'une quarantaine de chansons presque toutes inédites et dont les trois quarts sont accompagnées de la notation musicale des airs sur lesquels elles se chantent. Les unes sont répandues, avec les variantes du patois local, sur presque toute l'étendue du département, et ce sont les moins nombreuses; la plupart des autres ne sont connues que dans un rayon assez restreint ou dans des localités écartées; quelques-unes se retrouvent dans la Meurthe-et-Moselle, chez nos voisins les Francs-Comtois et les Champenois, même jusqu'en Suisse dans l'idiome du pays et avec des différences qui ne portent guère que sur des détails.

Produit rude d'un esprit tout rustique, sans forme, sans idéal, ces chansons ne sauraient se recommander par le charme de l'expression et par le sentiment poétique (2).

(1) Voir notre *Bibliographie du patois lorrain*. M. le chanoine Hyngre, ancien curé de Vagney, a fait un *Dictionnaire du patois de la Bresse*, un des plus intéressants et des moins connus de notre pays. Il est regrettable que ce travail n'ait pas encore trouvé d'éditeur.

(2) « Le paysan n'est guère poëte, on le sait bien; mais il a sa poésie, quoi qu'on dise, parce qu'il a un grand sentiment de la nature. Il y a

Il ne faudra y chercher ni des légendes du vieux temps, ni des traditions touchantes, ni de ces petites scènes dramatiques qui abondent dans certaines littératures populaires. A la Souabe, qui a des poètes si charmants, si naïfs, si vrais, les Vosges, il faut l'avouer, ne peuvent opposer, en général, que des rimeurs grossiers dans le fond comme dans la forme. C'est que le paysan chez nous, comme dans bien d'autres lieux, n'est que ce qu'en ont fait les siècles, je veux dire les maîtres des siècles. Il est longtemps resté étranger au monde et à sa propre histoire.

Ce n'est pas à lui que remonte la responsabilité de sa faiblesse intellectuelle relative et du peu d'élévation de sa pensée.

Ce qui fait un peuple, ce sont les traditions, et le pays des Vosges n'en a pas.

Quand la puissance romaine eut disparu sans avoir certainement effacé le caractère primitif des populations soumises par elle, tout fut divisé entre les nouveaux conquérants. Les Francs laissèrent peu de traces sur notre sol, et, malgré leurs prétentions à l'unité et à la concentration du pouvoir, il n'y eut sous leur gouvernement que des institutions locales avec des formes anarchiques.

plus que le foyer qui l'attache; son âme est au sol. Les vallons creux qui s'enfoncent dans la brume, la multitude des habitations qu'il embrasse d'un coup d'œil et qu'il connaît toutes, les forêts qui tapissent les flancs ou couronnent la cime des monts, les eaux claires et bruissantes que des bouquets d'aulnes couvrent de leur ombre, l'éclat des matins et la magie des soleils couchants, est-ce que cela serait muet pour l'âme du montagnard? Sans doute, tout ce qui charme le peintre ou le rêveur, il ne saurait ni l'analyser ni le revêtir d'une forme, mais il est profondément pénétré de cette poésie de la nature. Chaque saison, chaque jour lui apporte les mêmes merveilles; il semble en être blasé ou ne les avoir jamais aperçues; mais qu'on le transporte près des bords d'une rivière mourante, sur un sol plat où la ligne monotone de l'horizon n'offre que le vide à ses yeux, comme alors il sent le prix de tout ce qu'il perd! Les mille voix de sa vallée, les harmonies des aspects, il les a unies si fortement à sa vie qu'il ne peut plus les en séparer; il les regrette, il les pleure, s'il en est éloigné pour longtemps. » L. Jouve. *Lettres vosgiennes.*

Chacun chercha l'indépendance dans l'isolement. On le voit dès le VIIe siècle par la fondation de riches et nombreux monastères. Ceux-ci, tout en favorisant l'agglomération d'une population serve, mais occupés des intérêts matériels de leur propre établissement, vivent à l'écart pour eux-mêmes. L'intérêt privé est tout, parce que tout est étroitement localisé, sans que l'indépendance soit garantie. Epinal, Remiremont, Saint-Dié, Moyenmoutier, Senones, Etival passent à des maîtres divers ou tentent d'échapper à leurs liens de suzeraineté. Les évêques de Metz, de Toul, de Verdun, et quelquefois celui de Reims, voilà les véritables maîtres après l'empereur; mais bientôt il faudra partager la puissance séculière avec les petits seigneurs féodaux rangés autour du duc de Lorraine et avec le duc lui-même. Celui-ci, en accordant des chartes d'affranchissement à diverses localités, donna un exemple qui dut être suivi par les seigneurs ecclésiastiques. Plus on avance, plus on voit s'opérer la désagrégation au profit des puissances laïques, et particulièrement de celle du duc qui tend lui-même chaque jour à se séparer de l'Allemagne et de la France. Et voici la rivalité des ducs de Bourgogne et de Lorraine; voici les luttes de Charles IV contre la France, et enfin au XVIIIe siècle l'annexion de la Lorraine au royaume français.

Que devaient être, que devaient penser les populations ballotées, disputées entre tant de maîtres, avec quatre ou cinq centres d'autorité et des administrations si diverses, si complexes? Ici l'empereur, là le duc de Lorraine, ailleurs les évêques, les abbés, les chapitres de chanoines et de chanoinesses, les petits seigneurs féodaux et mêmes les villes libres, comme Epinal : autant de gouvernements, autant de lois, autant de juridictions différentes, autant d'éléments de division; point d'esprit commun (1).

(1) Je ne veux pas nier d'une manière absolue l'unité dans l'histoire des Vosges. Si elle ne se laisse pas voir dans les faits à la surface, elle existe cependant dans la race, dans les coutumes et surtout dans

Cette absence d'unité n'était guère propre, on le pense bien, à l'éclosion ou à l'essor d'une poésie nationale. Quels chants légendaires ou héroïques, comme chez les Bretons ou chez les Slaves, pouvaient retentir dans les villages de la Haute-Moselle et depuis la Meurthe jusqu'au Madon ou à la Meuse même? Quelles poésies familières ou morales pouvaient s'y répéter, s'y répandre? Toutes les traditions s'effaçaient au milieu de tant de changements. La cour et la chevalerie sont bien loin de nos populations qui n'en connaissent les splendeurs que par les tailles à payer. Quant à l'Eglise, elle veille sur son temporel pour l'agrandir, pour le tenir à l'abri de l'avidité des hobereaux ou pour le soustraire aux entreprises hardies et sans scrupule d'un puissant seigneur. Serfs ou hommes libres, moines ou laïques, marchands ou petits industriels, paysans ou bourgeois, tous sont séparés par la barrière des institutions, des intérêts, des règlements et des idées. Il n'y a là rien où puisse se reconnaître un peuple, si ce n'est la langue, et encore la montagne et la plaine ne sauraient s'entendre ou s'entendent difficilement.

Le pays des Vosges, n'ayant donc eu ni connu l'idée d'unité ou de nationalité, ne put et ne sut exprimer les idées générales; l'esprit est resté dans le contingent et dans l'individuel.

la langue à peu d'exceptions près. C'est une même eau qui coule par de nombreux canaux divers dans une même direction, vers un but commun. Communautés de villes, seigneuries laïques ou ecclésiastiques sont des divisions qui voilent à la pensée l'idée d'unité, mais qui, en l'empêchant de se reconnaître, n'entament pas le tréfond — si je puis dire ainsi — du caractère et de l'esprit déjà fusionnés de longue date. L'histoire des Vosges n'a d'unité que si on la traite comme partie de l'histoire d'Austrasie ou seulement de Lorraine. Entre les possessions étendues des chapitres et des monastères, il y avait des villes plus ou moins libres, des villages relevant médiatement ou immédiatement du duc de Lorraine. Les habitants de ces localités étaient le lien qui unissait, à leur insu peut-être, les serfs des grandes abbayes avec ceux des seigneurs laïcs, ainsi qu'avec les bourgeois et les artisans des villes.

Malgré l'absence de traditions, malgré l'ignorance, malgré la vie surchargée, excédée, malgré l'écrasement sans espoir de délivrance, le paysan a chanté sous le chaume; mais sa chanson, je dis celle qui naît d'un jet du cœur ou de la pensée, est restreinte au cercle étroit de son horizon et bornée par conséquent à un petit nombre de sujets; elle n'a pas un long cycle d'idées à parcourir, et c'est aux autres qu'il emprunte ce que sa langue indigente est incapable de représenter; c'est du dehors qu'il reçoit la connaissance des idées générales.

Esclave ou libre, triste ou gai, sceptique ou croyant, l'homme a toujours aimé à se donner à lui-même, sous la forme du chant, le spectacle de ses propres émotions. Pourquoi donc dans nos vallées étroites et profondes, sur nos côteaux de vignobles, dans nos plaines de labour, nos ancêtres n'auraient-ils pas eu jadis leurs heures de verve, leurs élans pour sortir d'eux-mêmes? Est-ce que l'esprit narquois des anciens fabliaux ne court pas toujours en récits rapides sur les lèvres de nos bons villageois? Est-ce que nos campagnes ne redisent pas encore un écho des chansons du vieux temps? Les veillées de Noël retentissent également de cantiques pieux, dont le clergé encourageait le genre comme un moyen d'entretenir la foi et les sentiments religieux. Quand le moyen-âge a chanté dans tous les dialectes de la France, pourquoi la Lorraine et les Vosges, où l'esprit raillard est toujours si vif, n'auraient-elles rien produit, rien laissé? Metz a ses poésies patoises des XVI[e] et XVII[e] siècles. M. de Puymaigre, pour le pays messin, la Société d'archéologie lorraine, pour la Meurthe, ont publié des recueils intéressants sous tous les rapports. Les Vosges apportent aussi leur contingent pour la première fois; quoique tardif, il a l'avantage de donner beaucoup de pièces inédites.

Nos chansons sont presque toutes fort anciennes; indiquer leur âge d'une manière certaine est chose impossible, à moins que leur acte de naissance ne se lise dans le sujet

ou dans quelque expression échappée à l'auteur. On peut cependant affirmer que, pour la plupart, elles se sont transmises depuis huit ou dix générations et gardent encore aujourd'hui la même vogue.

Quoi qu'il en soit, il nous les faut prendre telles que nous les trouvons, sans date et sans autre indication d'origine que le dialecte même. Malgré leur petit nombre, elles suffisent pour nous faire pénétrer dans quelques coins de la vie intime du paysan d'autrefois qui est encore presque la même aujourd'hui.

Sa vie était rude sous le régime du bon plaisir, et ses mœurs prenaient, de l'âpreté du climat et des montagnes, une grossièreté relative qui n'excluait jamais l'honnêteté du cœur. Rien n'avait été fait pour éclairer son intelligence qu'abaissaient l'ignorance de toute chose et les superstitions, et les joies de la liberté lui étaient inconnues. S'il paraît si souvent insensible à la poésie de la nature, c'est que la terre n'est pour lui qu'une marâtre qui donne peu pour beaucoup de sueur. Tout pour lui est borné à la vie quotidienne; pas d'horizon, pas de pensées lointaines, pas d'idéal. Séparé de l'Alsace par la langue autant que par la haute muraille des Vosges, et du reste de la Lorraine par le manque de moyens de communication, il ne connaît du monde, dans le bon vieux temps, que l'effroi qu'il lui inspire par la dureté du maître, par la guerre dévastatrice, par la peste ou par la famine. Rien n'est sûr pour lui, ni sa récolte, ni sa charrue, ni ses enfants; depuis le décimateur et le sergent jusqu'au seigneur suprême, il supporte le poids accablant de toutes les hiérarchies administratives, judiciaires et financières. S'il n'est pas souple, on le ruine; s'il résiste, on le pend.

Il n'aura donc qu'une seule expansion, qu'une seule joie : le chant. Et d'abord les hymnes de l'Eglise, les saints cantiques qui sont longtemps le seul charme de ses jours sombres. C'est appuyé contre les colonnes du *moutier* qu'il entonne dans une langue incompréhensible pour lui des paroles que

la musique seule traduit à son imagination ; triste ou pleine d'allégresse, monotone ou ardente et irritée, cette musique parle à son cœur et devient sa poésie ; il la répète en retournant à sa cabane et quelquefois même il l'applique à des paroles patoises avec lesquelles elle est sans rapport, il faut le dire. Il a ensuite les Noëls (1), naïfs comme ses sentiments, pour se consoler de sa misère par l'espérance de la venue du libérateur et par l'idée de l'égalité avec laquelle il traite les rois de l'Orient et les bourgeois de la ville. Dans la vallée de la Moselle, il chante les *Kyriolés* (2) des vassaux ecclésiastiques, témoignage, aujourd'hui oublié et peu intéressant dans les détails, des cérémonies humiliantes qu'ils accompagnaient. Telle était dans les Vosges la poésie née à l'ombre des cloîtres.

Le paysan ne s'en est pas tenu là. Son imagination créatrice, malgré une lourdeur relative, trouve beau jeu dans la vie qui l'entoure ; mais c'est par une brusque détente qu'il entonne sa rude chanson, par une explosion irréfléchie qui n'est pas même l'ébauche de l'art. Pour s'y plaire, il faut rompre avec tous les préjugés classiques, oublier les penseurs harmonieux qu'on appelle les poëtes ; il faut aimer à saisir sur le vif, le scalpel à la main, dans les natures les plus abruptes, les raisons des mouvements de l'esprit et à suivre la lente éclosion intellectuelle d'un peuple voué dès longtemps à une longue enfance. Au village, comme au milieu de la plus brillante civilisation, on a des joies à faire retentir, de petites vengeances à exercer, des gausseries à chanter aux oreilles, des douleurs intimes à exhaler, des scènes touchantes ou ridicules à peindre. L'homme est sous le paysan. Le cabaret, les *loures*, ces soirées ou veillées du hameau, les amoureux, les filles séduites, la misère

(1) Nous les avons publiés dans nos *Noëls patois anciens et nouveaux* et dans le *Recueil de vieux noëls inédits*.

(2) Les Kyriolés ont été publiés à Remiremont en 1773, une feuille in-8° avec quatre gravures sur bois, et dans les *Poésies populaires de la Lorraine*. (Mém. de la Soc. d'arch. Lorr., tome IV, 1855).

de l'homme ou de la femme dans le mariage, les fêtes du village, le départ du conscrit, l'avarice du voisin, les vieux usages traditionnels, voilà surtout les sujets qu'il aime et qu'il se plaît à traiter sous toutes les formes, en y mêlant presque toujours l'esprit satirique. Le rire, quand il n'éclate pas contre les puissants du jour, n'est pas interdit et on s'y livre à plein gosier.

Ainsi le fond de la poésie chantée du paysan, c'est son semblable, c'est lui-même, et il ne songe à y mettre ni une longue ni une haute portée. Son rire est gros et sa gaillardise sans mesure. Sa malice atteint parfois le trait comique, comme on peut le voir dans *Le meunier*, cet avare qui aime mieux laisser son valet prendre d'étranges privautés dans sa maison que d'avoir à débourser des gages; il y a là un tableau digne des fabliaux un peu gras de nos pères. Les femmes tiennent une grande place dans ses chansons. Si elles sont assez généralement maltraitées, il est vrai de dire qu'on les y voit prendre suffisamment leur revanche, mais jamais au déshonneur de leurs maris. On peut regarder comme des types, *La femme résignée* et *La femme du pauvre Colas*. L'une, dans une courte phrase de cantilène monotone et mélancolique, montre une douceur et une patience inaltérables, dignes de Grisélidis; elle nous rappelle ces belles filles blondes de la montagne, aux yeux bleus, vieillies avant l'âge, occupées sans trève aux travaux du ménage et de l'étable, courbées sous de lourds fardeaux, pendant que le mari, revenu du bois ou des prés, fume tranquillement sa pipe sur le pas de sa porte, sans songer à donner un coup de main à la pauvre femme. L'autre, rude à son homme, lui jette sous la table, comme à un chien, des os à ronger.

Le mariage, du reste, n'est pas toujours célébré avec beaucoup de dignité. Si nous trouvons dans *Adieu, fleur de jeunesse*, une naïveté et une simplicité touchante, une autre *Chanson de noces*, également en français, se termine par une morale fort insouciante à l'égard de l'honneur conjugal.

L'amour, cette fleur printanière du cœur, est peint sans grâce, je dirais presque sans autre expression qu'une brutalité qui, peut-être, ne sert qu'à le déguiser, car la langue des villageois ne connaît guère les nuances, et, si l'esprit est inculte, les sentiments sont discrets; la parole seule est violente et hors de proportion. Les grivoiseries ne se chantent qu'au cabaret; elles n'atteignent pas la famille.

Si les *loures*, qui étaient naguère le seul plaisir des longues soirées d'hiver et qui sont encore fort en usage dans les hameaux éloignés des centres, se présentent à notre esprit comme le tableau où se peignent les sentiments et le caractère du Vosgien, comme le foyer des liaisons poétiques de la jeunesse, on est bien désenchanté, à la lecture des *Coureuses de loures*. Cette chanson n'est pas faite assurément pour nous donner une haute idée morale de ces réunions où les passions les plus vulgaires et l'oubli de soi-même se révèlent si crûment, si prosaïquement. Il est vrai qu'il ne faut la prendre que comme une *trouaine*, c'est-à-dire, comme une chanson propre à entretenir la médisance; ce sont là les cancans du village.

C'est en outre pendant ces veillées que s'implantaient dans les imaginations les traditions de la sorcellerie, les superstitions les plus grossières touchant les faits les plus naturels. De rares chansons les rappellent à la mémoire; on confie plus volontiers ces contes à la prose qui laisse aux narrateurs la facilité des broderies et l'art d'attribuer, dans les tours que joue le diable aux pauvres mortels, le rôle du ridicule à quelque niais de la localité. Nous n'avons trouvé aucune de ces sortes de légendes rimées. Il n'est guère croyable que la *Ronde des bures* et *Les Visions du laboureur* puissent entrer dans cette catégorie. Cette dernière chanson ne semble être qu'une de ces *révottes* ou *ravottes* qu'on aime tant dans nos montagnes.

La *révotte* est une chanson qui, tout en éveillant l'imagination, n'intéresse pas beaucoup la pensée; c'est un *rêve*, une niaiserie parfois, ou plutôt une chose sans valeur. Elle

est formée de couplets dont on pourrait augmenter le nombre sans inconvénient pour le sujet, comme s'ils n'étaient destinés qu'à soutenir un chant qui plaît. On entasse sur cet air des idées bizarres qui peuvent faire rire des esprits simples. On l'appelle aussi *berceuse* quelquefois, par ce qu'elle sert aux mères à endormir leurs enfants sur leur giron ou dans leur berceau. Telles sont *Lâ vêpe*, *Le petit cabrichon*, *La toilette du galant*, *Les visions du laboureur*, *Le mariage malheureux*, etc.

La Lorraine, la Champagne, la Franche-Comté ont leurs *Trimazos*. Ce sont les chansons du premier mai que des jeunes filles allaient chantant de maison en maison en faisant des quêtes. L'origine en est antique et paraît un reste de la fête païenne du retour du printemps. L'ancienne Gaule, Rome, l'Italie moderne, la Grèce, l'Espagne, le Portugal, la Provence ont eu et ont encore des chants et des fêtes analogues le jour du premier mai. On les retrouve aussi dans la Suisse, à Montbelliard, dans les vallées de l'Ajoie et dans les cantons de Berne et Fribourg. Le *Trimazo* des Vosges qu'on trouvera ici se chantait à Bouzemont (devant Dompaire), et par une altération légère il est devenu un *trimosa;* je l'emprunte à la Statistique des Vosges. Il contient les mêmes idées que ceux que l'on chante dans tout l'est de la France avec un refrain presque semblable. A Dommartin, près de Remiremont, l'usage est déjà dégénéré comme on peut le voir par *Le joli mai*. Parmi les chansons qui se rapportent à d'anciens usages, il faut comprendre aussi les *Changolo* d'Epinal et de Remiremont et la *Ronde des bures* de Granges. Celle-ci rappelle une fête qui s'est célébrée dans toute la France et dont l'origine est des plus anciennes; celle-là est toute locale et elle se rapporte encore à la bienfaisante venue des beaux jours.

Les chansons dont le fond soit vraiment sérieux sont assez rares. J'en citerai une qui s'éloigne du ton de toutes les autres par le sujet et par la pensée philosophique qui la termine : c'est la belle *Chanson du Sagar*. Le bon tra-

vailleur prie Dieu de bénir son ouvrage, et après avoir énuméré tous les objets divers que le bois, placé sous la dent de sa scie, doit un jour former, il termine en présentant l'image d'un cercueil aux jeunes filles qui l'écoutent; cette pensée de la jeunesse rapprochée tout à coup de l'idée de la mort est ici d'une grande émotion.

Quant aux événements historiques, ils n'ont pas d'écho dans tous ces couplets villageois. Le patois ne nous fournit qu'une chanson politique, et encore n'est-elle pas le fruit spontané du sentiment populaire. Le *Retour de l'île d'Elbe* est la chanson intéressée d'un courtisan dérayé par la première Restauration. Le soldat ne pouvait toutefois être oublié, mais il sera moins question de sa vaillance que de la douleur de quitter une *maîtresse* et que du bonheur du retour. Les deux chansons qui racontent *Le départ* et *Le retour de Didiche* sont du règne de Louis-Philippe, car il y est question des campagnes de l'Algérie. Celle de *Zanzan* (Jeanjean) paraît appartenir au siècle dernier et être originaire de la Franche-Comté; Zanzan est le niais qui se laisse enrôler et fait son métier sans y rien comprendre.

Le ton dominant de toutes les pièces de notre recueil, et en général celui de l'inspiration villageoise, c'est la satire. Elle se répand partout, s'attaque à tout et effleure d'une pointe de scepticisme les choses les plus respectables, la femme et le mariage. Ce sont ces sujets là qui sont le plus célébrés. Nous n'avons pas besoin de les signaler. Dans nos rimes patoises n'allez donc pas chercher les peintures aimables de l'idylle. Les entretiens poétiques des bergers de Théocrite ou de Virgile ne se reproduisent nullement sous les halliers ou devant les fontaines des granges, ces lieux si pleins de la poésie des champs. *La gardeuse de chèvres* nous transporte dans un monde étrange où les grâces sont totalement ignorées. Robin et Marion ont à peine laissé le souvenir de leurs noms populaires. Ce n'est pas que l'on ne connaisse les pastorales demi-innocentes et conventionnelles et les fades bergeries de Florian ou de l'opéra

comique ; mais elles ont pris le costume de la romance et chantent un français de quatrième ordre. J'en rapporte une seule que je n'ai rencontrée nulle part et que je n'aurais peut-être pas admise ici sans le caractère de l'air qui rappelle agréablement les vieux pipeaux rustiques.

Quant aux fêtes de village, elles se célèbrent grassement, mais elles se chantent peu. Les *Vôye de Vohhonco* (fête de Vaxoncourt), sans être typiques, nous permettent de juger que c'est l'ivresse et ses suites qu'on recherche et qu'on aime à rappeler (1). *Les sacs à vin* complètent la peinture de l'ivrognerie.

Parmi les autres pièces satiriques, nommons en premier lieu *L'adjoint.* C'est une raillerie très-réaliste de certaines autorités dont on ne trouverait plus guère aujourd'hui un type aussi ridicule, quoiqu'il ait pu être vrai. Mais alors, sous la Restauration, sous Louis-Philippe et même plus tard, quand le peuple des campagnes faisait l'apprentissage de ses droits, il n'eût pas été difficile de rencontrer d'aussi dignes sujets d'une satire villageoise. Le peuple rit de tout et de lui-même. La sève du vieux gaulois n'est pas tout épuisée dans ses veines ; s'il en a perdu la finesse et la forme piquante, sa rude franchise ne lui fait pas défaut. On peut s'en assurer un jour de fête, quand le vin et la confiance lui ont éclairci le cerveau et délié la langue.

Je ne dirai rien ici du *Séminaire de Toul.* C'est une méchante chanson d'un écolier mal élevé et mécontent de la chaîne. La petite satire contre un garçon avare qui veut prendre pour femme une fille laide, parce qu'elle est riche, est fort bien touchée ; il n'y manque presque rien de ce qu'il faut pour former le trait : netteté et brièveté. Il en est de même du *Marié manqué*, un pauvre garçon qui assiste

(1) Un Saussuron, faisant le réci des noces de son fils, termine par ces mots caractéristiqnes : « *Il i fi boô ; no rnadète tortu l'chèquin ène foué ; mossieu l'mâre ernadé dou foué.* » Il y fit bon ; nous v..... tous chacun une fois ; M. le maire v.... deux fois. ». C'est l'idéal du plaisir. Par contre on peut voir dans la description d'une fête au Haut-du-Tot, *(Lettres vosgiennes)*, la dignité, la simplicité toutes patriarchales qui président aux *Vôyes* de certains hameaux de la montagne

presque malgré lui à la noce de sa maîtresse mariée à un autre. *La vieille femme amoureuse* et *La femme du bossu* sont de petits tableaux de caricature assez piquants; elles me paraissent un peu rentrer dans la catégorie des rondes ou des anciens *coraules* ou caroles qui se chantaient en accompagnant la danse.

Il est inutile de pousser plus loin cette revue que complètent d'ailleurs des notes placées à la suite du texte. Le lecteur jugera lui-même; mais je le prie de se rappeler qu'il ne trouvera ici qu'une faible partie de notre *littérature patoise*. Outre nombre de chansons que nous ne pouvons publier aujourd'hui, nous possédons beaucoup d'autres pièces en vers et en prose qui seront l'objet d'une publication ultérieure. Il n'est que temps, du reste, de recueillir tous ces vestiges du passé qui, comme une médaille fruste, laissent à peine lire les lettres de la légende. Une rude guerre leur est faite par l'école et par cette mêlée encore un peu confuse de tous les intérêts, qui achèvent sur tous les points la grande unité française.

Un mot sur la musique de ce recueil. J'y ai mis le même soin que dans la transcription des paroles. Ne voulant me fier qu'à mon oreille, c'est de la bouche même du chanteur que j'ai appris les airs pour les noter. Souvent, quand je le pouvais, je contrôlais le chant en le faisant répéter par d'autres personnes. On peut donc être assuré que je l'ai reproduit avec toute la fidélité possible et je puis dire que j'ai reçu la récompense de ma peine. J'ai trouvé de petites mélodies charmantes qui ne dépareraient pas notre vieille musique nationale et populaire. L'allure en est vive et franche; rien n'y sent la recherche ou la fausse sentimentalité; elles ont en général le cachet de la simplicité villageoise et une saveur antique et locale. Les phrases musicales sont courtes, bien rhythmées; les modulations nettes et d'une heureuse cadence. Très-souvent elles ne se composent que de deux idées : le thème et une réplique; on dirait le distique de la poésie, ou quelque chose qui ressemble, si j'ose faire

cette comparaison, au verset hébreu divisé en deux phrases dont la seconde n'est en quelque sorte que la contre-partie, le soutien de la première. Il n'y aurait rien d'étonnant d'ailleurs que cette sorte d'arrangement mélodique soit emprunté au chant des psaumes. Je suis du moins persuadé qu'il est fort ancien, à en juger d'après nos plus vieux airs connus. Quoi qu'il en soit, pour y prendre plaisir, ce n'est pas dans un salon qu'il faut entendre ces mélodies rustiques, mais dans le lieu où elles sont nées et où elles se chantent.

Si le sentiment de la musique est peu développé chez le Lorrain, bien moins peut-être que chez les populations du nord et de la zone centrale de la France, si ce caractère négatif le sépare assez nettement de la race germanique, le plaisir qu'il éprouve cependant à entendre un chant ferme d'allure, qui ne vise pas à l'effet, qui dise quelque chose à l'esprit, au cœur, aux sens, anime à la danse ou excite aux larmes, est du moins des plus vifs. Les paroles lui importent souvent moins que la phrase musicale, bien qu'il aime que toutes deux marchent de pair. Il est vrai qu'elles sont loin parfois de s'accorder; j'en citerai un exemple remarquable.

A Gérardmer, par une de ces belles soirées d'août, où le ciel sans lune et sans nuage laisse arriver sur la terre

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

je me promenais au fond du jardin de l'hôtel Reiterhardt, regardant ces autres étoiles qui s'allumaient aux fenêtres des granges dispersées si harmonieusement sur les flancs, alors tout noirs, de la montagne des Xettes. Le bruit des navettes courant sur les métiers interrompait seul le silence de la nuit, quand une voix d'homme, sonore, d'un timbre frais et clair, partie d'une de ces maisons, jeta dans les airs, sans que je comprisse les paroles, un chant d'une mélancolie charmante et douce. C'était tantôt comme une plainte d'amour et une prière ardente, tantôt une expression voilée d'énergie et de désespoir. Jamais chant rustique n'avait fait sur moi pareille impression. Je répétais tout bas avec

le chanteur inconnu les courtes phrases de sa mélodie. Je crus avoir fait une découverte et je courais déjà à la recherche de mon charmeur, quand la voix se tut. Mais où le trouver par cette nuit noire? Le lendemain et les jours suivants, il ne me fut pas permis de me livrer à mes recherches. Bref, je quittai Gérardmer sans connaître les paroles de l'air qui m'avait tant frappé. Un an après, la hasard seul me mit en posssession des couplets désirés : *La plainte du jeune marié.*

Quelle déception! Quel écart, quel désaccord entre cet air d'un sentiment si pur et des idées grossières qui ne révoltaient pas nos aïeux! Comment expliquer cela? Sans doute « le *patois* dans les mots brave l'honnêteté. » Mais si cet adage trouve ici sa juste application, il ne dit pas tout, et il faut en chercher ailleurs la raison. Le *poëte* rustique ne connaît pas les nuances délicates et la simplicité harmonieuse de la parure; il voit les choses en masse avec des yeux et des sentiments peu exercés; son goût est souvent barbare. S'il ne trouve pas l'expression propre, si elle n'existe pas dans son vocabulaire ou dans sa phraséologie habituelle, il fait volontiers violence aux mots, il les outre aux dépens de l'honnête, à ce point qu'on ne peut plus les regarder que comme un déguisement comique et grossier. Allure et tonalité, mesure et cadence, franchise de la phrase, voilà par où se complète la pensée, voilà ce qui comble l'écart de tout à l'heure et par où le sentiment poétique perce la rude écorce du paysan.

La haute poésie n'a pas besoin du chant pour se soutenir. Nous ne regrettons pas beaucoup la musique des vers d'Anacréon ou de Pindare. Les odes de Hugo, les élégies de Lamartine n'attendent certes pas d'interprétation musicale, malgré la forme lyrique qui les prédestine au chant. D'un autre côté, détachez la musique de Meyer Beer des paroles de Scribe, il ne restera pas, que je crois, des modèles de littérature classique. La raison en est que la musique achève ou donne l'expression là où la parole ne peut suffire. Tout

ce qui ne vaut pas la peine d'être dit se chante, a dit Beaumarchais. Le paysan est de ce sentiment. Ce qui fait le charme de ces rondes d'autrefois et de toutes ces menues poésies populaires si souvent insignifiantes au fond, n'est-ce pas le chant? A plus forte raison, dans les langues qui sont presque à l'état indigent, enfantin, faut-il tenir un compte exceptionnel des airs sur lesquels se chantent tant de vers barbares de forme et d'idée, où l'expression n'atteint pas la juste mesure ou la dépasse outrageusement.

Presque tous les airs notés de ce recueil sont inconnus de ceux qui n'habitent pas nos campagnes; ils ne se trouvent dans aucun des recueils spéciaux que j'ai parcourus. Sur les trente-et-un que je donne, il n'y a que cinq qui aient reçu une publicité restreinte. Tous les autres sont inédits, et je suis bien persuadé que les amateurs et les artistes en remarqueront un certain nombre, particulièrement ceux qui portent les numéros 14, 23, 24, 29, 38, 39 et 40 qui sont tout a fait caractéristiques.

Quant à l'idiome, il n'étonnera plus personne, et il y a toujours quelque profit à en tirer. Nous ne sommes plus au temps où les patois étaient considérés comme le produit de la plus affreuse barbarie. Les nôtres blessent assurément plus les yeux que les oreilles. A les lire, ils semblent incultes et parfois indéchiffrables; à les entendre, ils n'ont pas, il s'en faut, la dureté qu'on s'imagine.

En général, ils ont quelque chose de traînant et de lourd qui les fait facilement reconnaître. Plus sonores et plus rocailleux dans la montagne, ils sont plus chantants et adoucis dans la plaine. Ils éveillent l'idée de rusticité plus que partout ailleurs peut-être, mais en même temps l'idée de franchise et de loyauté (1).

(1) Un paysan me disait un jour : « Nous sommes des gens bien rustiques; mais il n'y a pas un rustre chez nous, allez, monsieur. » Son sourire me disait qu'il comprenait la valeur des mots; mais je suis bien sûr qu'il n'avait pas lu le poète Brizeux qui a dit absolument la même chose des Bretons :

Chez nous des laboureurs rustiques, point de rustres.

Ils sont peu propres, il est vrai, à l'expression des idées douces et poétiques et encore moins des nuances et des délicatesses du sentiment. Il faut dire aussi que la plupart des chants patois de toutes les nations gagnent beaucoup entre les mains d'un traducteur habile et perdent leur rudesse native. Ceux que j'ai lus ont, en français, un charme d'expression qui m'a semblé disparaître, quand j'ai recouru au texte, et, quand à mon tour j'ai fait lire en notre langue quelques-unes de nos poésies, on y a reconnu un sentiment parfait. Je pourrais citer deux charmantes petites pièces, sans rivales, d'une modeste villageoise de Jullenrupt, Mlle Justine Houberdon (1) et le joli bouquet *Pour Cécile* publié dans notre *Coup-d'œil sur les patois vosgiens.*

Pour m'en tenir à nos chansons, voici le *Marié manqué* racontant sa déconvenue. Parti de bon matin pour aller voir sa maîtresse, il trottait sur son cheval noir avec un triste pressentiment.

« Du haut de la montagne, ajoute-t-il : j'entendis le son du violon, du violon du ménétrier. Les gens étaient réunis sur la route. Je compris à tout ce mouvement que ma maîtresse était mariée.

« Arrivé à l'auberge, vite je descendis de cheval. Ils me dirent : Pauvre amoureux, tu auras bien de la honte, car ton affaire a été mal conduite et ta maîtresse est mariée.

« Quand je fus à l'église, je ne pouvais prier Dieu. Je la regardais, elle me regardait ; je lui souriais, elle me souriait. Le cœur de la nouvelle mariée savait bien tout ce que je pensais.

» Au sortir de l'église, je n'osais pas me montrer. Je m'enfonçais sous mon chapeau ; je m'enveloppais dans mon manteau. Le marié et la mariée vinrent m'inviter au festin.

» Ils me mirent au plus haut bout de la table, là où l'on

(1) L'une de ces pièces a déjà été publiée ; l'autre le sera dans les *Poésies, contes en prose et joyeux devis en patois vosgien,* qui paraîtront l'année prochaine.

est le plus honteux. Ce qui me causait le plus de rage, c'est que je ne pouvais manger que les quelques bons morceaux partagés avec mes amours passées. »

Assurément il n'y a là rien de bien poétique, rien d'élevé, mais c'est une petite esquisse complète, à grands traits et presque touchante des tourments et de la confusion d'un amoureux trompé par une infidèle. Le trait satirique effleure à peine le sujet; cette sobriété est presque l'ébauche de l'art.

Quant au vocabulaire de nos patois, il n'est pas riche en idées abstraites ou générales, mais les termes techniques de tout ce qui concerne les travaux des champs et de la maison y abondent avec une variété remarquable. Depuis soixante ans bien des modifications s'y sont opérées; il a admis nombre de mots français auxquels il a donné le costume villageois, et il en a oublié ou rejeté de fort anciens que les vieillards seuls connaissent aujourd'hui. Comme tous les vieux idiomes, nos patois sont curieux et intéressants à étudier dans leur origine, dans leur lexicologie, dans leur grammaire (1). Ils éclairent souvent quelques points de linguistique et expliquent bien des termes du moyen-âge; ils ne sont pas inutiles en un mot à la connaissance approfondie de l'histoire de la langue française. Au point de vue littéraire, ils ont le degré d'intérêt qu'on porte aux produits naturels et spontanés de la verve populaire, et, au point de vue du langage, ils servent à l'interprétation des anciens documents historiques, chartes, chroniques, comptes, etc.

Pour l'orthographe de ces idiomes, quelle méthode suivre? Il n'y en a qu'une : n'exprimer, par l'écriture, que les sons du langage, n'admettre aucune des lettres dites étymologiques qui ne se prononcent pas et donner une seule et même valeur phonétique aux mêmes sons. Le français peut

(1) Une excursion dans les patois est très-semblable, on peut le dire, à une excursion dans les pays où ils sont parlés, car ils doivent assurément être rangés parmi les productions qui en caractérisent le ciel et le sol. C'est une sorte de flore qui varie avec les éloignements et sur laquelle se marque la différence des terrains. » (Littré).

suffire à la grande rigueur, bien que, à défaut de caractères et de signes particuliers, il soit difficile de représenter les nuances des voyelles et des diphthongues, certaines nasales et certaines consonnes. Je ne me suis attaché, pour écrire nos patois, qu'à en reproduire la prononciation le plus exactement possible, sans me préoccuper de l'analogie que les mots peuvent avoir avec le français ou le latin. Il a fallu cependant faire quelques exceptions. Dans les pièces où le français est [redacted] mêlé au patois, je n'ai pas cru devoir adopter une méthode aussi rigoureuse. Là où le lecteur verra des mots appartenant à notre langue, il les prononcera à la française. Partout ailleurs il donnera à chaque lettre, à chaque syllabe la valeur écrite. On verra plus loin un tableau explicatif qui aidera à la lecture du texte.

Je termine par un petit glossaire qui m'a semblé devoir avantageusement remplacer une traduction littérale placée en regard ou au bas du texte. Cette forme, tout en ménageant l'espace, permet d'ajouter aux mots des explications étymologiques ou grammaticales et des rapprochements qui ne pourraient se placer ailleurs, et facilite surtout l'étude comparative des patois; mais en cela, je me suis tenu à l'écart de cette méthode si aventureuse qui, sur quelques faits de détails et d'après des rapports ingénieux et forcés, crée des synthèses et des systèmes qu'un examen un peu sérieux fait crouler. Les maîtres modernes obligent à l'exactitude et à une critique raisonnée que les faits soutiennent. Un vocabulaire scientifique ne serait pas ici à sa place (c'est l'objet d'un travail spécial); l'accessoire ne doit pas l'emporter sur le principal. Ici, quand je sors de la simple explication des mots, je n'ai cherché qu'à être clair et bref, et j'évite la discussion.

Qu'il me soit permis, à la fin de ces longs préliminaires, de remercier hautement les nombreux amis qui ont bien voulu coopérer à la formation de ce recueil, en me fournissant soit des pièces complètes, soit des fragments, soit de simples indications. Ils ont compris que je n'étais point mu

par une curiosité futile, mais qu'à ces productions sans culture se rattache l'histoire intellectuelle et morale des Vosges et que, par les efforts de tous pour les recueillir et les publier, la connaissance de notre beau département ne peut que gagner en intérêt.

Louis JOUVE.

ORTHOGRAPHE ET PRONONCIATION.

Toutes les lettres se prononcent excepté dans les mots qui sont purement français et qui se lisent suivant nos règles. (1)

L'apostrophe après une consonne remplace toujours la lettre e; elle est destinée à faire sonner la consonne sur laquelle elle s'appuie, soit au milieu soit à la fin d'un mot. Elle se place quelquefois devant la lettre l; par exemple : 'l o, pour el o, il est. On fait de même en italien, 'l pour el :

Canto l'arme pietosi, e 'l capitano
Che 'l gran sepolchro libero di Cristo.

É se prononce toujours comme dans *santé*.

È est un è ouvert bref et a toujours le son de la conjonction française *et*.

O a toujours le son bref comme dans *abricot*.

O, avec accent grave, représente un son ouvert et un peu long, intermédiaire entre *l'a* et *l'o*.

Oua, oa, oué, oé, ne forment qu'une syllabe; on glisse légèrement sur *ou* et *o*.

Oò, diphthongue particulière à Saulxures et aux environs. Elle ne doit pas se confondre avec ouô qu'on rencontre ailleurs dans les vallées de la Moselle et de la Moselotte. *Moòhon* ou *moòhhon* (maison) est plus faible que *mouôhon*. Cette dipththongue se trouve dans le patois bourguignon.

H seule est la même aspirée qu'en français devant une voyelle; devant une consonne elle se prononce comme hh

(1) Nous avons conservé l'orthographe de l'article pluriel *les*, lorsque *s* doit sonner comme *z* sur la voyelle qui suit, ainsi que celle de la conjonction *et* pour moins gêner la lecture des textes.

(double) et ne pourrait du reste se prononcer autrement.

Hh (double) représente un son chuintant intermédiaire entre j et ch ; c'est le *ch* allemand. Hoû (prononcé comme le français une *koue*) *crie ;* hhoû, *essuie.*

K remplace le *qu* français qui gênerait souvent la prononciation. On écrivait ainsi très-souvent au XIIIe siècle.

Kant Dolopathos le voit...
Puis ke leroi en talent vient....
Maintenant k'il orent ce dit....
Car ki veut larron decevoir.... (Dolopathos).

Y a le rôle de consonne. Il s'unit à la voyelle qui suit et jamais avec celle qui précède. Crâyan, prononcez crâ-yan; voiyin, voi-yin.

Ye (*yeu* faible) est une syllabe féminine qui correspond à notre *ille* dans *bouille :* Knôye, quenouille. Y' (avec apostrophe) devant une consonne, indique que cette muette ne compte pas dans le vers; l'e s'élide.

Y, placé après une consonne, donne à celle-ci un son mouillé qui n'existe en français que pour ll (ill), n (*gn*). *Poutié*, porter, *poutiô*, portait, ont le *t* mouillé, malgré l'apparence. Le pluriel *poutyin*, portaient, ne peut se prononcer qu'en prenant *ty* comme une consonne d'une seule lettre ; *poutin*, *poutiin* ne sauraient rendre cette prononciation. Il en serait de même de *poutye*, (je) porte, où il faut prononcer *tye* à la façon d'une muette.

N, finale, se fait entendre sur la voyelle initiale du mot suivant. Souvent on la sépare par un trait d'union de la syllabe à laquelle elle appartient. Exemple : y o-n é, il y en a ; bé-n èbeuhhi, bien abaissé. Dans ce cas la nasalité a pour ainsi dire disparu ; devant une consonne on dit *o*, *bé*.

S à la fin d'un mot sonne *z* sur la voyelle initiale du mot suivant, comme dans notre langue.

Z, accompagné d'un trait d'union, est, comme en français, une lettre de liaison souvent hasardée.

CHANSONS

I

LA FEMME DU BOSSU

(DOMPAIRE)

Mo pére m' é mèrié
    È in bossu ; (*bis*)
Lo preméy' jo de mé noce
    M' é tan bètu.
Te n' me, te n' me bètré pu } refrain (*bis*)
    Maudi bossu. }

Lo preméy' jo de mé noce
    M' é tan bètu, (*bis*)
Je m' on fu dro au motéye
    Prian Jésu.
Te n' me, etc.

Je m' on fu dro au motéye
    Prian · Jésu ; (*bis*)
Lé priér' ke j' li a di
    M' son èvenu.
Te n' me, etc.

Lé priér' que j' li a di
    M' son évenu ; (*bis*)
En revenan do motéye
    Prian Jésu,
Te n' me, etc.

En revenant do motéye
Prian Jésu, (*bis*)
Je trevé mo bossu mô
Su ses écu.
Te n' me, etc.

Je trevé mo bossu mô
Su ses écu; (*bis*)
Je lo fi poutiè en tarre
Po qouat' toudiu.
Te n' me, etc.

Je lo fi poutié en tarre
Po kouat' toudiu. (*bis*)
Lo curé k' étô devan
Grégnô dé dan.
Te n' me, etc.

Lo curé k' étô devan
Grégnô dé dan; (*bis*)
L' mât' d'ècôl' k' ètô èprè
Etô béké.
Te n' me, etc.

L' mât' d'ècôl' k' ètô èprè
Ètô béké; (*bis*)
Çul ke poutiô l'espergesse
Toudiô lé fesse.
Te n' me, etc.

Çul ke poutiô l'espergesse
Toudiô lé fesse; (*bis*)
Çul ke poutyin lé flambau
Ètin roussô.
Te n' me, etc.

Çul ke poutyin lé flambau
Ètin roussô; (*bis*)
Et çul ke poutiô lé creuye
N' èvô k' ène euye.
Te n' me, te n' me bètré pu
Maudi bossu.

Il y a un fragment de cette chanson dans les *Chants populaires* recueillis par M. le comte de Puygmaigre, 1 vol. in-12, 1865. En voici le 1er couplet :

Mon père z'y m'é marièye
A in bosseuy.
Le premi jou d' mes noces
M'étant batteuye.
J' n' j' n' j' n' s' ra pu batteuye
Maudit bosseuye.

Dans sa composition, *la femme du bossu* est un vrai type de *ronde*. La répétition des deux derniers vers d'un couplet au commencement du suivant et le refrain en sont les principaux caractères, mais il ne sont pas absolus. Ces danses, accompagnées de chant seul, étaient autrefois très-populaires. A défaut de ménétrier et de toute science chorégraphique, la jeunesse s'y livrait avec passion. Dans les belles soirées d'été, on entendait partout retentir le chant des rondes dans les petites villes comme dans les campagnes. La jeunesse se divisait en deux bandes égales, se faisant face. Chacune d'elle s'avançait tour à tour vers l'autre, les mains unies, chantant celle-là la première moitié du couplet, celle-ci l'autre; puis les deux couples de danseurs, se réunissant par les extrémités, entonnaient le refrain en formant une grande ronde après laquelle on reprenait sa place pour achever la chanson de la même manière. Aujourd'hui ces plaisirs sont abandonnés aux seuls enfants.

II

LA FEMME RÉSIGNÉE

(SAINT-AMÉ)

La femme. No fô nalla î bô, mo Jean Diaud', mo mari;
no fô nalla î bô, mo Jean Diaude.
Le mari. (parlé) Vé-t-o-z-y, sé t' ieu; j' n'y virâ mi.

F. Eh ! biè, j' vos y poutrâ, mo Jean Diaud', mo mari.
Eh ! biè, j' vo-z y poutrâ, mo Jean Diaude.
M. T' m'y poutrâ, sé t' ieu.

F. Eh ! biè t' nos y voici, mo Jean Diaude, etc. (On répète comme précédemment).
M. Sé j'y son, j'y son biè.

F. Fô rèmassa di bô, mo Jean Diaude, etc.
M. Rèmasse-z-o, sé t' ieu; pou mi, j' n'o rèmesserâ pouo.

F. Eh ! biè, j'o rèmass' râ, mo Jean Diaude, etc.
M. Rèmasse-z-o, sé t' ieu.

F. No fô fâr nô fèdé, mo Jean Diaude, etc.
M. Fâ-lo, sé t' ieu; j' no fâ pouo.

F. No fô nos o rèla, mo Jean Diaude, etc.
M. T' o rviré, sé t' ieu; pou mi, j' n'o rvé mi.

F. Eh ! biè, jé vo r' poutrâ, mo Jean Diaude, etc.
M. T' mé r'poutré, sé t' ieu.

F. No fô fâr not' seupè, mo Jean Diaude, etc.
M. Fâ-z-o, sé t' ieu; mi, j' n' o fâ pouo.

F. Eh! biè, jè vé lè fâr, mo Jean Diaude, etc.
M. Fâ-lè, sé t' ieu.

F. È no fôrè seupè, mo Jean Diaude, etc.
M. Tè seupré, sé t' ieu; pou mi, jè n' seupe mi.

F. Eh! biè, j' vo péhh râ, mo Jean Diaude, etc.
M. Tè m' péhhré, sé t' ieu.

F. No fô nalla ! lé, mo Jean Diaude, etc.
M. T'y viré, sé t' ieu; pou mi, j' n'y vé mi.

F. Eh! biè, j' vos y botrâ, mo Jean Diaude, etc.
M Sé t' m'y bote, j'y srâ.

F. Eh! biè, t' nos y voici, mo Jean Diaude, etc.
M. Sé j'y son, j'y son biè.

F. No fô nos èdremi, mo Jean Diaude, etc.
M. T'édreum'ré, sé t' ieu; mi, jè n' dreum'râ mi.

F. Eh! biè, j' vos èdreum'râ, mo Jean Diaude, mo mari;
eh! bien j' vo-z èdreum'ra, mo Jean Diaude.

Les paroles de la femme se chantent sur un air doux et un peu lent; celles du mari qui se parlent sont brèves et sèches. Cette chansonnette est connue dans toutes les vallées des environs de Remiremont, et vingt générations de mères ont endormi leurs poupons en la psalmodiant.

III

LA FEMME JALOUSE

(ENVIRONS DE VAGNEY)

O révenan dé lè fouére
Dé lè fouér' de mo péyi,
J'a rècontrè ènn' véy' fôme
Kè bètézor so mèri.
Tu ris, tu ris bergère ; } refrain.
Ma bergère, tu ris.

J'a rècontré ènn' véy' fôme
Kè bètézor so mèri.
J' li d'hé : ô mèchan véy' fôme,
Poquè bètt' tan to mèri ?
Tu ris, etc.

J' li d'hé : « ô mèchan véy' fôme,
Poquè bétt' tan to mèri ? »
« Je lo bè, je lo chètie ;
« Ê m'é fâ di dèpiéhhi.
Tu ris, etc.

« Je lo bè, je lo chètie ;
« E m'é fâ di dèpiéhhi.
« 'l é tu dir drahô lè ville
« K'è préy'hè dâs aut' ke mi.
Tu ris, etc.

« 'l é tu dir drahô lè ville
« K'è préy'hè dâs aut' ke mi.
« J' vourô k' torto cé vî ôme
« Sâyinss' dâ chapon reuti.
Tu ris, etc.

« J' vourô k torto cé vi ôme
« Sâyinss' dâ chapon reuti,
« Et tortot' lâ véye fôme
« Dâ cancoiyatt', dâ pédri.
Tu ris, etc.

« Et tortot' lâ véye fôme
« Dâ cancoiyatt', dâ pédri,
« Et tortot' cé jôn' boayesse
« Mériâye è lou piéhhi.
Tu ris, etc.

« Et tortot' cé jôn' boayesse
« Mériâye è lou piéhhi.
« Y o-n é dò lè compègnéye
« Ké ne dirin mi nâni.
Tu ris, etc.

« Y o-n é dò lè compègnéye
« Ké ne dirin mi nâni.
« Revoatyi don mò voisine;
« Elle o-n é ri et rôgi.
Tu ris, tu ris, bergère;
Ma bergère, tu ris.

Cette chanson se trouve en français dans les *Noëls et chansons populaires*, publiés par M. Max Buchon, 1863, avec des variantes qui ne portent que sur les formes; cependant quelques couplets rendent les reproches plus complets et plus vifs.

Le refrain français « Tu ris, tu ris, bergère » vient sans doute d'une ancienne chanson dont la vogue était partout répandue; je n'ai pu la retrouver dans aucun recueil poétique ou musical.

IV

MARGUITÉ A LA NOCE

(GÉRARDMER)

D'ouss' ke t' devin, Marguite,
Marguit' lè bein coiffâye ?
J'y devin de lè noce
Vouss' ke j'ètô mandâye.

    Fringuette lè vèye du ron don don
    Fringuette lè verduraine.

J'y devin de lè noce
Vouss' ke j'ètô mandâye.
J'ètô san foû pu belle
Pu bell' k' lè mariâye.
    Fringuette, etc.

J'ètô san foû pu belle
Pu bell' k' lè mariâye.
J'ovoû po mo moucheuye
Lo furt d' not' bouâye.
    Fringuette, etc.

J'ovoû po mo moucheuye
Lo furt de not' bouâye.
J'ovoû po mè couronne.
Kouèt' filère anfilâye.
    Fringuette, etc.

J'ovoû po mè couronne
Kouèt' filère anfilâye.
J'ovôû mè belle cote
Tot' rempli de frandôye
    Fringuette, etc.

J'ovoû mè belle cote
Tot' rampli de frandôye.
J'ovoû mé bè solé
To rampli de bousâye.
Fringuette, etc.

J'ovoû mé bè solé
To rampli de bousâye.
J'ovoû les yeu beûlou
Et lé pott' dècrevâye.
Fringuette, lé véye, du ron don don
Fringuette lè verduraine.

M. l'abbé Marchal a donné un court fragment de cette chanson, en patois, dans les *Poésies populaires de la Lorraine*, tome IV des *Mémoires de la Soc. d'Archéo-Lorraine*. Elle peut rentrer dans le cadre des trois suivantes pour le fond du sujet, mais elle appartient, pour le reste, à ces rondes dont il est parlé dans la première chanson du recueil.

V

L'AMOUREUX ÉLÉGANT

(VAUBEXY)

Kan j'ètô chu mo pére
J'èvô quinze an (*bis*).
On m'èbiyé de pî en cap
Comme in vrâ galan,
Sacrèdié, youp la la.
On m'èbiyé de pî en cap
Comme in vrâ galan.

On m'èch'té èn vest' nuve,
Cousu d' fil bian, (*bis*)
K'on me pèrnô po lo dèri
Pou in présidan,
Sacrèdié, youp la la.
K'on me pèrnô, etc.

J'èvô èn' bell' culotte
E lè bricotte (*bis*)
Que m' botènô entre lé jambe
Evou dé boton,
Sacrèdié, youp la la.
Que m' botènô, etc.

J'èvô èn' ôt' culotte
Trouâye ô cu (*bis*)
Que j'èvô pri è lè potance
O cu d'in pendu,
Sacrèdié, youp la la.
Que j'èvô pri, etc.

J'èvô èn' bell' cravate
De fin can'va (*bis*)
Que me lié d'so lè gamache
Evou in cad'na,
Sacrèdié, youp la la.
Que me lié, etc.

J'èvô èn' bell' perruque
De crin d' cheviau (*bis*)
On m' lo pégnô fête et dimoinche
Evou in ratiau,
Sacrèdié, youp la la.
On m' lo pégnô, etc.

J'èvô in bè chèpé
E trô pointu (*bis*)
Que me coutô cinquant' neu sou
An écu to nû,
Sacrèdié, youp la la.
Que me coutô, etc.

J'évô dò mo gousso
Tro bé dou liar (*bis*)
Que mo kinkin m'èvô prôté
Pou far lo galiar,
Sacrèdié, youp la la.
Que mo kinkin, etc.

J'èvô dé nû sabo
Eco dè guète.
On m'anvoyé verdiè lé vèche
Eco lé grô bû,
Sacrèdié, youp la la.
On m'anvoyé verdiè lé vèche
Eco lè grô bû.

Le tome XV des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* donne en patois deux chansons du même rhythme et dont l'air est à peu de chose près le même. Le dialecte seul et quelques détails sont différents. Cette peinture d'une toilette grotesque est assurément fort ancienne, à en juger par les expressions de *président*, de *perruque*, de *chapeau à trois cornes*, de *potence* et de *pendu*. Elles n'appartiennent pas, pour le fond du moins, à la seule province de Lorraine, car on les retrouve en français et en patois depuis la Franche-Comté jusqu'à la Normandie en passant par les Ardennes.

Notre *Toilette du Galant* est presque littéralement celle qu'à donnée Max-Buchon dans la *Revue litt. de la Franche-Comté*, et celle de M. de Puymaigre, dans *L'Élégant*, en patois

de Malavillers, présente les mêmes détails (1) sur un autre rhythme. *Le Galant des Ardennes* et *Le Berger de Villers* (*Romancero de Champagne*, t. II) reproduisent à peu de chose près la même peinture.

Je trouve dans les *Etudes sur la poésie populaire de Normandie*, par M. Beaurepaire, deux couplets d'une même chanson, qui sont tout à fait les nôtres.

J'avais un biau capet de paille
Haut et pointu,
Qui me coûtait cinquante-neuf sous
Moins d'un écu,
Saperjeu!
Qui me coûtait cinquante-neuf sous
Moins d'un écu.
J'avais un bel habit tout noir
Cousu de fil blanc,
Que je ressemblais par le derrière
Au persident.

Mais cette chanson d'un *élégant* se termine d'une façon plus heureuse que les nôtres. Le beau Normand n'a pas près des femmes de son village tout le succès qu'il attendait de l'éclat de sa toilette.

Quelle est l'origine d'une chanson si répandue? Ou quelle pièce a pu lui servir de modèle? C'est sans doute une vieille chanson normande qu'on trouve, page 270, à la suite des *Vaux de Vire* d'Olivier Basselin (Edit. du bibliophile Jacob) et qui est reproduite dans le 28e vol. des *Mém. de la Soc. d'Emulation* de Cambrai (1re partie). Voici les passages qui me le font croire, outre qu'il s'agit également d'un garçon qui a fait toilette pour aller voir une jeune fille.

. . . .
J'étais vêtu de pied en cape
Comme un anglais
. . . .
J'avais un biau capiau de paille
Long et pointu.

(1) Une faute échappée à M. de Puymaigre l'a induit à commettre une erreur assez grave dans le passage suivant où il est question du prix du chapeau :

I m' couteut cinquante nieuf - *pences*
Moué ein écu, saprebleu ?

Il s'étonne à bon droit que le mot anglais *pence* se rencontre dans le patois de la Moselle et il demande si c'est un emprunt fait à la Normandie. Il fallait lire *peuces*, c'est-à-dire *pièce*, qui se dit pour *sou* dans tous les pays lorrains et comme l'indiquent du reste notre texte et celui que donne M. de Beaurepaire.

VI

LA TOILETTE DU DIMANCHE

(ENVIRONS DE REMIREMONT)

J'èvô èn' si bâl mâtrosse } *bis*
Que j'émô tan.
Je l'ollô voér fête et dieumoinge
Comme in golan.
Oï podéye !
Je l'ollô voér comme in golan.

J'èvô in si bé chèpé
Dè pé de fian.
Je lo mottô fête et dieumoinge
Po èt' pu bé,
Oï podéye !
Je lo mottô po èt' pu bé.

J'èvô èn' si bâl pèruque
Que j'émô tan.
J'lè dècrochô fête et dieumoinge
Vo in rèté,
Oï podéye !
J'lè dècrochô vo in rèté.

J'èvô in si bé manté
D' lain' de pouhhé.
Je lo mottô fête ét dieumoinge
Po èouè pu chau,
Oï podéye !
Je lo mottô po èouè pu chau.

J'èvô èn' si bâl culotte
Dè pé d'hhinguiè.
Je lo mottô fête et dieumoinge
Po èt' pu bé,
Oï podéye !
Je lo mottô po èt' pu bé.

J'èvô dâ si bé solé
Dè keuye de bieu.
Je lâ bottô fête et dieumoinge
Po sôté meu,
Oï podéye!
Je lâ bottô po sôté meu.

VII

LA TOILETTE DU GALANT

(ENVIRONS D'ÉPINAL)

Je m'an fu voir m' èmie Pierrette,
Bein retopé;
El ne me reconnaissô pa,
Tan j'ètô bé,
O saprèdienne!
El ne me reconnaissô pa,
Tan j'ètô bé.

J'èvô in bé chèpé de paille
Lon et pointu,
Kè me cotor cinquant' neü sou
Moin in écu.
O saprèdienne!
Kè me cotor, etc.

Et j'èvô co èn' bâl cravate
De tôl can'va,
Kè me sarror dzo lè gamache
Comme in cad'na.
O saprèdienne !
Kè me sarror, etc.

Et j'èvô co in bé gilè
Fait d' satin gri
Kè me coichor to l'estoma
Jusk' lè bodotte.
Saprèdienne !
Kè me coichor, etc.

Et j'èvô co èn' bâl culotte
E lè broyotte,
Kè po dèri o-n'érô di
In président.
O saprèdienne !
Kè po dèri, etc.

Et j'èvô co èn' bâl capote
Cousu d' fil bian,
Kè me tocor dèri lè fesse
Comme in sofio,
O saprèdienne !
Kè me tocor, etc.

Je fi présan è mè mâtrosse
D'in po d' beurr' frai,
Don je m'èvo frottiè lè gueule
Pendant trois mois,
O saprèdienne !
Don je m'èvô frottiè lè gueule
Pendant trois mois.

VIII

LES SACS A VIN

(SAINT-NABORD)

Kan j' son èchen su in ban,
J' n'y trovon mi lo to gran.
Lâ fôm' son è lè môhon
Ké moino lo carilion.
No, kè j' son t cabarè,
J' n'on mi bso d' no chègrinè.

Kan j' no-z on biè rècréè,
El o to d' no-z èrtounè;
È lè môhon fau nollè,
È l'euch' j' m'on virâ toquè :
« Lis', Kètrine, ou Jeann' Mèrie;
« E no fau lè pôte euvri. »

É vo fôrô deviar l'euche
O vo srô lâyè d'vo l'euche.
— « Voilè k' el o pu d' méneuye:
« Vos ot' co drâhô lo leuye.
« Mi, ke j' son sôl de dremi....
« Lè bâl our po s'an rveni ! »

— « Mè fôme, è n' fau mi chosè;
« Ç'o lâs aut' k' mon èmusè.
« J' n'a cô bu k' trô vor de vin
« Èvo Pierre èca Colin;
« J' n'a maingi k' trô golây' d' pain.
« Par mè foi, j'â co biè faim. »

— « J' n'ècoute mi vô rôhon;
« Vo n'ot' tortu k' dâ soulon.
« Su vot' cu vo vo train'rin
« Èn' demèye our de chemin
« Po èvoué in vor de vin.
Vlè lè vî dâ sac à vin.

Cette chanson paraît fort répandue dans les Vosges. Voici le dernier couplet en patois de Dogneville ; il semble servir de conclusion.

En hiver comme en été,
Lé fôm' moinon zô tèrté.
Kan el erteucho zu euche.
Èl lo fo zombè si duhhe,
K' si zô long' tin antre dou,
Èl n'on érim' do moiyou.

IX

LE PAUVRE HOMME

(ENVIRONS DE REMIREMONT)

Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier,
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.

T' éré mou d' mau, pôr omme,
Pôr omm', t' éré mou d' mau.

Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.
A présent j'en ai une
Qui me fait endiabler.

T' éré mou d' mau, etc.

A présent j'en ai une
Qui me fait endiabler.
Elle m'envoi-t au bois
Sans boire ni manger.

T' éré mou d' mau, etc.

Elle m'envoi-t au bois
Sans boire ni manger.
Quand je reviens du bois,
Bien mouillé, bien crotté,

T' éré mou d' mau, etc.

Quand je reviens du bois
Bien mouillé, bien crotté,
Me voilà-z-à la porte
Sans boire ni manger
T' éré mou d' mau, etc.

Me voilà-z-à la porte
Sans boire ni manger.
— Vlà des os sous la table,
Si tu veux les rogner — .
T' éré mou d' mau, etc.

Vlà des os sous la table,
Si tu veux les rogner.
Tout en rognant ses os,
Le voilà-t-étranglé.
T' éré mou d' mau, pôr omme,
Pôr omme, t' éré mou d' mau.

Le pauvre homme se chante en divers lieux de la Lorraine. M. de Puymaigre en donne une variante moins complète que notre chanson qui a du moins un dénouement. Elle diffère encore par la forme du couplet, dont les deux derniers vers deviennent les deux premiers du suivant, et l'on a déjà pu voir que cette répétition est chère aux compositions rustiques. Le tome XV des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine,* p. 55, a recueilli la même chanson en patois sans indication de provenance. Les dix couplets dont elle se compose ont le même rhythme et le même refrain que la nôtre avec une notation musicale presque semblable, mais la mort du mari persécuté n'est que dans les souhaits de sa méchante femme.

La chanson suivante présente à peu près la même idée d'un pauvre diable que sa femme tient sous une dure loi, mais avec des développements comiques au milieu d'impitoyables exigences.

X

LE PAUVRE COLAS

(VALLÉE DE CLEURIE)

Kan Colâ rviè di bô,
Biè mouyè, biè fâtiè,
É s'an vé vouér sè fôme
Pou-z èvouè è sopè.
Eh ! k'on n' mé grondé gronde
Eh ! k'on n' mé grondess' mi.

Vé t'o vouér è l'ormâre;
É y é di pain meuhbi.
Y o-n é di bian d' côté;
Mâ te n'y toch'ré mi.
Eh ! K'on n' mé etc.

Y é d' lè pâye î bâtou;
Te viré gér' dessu.
De neu sè t'ôy' di bru,
T' varé gére èvo mi.
Eh ! K'on n' mé etc.

Tè t' bottrâ è mé pî,
Mâ te n' me toch'ré mi.
Lo métin, mâq' séy' jo,
Tè t' loveré so mi.
Eh ! K'on n' mé, etc.

T'èpoiy'ré lo déjun
Et t'èronj'ré lè vèche.
Mâq' lo déjun sâ pro,
Te varé me heuchè.
Eh ! K'on n' mé grondé gronde
Eh ! K'on n' mé grondess' mi.

XI

LE MARIAGE MALHEUREUX

(DOGNEVILLE)

Kan j'étô féye è mèriâye,
Dé bâl cornètt' de dentelle
Ah! botta,
Je motta.
Astour je mo capett' su capette,
J' m'on va capéttan,
Mon èfan.
Lo mèriége
M'é rédu jusqu'au bou do villége.

Kan j'étô féye è mèriâye,
Dé bé abi de doma
Ah! botta,
Je motta.
Astour je mo hana su hana,
J' m'on va hènèyan,
Mon éfan.
Lo mèriége
M'é rédu jusqu'au bou do villége.

Kan j'ètô féye è mèriâye,
Dé bé dvantéy' de tafta
Ah! botta,
Je motta.
Astour je mo hana su hana,
J' mon va hènèyan,
Mon éfan.
Lo mèriége
M'é rédu jusqu'au bou do villége.

Kan j'ètô féye è mèriâye,
Dé bâl chaussott' de d'mi-laine
Ah ! botta,
Je motta,
Astour je mo tricott' su tricotte,
J' mon va tricottan,
Mon èfan,
Lo mèriége
M'é rédu jusqu'au bout do villége.

Kan j'ètô féye è mèriâye,
Dé bé solé de castor
Ah ! botta
Je motta,
Astour je mo sèvett' su sèvette.
J' mon va sèvettan,
Mon èfan.
Lo mèriége
M'é rédu jusqu'au bou do villége.

Il faut considérer cette chanson comme une sorte de *ravotte;* mais elle n'a assurément rien de comique. La femme si dolente, qui déplore la triste issue de son mariage, n'exprime à son enfant que le contraste de son *luxe* d'autrefois avec la misère présente; elle semble même vouloir l'amuser par des antithèses de son choix. Pas un mot d'amertume. C'est encore un exemple de résignation. Le mariage l'a réduite à habiter l'extrémité du village, c'est-à-dire dans une maison d'un plus faible loyer, et où elle pourra plus facilement cacher son existence misérable.

XII

LA VÉPE

(ENVIRONS DE REMIREMONT)

Air : *Dixit dominus domino meo.*

LA MÈRE. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Kantesque t' mariré? Di-me lo, di.
LE FILS. Je m' marira, kan j' treuvèra, mér, je vo lo di.
Crèa-vo ke c' sré kan j' voura, oh! nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Ké bâl fôm' péré-tu? Di-me lo, di?
F Enne vèchér' de pouhhé n'o-t-el mi boine?
Crèa-vo, mér', k' i vleuss' panre ènn' bâl jo com' vo?
Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Ké bé moucheu éch'tré-tu è tè fôm'? Di-me lo, di.
F. J'on dâ vî fieuréye polè; n' son-t-é mi boi?
Crèa-mér', k' i vleuss' li èch'tè in bé moucheu com' vo?
Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Kè bé èbi èch'tré-tu è té fôm'? Di-me lo, di.
F. In èbi d' téle de roffotte, n'o-t-é mi boi?
Crèa-vo, mér', k' i vleusse li èch'tè in bé èbi d' soie com'
vo? Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Kè bé chèpé èch'tré-tu è tè fom'? Di-me lo, di.
F. J'on dâ viè chèpé de bieu polè; n' son-t-é mi boi?
Crèa-vo, mèr', k' i vleuss' li èch'tè in bè chèpé com' vo?
Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Ké bâl ceinture èch'tré-tu è tè fom'? Di-me lo, di.
F. J'on dâ véye trosse de bieu polè; n' son-t-é mi boine?
Crèa-vo, mér', k' i vleuss' li èch'tè ènn' bâl ceinture de
ruban, com' vo? Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Ké bé solé èch'tré-tu è tè fôm'? Di-me lo, di.
F. J'on dâ véye sèvètt' polè ; n' son-t-é mi boine?
Crèa-vo, mér', k' i vleuss' li èch'tè dé bé solé com' vo?
Nâni, nâni.

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjan, mo bé èmi,
Ké bé live éch'tré-tu è tè fôm'? Di-me lo, di.
F. J'on dâ véye ermonek polè; n' son-t-é mi boi?
Crèa-vo, mer', k' i vleuss' li èch'tè in bé liv' com' vo?
Nâni, nâni,

M. Jeanjean, mo bé èfan, Jeanjean, mo bé èmi,
Ké bé r'pè li béy'ré-tu? Di-me lo, di.
F. J'on co dâ vié rehh' de châ polè; n' son-t-é mi boi?
Crèa-vo, mér', k'i vleuss' li bèyè in r'pè com' vo? Nâni,
nâni.

Cette *ravotte* appartient aussi à la Franche-Comté, où M. Max-Buchon l'a recueillie. La sienne est en français. Le fond est complétement le même; la différence est dans les détails, et l'accent comique y est plus complet. Ainsi l'avarice de Jean Guilleri (c'est le nom du héros franc-comtois) éclate dans le premier *verset* et dans le dernier surtout avec une grande naïveté comique. L'entretien commence ainsi :

— Jean petit, Jean joli, Jean Guilleri, mon ami, que feras-tu quand je serai morte, dis-le moi, dis?

— Je me marierai bien vite, mère, je vous le dis; croyez-vous que je resterais garçon? Oh! que nanni!

Ce qu'il lui faut c'est évidemment une femme qui rapporte beaucoup par son travail et ne coûte rien.

Et si elle meurt, que feras-tu?

— J'en prendrai vite une autre, mère, je vous le dis.

Tous les détails, enfermés dans ces deux traits caractéistiques, forment une comédie parfaite.

M. de Puymaigre a recueilli une variante de ce même chant en patois d'Anoux; il y manque, comme dans le nôtre, l'encadrement dont je viens de parler.

XIII

LO MÈRIÉGE DO PE GUÉCHON
(SAUVILLE, arrondissement de Neufchâteau)

Dèrri chî no dan nout villége (*bis*)
En' y é ein to pe guéchon ;
Eco vu-t-ét' mèrié.

Gai, gai, verluron lurette,
Gai, gai, verluron luré.

'l o èmourou de dû bacelle (*bis*).
Ièn' s'épèl' lè bel' Marguite;
L'aut' s'èpèl' lè peut' Gerbé.
Gai, gai, etc.

Mèrguite o bèl', mâ 'l o volége. (*bis*)
El me frô poutié lé cône,
Et pu j' srô ein peut ogé.
Gai, gai, etc.

Gerbé o peut', mâ 'l o meublâye. (*bis*)
El é ein ômé de vin,
Eco 'n vèh' k' o pién' de vé.
Gai, gai, etc.

J' vos einvite è mé noç', torto mé frére;
V' s y mainjrô do bian fromége;
V' s y boérô do kiai lacé.

Gai, gai, verluron lurette,
Gai, gai, verluron luré.

Je dois cette charmante petite pièce à M. le curé de H*** qui la chantait d'une façon délicieuse chez un de ses confrères à la fin d'un dîner auquel j'étais convié. Je me suis empressé de l'écrire sur mon portefeuille avec la notation musicale. Le texte qui se trouve dans les *Poésies populaires de la Lorraine* est inexact.

XIV

CHANSON DE NOCES

(ENVIRONS DE REMIREMONT)

Le premier soir de mes noces
Devinez c' que je fis.
Je laissai dormir ma femme
Tout le long de la nuit.
On dit qu'il n'en faut pas rire
De rir' l'on n' s'en peut tenir.

Je laissai dormir ma femme
Tout le long de la nuit.
Le matin, quand je me lève,
Pas à pas j' la suivis.
On dit qu'il n'en faut pas rire, etc.

Le matin, quand je me lève,
Pas à pas j' la suivis.
Je vois le coucou qui chante
Sur le siég' de mon lit.
On dit, etc.

Je vois le coucou qui chante
Sur le siég' de mon lit.
Je lui dis : Vilaine bête,
Que fais-tu donc ici?
On dit, etc.

Je lui dis : Vilaine bête,
 Que fais-tu donc ici?
— Je suis venu pour te voire
 Comm' parent et ami.
On dit, etc.

Je suis venu pour te voire
 Comm' parent et ami.
— Au diable le parentage!
 J' suis c... aujourd'hui.
On dit, etc.

Au diable le parentage!
 J' suis c .. aujourd'hui.
Mais ce qui me reconsole,
 Mon voisin l'est aussi.
On dit, etc.

Mais ce qui me reconsole,
 Mon voisin l'est aussi,
Et mon père et mon grand'père;
 Nous l' somm' de père en fils.
On dit qu'il n'en faut pas rire
De rir' l'on n' s'en peut tenir. (1)

(1) Cette expression est bien ancienne, car elle se trouve dans le roman de *Dolopathos* (commencement du XIIIe s.), au vers 6898 :

Je ne m'an puis tenir de rire
Quant j' oi les merveilles k' il dist.

XV

LE MARIÉ MANQUÉ

(GÉRARDMER)

Je m' seu l'vé di gran mètt;
Ç'o pou nollè voir m' èmie.
Je peurnô not' gran chevau
Ke j'èplô lo nar mouriau.
To lo lon de lè contrâye
Je nollai è lè hug' nâye.

Kan je feu î hau di mon,
J' oyeu lo son di violon,
Di violon et di men'tréye.
Lė geo ètin rèmèsséye
J' oyeu biè è lè moinâye
K' m' èmie ètô mèriâye.

Kan je feu don li boariau,
J' dèhhondeur bè di chevau.
I me d'heur : « Pôre èmourou,
Volo ke t' sré bé hontou.
Tè cause é tu mau mounâye;
Volo t' èmie k'o mèriâye ».

Kan je feu dò lo mottéye
Je n' poyô mi priè Déye.
J' lè rouatiô, el me rouâtiô;
J' li souriau, el me souriau.
Lo cœur d' lè noval mèriâye
Sèvon trobé d' mé ponsâye.

Kan je rehheu do motté,
Je n'ôsô mi me montré;
J' m'èfonçô dò mo chèpé,
J' m' irôtô don mo manté.
Lo mèrié et lé mèriâye
M'invitor z'è lè gueulâye.

I m' motteur î pu hau bou
Oussk' on a lo pu hontou.
C' kè m'ffiô lo pu èrègi,
C'o kè je n' poyô maingi
Ke kéke bonne golâye
Evo lès amour pessâye.

Cette chanson est fort ancienne. Oberlin, dans son livre sur le patois du Ban-de-la-Roche (1775), cite quelques vers d'une pièce qui s'y rapporte complétement. Elle est fort populaire; elle court encore aujourd'hui dans les Vosges avec des variantes nombreuses; Jaclot de Saulny, à Metz, l'a arrangée à sa façon et l'a publiée dans ses œuvres. Le texte que je donne me paraît se rapprocher le plus de l'original, parce qu'il est moins grossier dans les expressions et dans les actes attribués par les chanteurs modernes au pauvre garçon évincé.

M. de Puymaigre en donne aussi deux variantes dans ses *Chants populaires* sous le nom de l'*Amant oublié* et de l'*Infidèle;* mais on ne pourrait les chanter dans la forme où il les publie, car les couplets de chacune de ces chansons n'ont pas le même nombre de vers. Du reste, il n'en a pas donné la musique.

Toutes les variantes que je connais se terminent par des couplets plus modernes où le nouveau compositeur ajoute le récit des tours joués au pauvre amoureux pendant la nuit des noces. « Mais le lecteur français veut être respecté. »

XVI

LA RONDE DES BURES

(GRANGES)

Jurondé, qu'o su so tô
Et qui retonn' dé boiyo chau,
ô Jurondé !

Choque, choq' de mo pti dôye
Je n' m'èchau mi que j'â si chau.
ô Jurondé !

En r'venan de Rambiélé,
J'on tortu cheuy' dô in borbé,
ô Jurondé !

J'on dé jambe de peti
Que je n' séron nollè dremi,
ô Jurondé !

J'on dé jambe de chén'veuye
Que je n' séron nollè au feuye
ô Jurondé !

Toque, toq' su lè heujotte,
Ç'o Marie é co lè mâtrosse;
El' no bâré de sé neuhotte,

De sé neuhott', de sé neujolle
De sé neujoll', de sé kemotte,
De sé kemott', de sé poûr soche,
De sé poûr soch', de so toté,
ô Jurondé !

Que Dieu bénisss' vot' maison,
Soit par derrièr', soit par devant
Et les personn' qui sont dedans
ô Jurondé !

On chante cette ronde à Granges en dansant autour du feu des Bures, mais il n'est pas facile de saisir le rapport qu'elle a avec cette antique fête. Les derniers vers semblent exprimer le remerciement de ceux qui, dans leur tournée de quête, ont reçu des bûches pour faire le feu ainsi que des poignées de noisettes, de noix, de pommes et de poires sèches.

Quant à ce *Jurondé*, que chaque couplet rappelle, nous ne connaissons pas cette *divinité* là. Elle est peut-être de la même famille que ce *Girondo* invoqué par les mendiants qui viennent derrière les volets des maisons quêter leur part du gâteau traditionnel des rois, comme on le voit dans la chanson suivante.

Les vers ajoutés dans le 6e et dans le 7e couplet se chantent sur le rhythme du second vers.

XVII

LE GATEAU DE LA FÊTE DES ROIS

(EPINAL)

Lè peuce déye, po l'èmou déye!
I a cinq èfan dò mo penéye
Et mi fâ hhéye. (*Bis*)
Béyè-me lè par do rô
Et d'lè rein' si elle y o co,
O Girondo!
Au cognolo.

Après ce chant, dont on reconnaît l'ancienneté aux expressions du premier vers, venaient d'autres couplets d'une facture plus moderne, à en juger par la forme et par le fond.

Bonsoir, madame de Céans
Et toute la compagnie.
Je viens vous demander l'aumône,
Mais ce n'est pas par gourmandise;
C'est pour entrenir le jeu.
Bèyé-me la part de Dieu.
Si vous ne voulez rien donner,
Ne nous faites pas tant attendre;
Car il fait froid-z-ici
Et si froid que l'on tremble,
Et la froidure de mon corps
Fait trembler mon juste-au-corps.

Les *Poésies populaires*, qui contiennent aussi ces deux derniers couplets, ajoutent les suivants, que les mendiants vosgiens ne semblent pas connaître et qui ne sont du reste que des morceaux mal cousus :

Coupez haut, coupez bas,
Coupez au milieu du plat ;
Si vous n'avez point de couteau,
Donnez-nous tout le morceau.
Les trois rois semblablement
Ont apporté leur présent.
Qui aura la fève noire
Portera le nom de gloire,
Chantons tous à haute voix :
Le roi, le roi, le roi boit.

XVIII

LES VISIONS DU LABOUREUR

(VAGNEY)

Sè j' vo di in mo d' vérité,
I ieu biè éte mèrié.
J'èvoâye mè chèru hhou m' brè
  Et mâ bieu hhou mè hpôle.
Tra lon la la, lon la, li dèri,
Tra lon la la, lon la, li dèra.

J'èvoâye mè chèru hhou m' brè
  Et mâ bieu hhou mè hpôle.
J' m'o-n-o vé laboura in chan
  Kè n'y èvoéy' pouo d' tiarre.
Tra lon la la, etc.

J' m-on-o vé laboura in chan
  Kè n'y èvoéy' pouo d' tiarre.
I rvouétiè hô, i rvouétiè bè;
  I n' trové ro k' dâ piérre.
Tra lon la la, etc.

I rvouétiè hô, i rvouétiè bê;
  I n' trové ro k' dâ piérre.
I revéné dâyé tchî no,
  Ç' feu ca prék' lè mêm' chose.
Tra lon la la, etc.

I rvéné dâyé tchî no,
  Ç' feu ca prék' lè mêm' chose.
I n' trové ro k'in grô poéré
  Ke n' poutây' k' dâ groselle.
Tra lon la la, etc.

I n' trové ro k'in grô poéré
  Kè n' poutây' k' dâ groselle.
È-n i èvouéy' eun' véy' fome î hô,
  Kè filéye dâ htope.
Tra lon la la, etc.

È-n i èvouéy' eun' véy' fome î hô
  Kè filéye dâ htôpe.
Él éhussè sè chètt' prè mi;
  Sè chette, el mè vnè moôde.
Tra lon la la, etc.

Èl éhussè sè chett' prè mi;
  Sè chètte, èl mè vnè moôde.
Elle mè moudé î talon;
  I sainé è l'arâye.
Tra lon la la, etc.

Elle mè moudé î talon ;
I sainé è l'arâye.
Trové lè chette î coar di feu,
K' touyéy' dé lè beulie.
Tra lon la la, etc.

Trové lè chette î coar di feu,
Ké touyéy' dé lé beulie.
Nô pouhhé tin hhou lè chamb' hô,
Ké jin dé lè musique.
Tra lon la la, etc.

Nô pouhhé tin hhou lè chamb' hô,
Kè jin dé lè musique.
Et lâ mouhh' ké tin î piainché
K'el sé cravin dé rire.
Tra lon la la, etc.

Et lâ mouhh' ké tin î piainché
K'el sé cravin dé rire.
Nollé dò in pti nér moté
Ke l'on n'y voiyéy' gotte.
Tra lon la la, etc.

Nollé dò in pti nér moté
Ke l'on n'y voiyéy' gotte.
Trové ro kin pti nére sain
Ké maingéy' dé lè djotte.
Tra lon la la, etc.

Trové ro k'in pti nére sain
Ké maingéy' dé lè djotte.
Li o dmandé in èhhéyon ;
È m' l'ékeuyé tortote.
Tra lon la la, etc.

Li o dmandé in èhhéyon;
  È m' l'ékeuyé tortote.
Vi lè chette î hô di tieuché,
  K'el chantâye en musique.
Tra lon la la, etc.

Vî lè chette i hô di tieuché
  K'el chantâye en musique.
Et è lè fin, dé lè tchanson
  El houé iouhhihhie.
Tra lon la la, lon la, lidèri,
Tra lon la la, lon la, lidèra.

Dans les *Mémoires de la Soc. d'Arch. lorraine*, tome XV, il y a une chanson analogue qui se chante sur le même air. C'est encore une de ces compositions qui, en passant de bouche en bouche, se modifient au gré du chanteur; s'il manque de mémoire, il peut sans rompre l'unité du sujet, introduire des idées nouvelles qu'il approprie facilement au goût de ses auditeurs.

Cette petite poésie burlesque est connue dans l'ancien évêché de Bâle. Les *Archives de la Société jurassienne d'Emulation* 1849, contiennent dans la préface des *Papiers*, poëme patois de Raspieler, le commencement de notre *ravotte*, qu'on appelle *voéyeri* dans l'Ajoie.

Qui veut entendre in voéyeri ?
S'ai yé in mot de vérité,
I seu content qu'au me pande.
I ai pris mai tchairue tchu mon cô
Mes dou bue tchue mai tête,
  Tra, la, la, dansons la,
  Tra, la, la, lonlire.

L'image des mouches qui se crèvent de rire se retrouve dans une viellle chanson d'imprimeur citée dans les notes de l'édition de Rabelais de MM. Burgaud Desmarets et Rathery :

Les mouches qu'étoient au plafond
  Qui se crevoient de rire.

Les autres paroles ne se rapportent nullement aux *Visions du laboureur*, comme m'en a convaincu la communication qu'a bien voulu me faire M. Firmin Didot qui tient cette chanson de son père ; elles indiquent néanmoins un sujet fantastique du genre du nôtre.

Les gens simples de nos montagnes préfèrent cette chanson à une belle romance ; elles les amuse et les fait *crever de rire* comme les mouches du plafond.

SI JAMAIS JE ME MARIE !

(EN VOGUE A St-ETIENNE ET A S^t-AMÉ)

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè dâ bé solâ jè n'â, (*bis*)
Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè èn' bal culott' jè n'a, (*bis*)
En' culotte è lè brayotte
Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè in bé violon jè n'â, (*bis*)
In violon comm' Miroton
En' culotte è le brayotte,
Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè in bé chèpé jè n'â, (*bis*)
In chèpé comme Colé,
In violon comm' Miroton,
En' culotte è lè brayotte,
Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè in bé moucheu jè n'â,
In moucheu comm' lè Vié keu,
In chèpé comme Colé,
In violon comm' Miroton,
En' culotte è lè brayotte,
    Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !..
Jè n' mè mèrirâ jèmâ
Sè in bé reucho jè n'â, (*bis*)
In reucho comm' père Houot,
In moucheu comme lè Vié Keu,
In chèpé comme Colé,
In violon comm' Miroton,
En' culotte è lè brayotte,
    Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie !...
Jè n' mè mèrirâ jèmâ,
Sè in bé coltin jè n'â (*bis*)
In coltin comme Hlinhlin,
In moucheu comme lè Vié Keu,
In reucho comm' père Houot,
In chèpé comme Colé,
In violon comm' Miroton,
En' culotte è lè brayotte,
    Dâ solâ mignon
Pou dansé d'èvo Nanon.

Sè jèmâ jè mè mèrie!...
Jè n' mè mèrirâ jèma,
Sè dâ bâl chaussatt' jè nâ,
Dâ chaussatt' de fin' toilatte,
In coltin comme Hlinhlin,
In moucheu comm' lè Vié Keu,
In reucho comm' père Houot,
In chèpé comme Colé,
In violon comme Miroton
En' culotte è lè brayotte,
Dâ solà mignon
Pou dansè d'èvo Nanon.

Cette chanson date du commencement de ce siècle, car les anciens du village de St-Amé ont connu le *Vieux Cuir* et le père Houot qui habitaient la commune. Elle peut être mise au nombre de ces *trouaines*, où l'on se plait à accumuler les rimes au dépens du voisin avec plus ou moins de naïveté et de malice.

XX

LE PETIT CABRICHON

(DOMPAIRE)

N'y-èvô èn' chiv' dò not jèdin (*bis*)
Lo lou lè vi po lé péli :
Bé é é é, bé é é é.
Mo peti cabrichon, lon lir
Mo peti cabrichon, lon la

Lo lou lo vi po lé péli : (*bis*)
« Chive, j' te vorô bein teni, »
Bé é é é, etc.

» Chive, j' te vorô bein teni; (*bis*)
» De ti, j'an ferô cinq cabri
Bé é é é, etc.

» De ti, j'an ferô cinq cabri (*bis*)
» Eun' pou maingi, l'aut' pou neurri
Bé é é é, etc.

» Eun' pou maingi, l'aut' pou neurri; (*bis*)
» Et les trois aut' au pèrèdis.
Bé é é é, etc.

» Et les trois aut' au pèrèdis ».
Les saints furent bein èbaubis
Bé é é é, etc.

Les saints furent bein ébaubis
De voér dé côn' au pèrèdis.
Bé é é é, bé é é é.
Mo peti cabrichon, lon lir
Mo peti cabrichon, lon la.

Pour l'idée et pour le chant, cette *berceuse* est une des plus charmantes de la campagne. Il nous semble voir le marmot, étendu dans sa couchette, apaisé par les premières notes, suivre sans fatigue tous les soirs dans sa jeune imagination, le sort de la chèvre dont le loup fera cinq cabris, et bientôt s'endormir au refrain monotone chanté par la douce voix de sa mère.

XXI

LE SEAU CASSÉ

(LE THOLY)

C'était un gros moine
Qui d'amour vivait;
S'en fut voir maîtresse
Le soir après, ganguirlette,
Le soir après, belle amourette,
L' soir après souper.

S'en va voir maîtresse
L' soir après souper.
— Eh! donc, bon soir, belle,
Comment allez, ganguirlette,
Comment allez, belle amourette,
Comment allez vous?

Eh! donc, bon soir, belle,
Comment allez-vous?
— J'â hhéye vèche è trâre;
Et j'â si mau, ganguirlette,
Et j'à si mau, belle amourette,
J'à si mau é dâye.

J'â hhéye vèche è trâre,
Et j'â mau é dâye.
— Que m' donn'rez-vous, belle,
Et j' vous les trai, ganguirlette,
Et j' vous les trai, belle amourette,
Et j' vous les trairai.

— Que m' donn'rez-vous, belle,
Et j' vous les trairai.
— In bison d' mè boche,
Et douss' sè vo, ganguirlette,
Et douss' sè vo, belle amourette,
Et douss' sè vo vlè.

In bison d' mè boche
Et douss' sè vo vlè.
Lo moine pri lè sâye
Et s' nollè ti, ganguirlette,
Et s' nollè ti, belle amourette,
Et s' nollè tirè.

Lo moin' pri lè sâye
Et s' nollé tirè.
— Tonn' te don, nâr vèche,
Ke j' ôy' to lâ, ganguirlette,
Ke j' oy' to lâ, belle amourette,
Ke j' ôy' to lâcé.

Tònn' te don, nâr vèche,
Ke j' ôy' to lâcé.
Lè nâr vèch' sè tònne
Esse lo re, ganguirlette,
Esse lo re, belle amourette,
Ess' lo regingué.

Lè nâr vèch' se tònne
Ess' lo regingué.
— Mè cheuse o gâtâye,
Et mè sâye, ganguirlette,
Et mè sâye, belle amourette,
Et mè sây' cassè.

Mè cheuse o gâtâye
Et mè sây' cassè.
Lo pu gran domége
Di làcé tu, ganguirlette,
Di lâcé tu, belle amourette,
Di lâcé tumé.

M. Max-Buchon, dans ses *Noëls et chants populaires* et M. Tarbé, dans le *Romancero de Champagne* donnent en français la même chanson avec des variantes et un refrain différent. On en jugera par un seul couplet.

Voici le premier du *Romancero de Champagne :*

C'était un drôle de moine
Qui l' galant faisait.
C'était un drôle de moine
Qui répétait lan la la ridette
Répétait tour tour louridon :
Las ! qui m'aimera.

Le reste diffère peu de notre chanson; M. Tarbé donne la sienne comme se chantant dans la Marne, dans l'Yonne et dans les Ardennes. On peut voir en outre comment le chanteur sait varier les refrains.

Voici le dernier du recueil franc-comtois :

Mais Grivell' (la vache) fut leste
A jouer du pied,
Et jeta le moine
Au coin du tantirlir,
Au coin du vouichte en vouichte,
Tout au coin du bois.

XXII

LE MEUNIER

(EN GRANDE VOGUE AU THOLY ET A BOUVACÔTE)

Lo minâye ollé z'ò morchi (bis)
Ç'o po-z èch'tè di vin caré.
Million trin trin,
Mille sac, mille vin,
Ç'o l'argent di molin.

Kan lo minây' rv' né do morchi, (*bis*)
Trové so léy' bé-n èbeuhhi.
Million trin trin, etc.

Trové so lèy' bé-n èbeuhhi. (*bis*)
— C'é tu' mè fôm' vo mo vôlo,
Million trin trin, etc.

C'é tu mè fôm' vo mo vôlo. (*bis*)
— « Vôlo, vôlo, oh! tè viré,
» Million trin trin, etc.

» Vôlo, vôlo, oh! tè viré ». (*bis*)
— « Minây', minây', oh! tè m' péy'ré ».
« Million trin trin, etc.

» Minày', minây', oh ! tè m' péy'rè ». (*bis*)
— « Vôlo, vôlo, com'bé j' tè r'doû?
» Million trin trin, etc.

« Vôlo, vôlo, com'bé j' tè r'doû? » (*bis*)
— « Minây', minây', cent francs po moû ».
» Million trin trin, etc.

— » Minay', minày, cent francs po moû. » (*bis*)
— « Vôlo, vôlo, oh ! tè d'mourré. »
» Million trin trin, etc.

» Vôlo, vôlo, oh ! tè d'mourré (*bis*).
» Evo mè fôme tè gerré. »
« Million trin trin, etc.

» Evo mè fôme tè gerré (*bis*) ;
» Evo mè dèmhôl' kan t' vouré.
» Million trin trin, etc.

» Evo mè dèmhol' kan t' vouré ;
» Evo mè voisin' kan t' pourré. »
« Million trin trin,
» Mille sac, mille vin,
» Ço l'argent di molin »

Cette chanson est d'un excellent comique. Les meuniers, qui n'ont pas, à ce qu'il paraît, laissé une bonne réputation dans nos campagnes, sont souvent l'objet de traits violents de satire. L'avare, dont il est ici question, n'est pas toutefois le portrait du seul meunier; la peur de débourser est telle chez certaines gens qu'elle les ferait aussi passer par les mêmes conditions. Du reste ce n'est pas l'avare seul qui passe si légèrement sur la condition de mari trompé. On raconte que dans la Meurthe un paysan recevait souvent les visites d'un riche voisin qui, voulant trinquer avec lui, disait-il, envoyait toujours ce mari complaisant chercher une bouteille à l'auberge du village à une demi-lieue de là. Un soir, notre homme, rentrant une bouteille à la main avec la monnaie d'une pièce d'argent qui lui avait été remise, trouva sa femme en conversation intime avec son généreux voisin. « Ah! ç'a dinsi q' vo fiè, dit le paysan! Eh! beun, j'en panrá pou lè pîce ». Et il fit comme il disait.

L'air du *Meunier* a une vivacité et un entrain qui peut le faire prendre pour un ancien air de danse. Au cabaret on le chante en accompagnant le refrain du choc des verres sur la table. Les expressions *million trin trin mille sac mille vin* n'ont pas plus de sens que tant d'autres dans les chansons populaires, comme *la faridondaine la faridondon, la violette double, la violette doublera*, *verduron verdurette*, etc.

XXIII

LE RETOUR DE LA FILLE

(THOLY, GRANGES, GÉRARDMER ET LIÉZEY)

C'té-t-ène jonn' béyesse,
Tra lon la léye lô,
Ç'té-t-ène jonn' béyesse
E l'age de déye heut an. (*ter*)

K' veuré poti-t-an garre,
Tra lon la léye lô,
K' veuré poti-t-an garre
Pou set an sò-zo rveni. (*ter*)

Mâ au bou de set an,
Tra lon la léye lô,
Mâ au bou de set an,
Von'ci lè béyess' ké rvin. (*ter*)

— Ah! bonjou don, mâtrosse,
Tra lon la léye lô,
Ah! bonjou don, mâtrosse;
Evo vo jé seu rvéni. (*ter*)

Nè crié mi, mâtrosse,
Tra lon la léye lô,
Nè crié mi, mâtrosse;
Koske vos ô è criè. (*ter*)

— Jé cri mè jonn' béyesse,
Tra lon la léye lô,
Jé cri mè jonn' béyesse
K' el o poti-t-an garre. (*ter*)

— Nè crié mi, mâtrosse,
Tra lon la léye lo,
Nè crié mi, mâtrosse,
Vot' béyesse o rvéni. (*ter*)

— Et t' n'ébrèss' mi, to pére,
Tra lon la léye lô,
Et t' n'ébrèsse mi to pére
Non pu ke tè bône mére? (*ter*)

— Je n'èbress' mi mo pére,
Tra lon la lèye lô,
Je n'ébrèss' mi mo pére,
Non pu que mè bône mére. (*ter*)

— Et dé t'n onneur, mè féye,
Tra lon la léye lô,
Et dé t'n onneur, mè féye,
L'é-te tojo bé vouédè? (*ter*)

— Ah! dé m'nonneur, mè mére,
Tra lon la léye lo,
Ah! dé m'n onneur, mè mére,
E n'o fô jâ pu pôlè. (*ter*)

J'a troh èfan su terre,
Tra lon la léye lô,
J'a troh èfan sur terre,
Et in grô deso mo brè. (*ter*)

Les filles séduites ne sont pas plus rares à la campagne qu'à la ville; ainsi dans la vallée de Cleurie on compte une naissance illégitime sur treize. Dans les pays d'industrie cotonnière la proportion est bien plus grande encore.

Je donne cette chanson telle qu'elle m'a été chantée. Qu'est-que cette jeune fille qui *voulut partir en guerre pour sept ans sans en revenir*? Est-ce un amant qu'elle voulut suivre à l'armée où elle se serait faite cantinière? S'agit-il d'un engagement comme domestique pour un certain nombre

d'années qui rappelait la durée du service militaire? Je ne résous pas la question. En tout cas, il y a quelque chose de touchant dans cette mère qui pleure depuis si longtemps sa fille, ne la reconnaît pas à son retour, tant elle est changée sans doute par la misère, et, après son étonnement de n'en pas recevoir un baiser, lui dit : « Et ton honneur, ma fille, l'as-tu toujours bien gardé? » La musique de l'air est en complète harmonie avec le sentiment ; elle est mélancolique et pleine de larmes.

XXIV

LA CHANSON DU SAGAR

(VALLÉE DE LA MOSELOTTE)

Hé! bé sègar, èvo tè ségue bianche
Kè danse et rlu poua l'auv' de to molin,
Ke vû te fâr, èvo tortot' cé pianche
De si bé bô de châne o de sèpin?

Oh! ségue, ségue, ségue, prt bé Dèye!
Oh! ségue, ségue, sègue, bé sègar.
Oh! ségue, ségue, sègue, ho! trèvéye.
Oh! ségue, ségue, ségue, Dey, tè gar.

Mi, j'o vû fâr po lâs éfan in bouyéye,
In brihhedò, in ormâr, dâ soyé,
Po lé novô mèrié in bé chaléye,
Dâ ran, dâ conche, èco dâ chaponné.

O! ségue, ségue, etc.

J'o vû co fâr èn' mâ po bètt' lè pâte
Evo lè pôl' po-z èfounè lo pain.
J'o vû co fâr in gran toné po matte
Lè bièr, lo vin ke je bouron demain.

Oh ! ségue, ségue, etc.

J'o vû co fâr po çô k'aimo lè danse
Dzo lé halliè in bon et bé violon ;
I cabarè, po lé jo de bombance,
Dâ ban, dâ tôy', lavousk' nos èhhèyon.

Oh ! ségue, ségue, etc.

J'o vû co far dâ joväy', dâ chenôye,
Et po l' motéye ène chaire é prôchè,
Evo in gran confessionnal, où k' sôye
Lo pènitent hhové de to pèché.

Oh ! ségue, ségue, etc.

J'o vû co fâr po lo molin dâs ole,
In bé drassou èvo dâ piè rluhan,
Et po lè mô kè viè, jone dèm'hôle,
In par vohhé don je n' seu mi égran.

Oh ! ségue, ségue, ségue, prî bè Déye !
Oh ! ségue, ségue, ségue, bé sègar.
Oh ! ségue, ségue, ségue, ho ! trèvéye.
Oh ! ségue, ségue, ségue, Déy' tè gar.

Cette chanson se trouve en français et sans refrain dans le recueil de M. Max-Buchon. Les variantes ne portent que sur quelques expressions. C'est la plus belle et la plus saine de tout notre recueil.

XXV

LE DÉPART DU CONSCRIT DIDICHE

(ENVIRONS DE CHATEL)

Oh! sapristi, qué demége!
Voilà don lè conscription
Ké rmou torto lou villége ;
Fâ mou pe éte gôchon.
Au moment d' vo là bâcelle,
Èca de s' bin diverti,
On no fâ quittè nò belle;
J'allo bintô lé lahhi.

Ç'a don fâ dou bèdinége!
I n'y fauré pu pansè,
Èco dè not' mèriége,
K'è n'an fauré pu pâlè.
Édû don, mè pôr Nâniche.
Si j'mâ j' son po reveni,
N' roublî mi to pôr Didiche,
Kè s'râ tojo to-n èmi.

Mâ kask'on vù tan sè piainte?
I fâ to d' mêm' s'on nollè.
J'érin bin gran tor dè crainde;
E n'é varèque è dotè.
Estour k'on n' fâ pu lè guerre,
Jè srâ contan dè r'veni.
Po lè fâre è pomm' de terre;
J'y srâ tojo l' pi gerdi.

J'èparnô jè l'exercice,
Kan je vouâdô nô dindon,
Et j' do knéchi lou service,
Car j'â servi lé maçon.
J' sévo maniè le trouelle,
Je n' srâme en poén' di fusi.
Et kan jè frâ sentinelle
On nè m' marcherô su l' pî.

Kan je rouarâ not' villége
Et que j'érâ mo congi,
J'érâ montrè mo courége
Et jè srâ bin pu hardi,
J'érâ fâ bin dé mervâye;
J'érâ éque è rècontè,
Et kan j' vârâ dan lé vouâye,
Jè n' srâ pu dan l'amberrè.

XXVI

LE RETOUR DE DIDICHE

(ENVIRONS DE CHATEL)

AIR : *Je reverrai ma Normandie.*

Boine èrivèye, mo pôr Didiche.
Ste foi ci t'é don to congi.
Kaskè va dir tè pôr Nâniche,
Dâ k'ell' sôré ké t'o r'veni.
'l è tojo dedo les alarmes,
Soupiran lo jou comm' lè neuye;
Depeu l' momàn k' té pri les armes,
'l ovo tojo lè lerme è l'euye.

Et si j' li porton lè novelle
De l'èrivéye de son amant,
Je seu sûr ke lè pôr bacelle
Choré faible dò lou moment.
'l en fau prév'ni to-n onc' Couliche;
J'y virâ mêm' li ènonci.
Sò slè t' perdrô tè pôr Naniche,
Car lè surprige lè frô meuri.

J'espér' ke t' no contré l'istouére
De ç' ke t'é vu dò l' péï-lè.
— Ah ! biè, j' lâ co dò lo mèmouère;
J' mo va vo contè torto slè.
Kan je sôtin fieu d'dò lè ville
Et ke je fyin nô feu d' bivouac,
Lé Bédouin n' nô lâyim' tranquille;
'l ètin bin pi que dé Cosac.

Lé pôr Français kè s' léhhin panre
Etin sur d'èvoi l'co copé.
I touin lo boi comm' lo manre;
To chékin ètô dèsolè.
I fallô bin sè bèyi d' vouate
D'éte ètropè po lé Bédouin.
Chékin dè no n'étom' lo mâte
Dè dir k'é n' chôrôm' dò zou main.

Kan jè fe pou pèti d'Afrique,
Jè di : A rouèr', to les èmi,
Edû, lè chaimbe et lè boutique;
J' m'o-n o va don rouér lou péï.
Je frâ dansi mè pôr Naniche
In rigodon an-z-èrivan.
Pe je rouârâ mo-n onc' Couliche,
Pourvu k'i sôye encor vican.

L'*Almanach Lorrain* pour 1869 contient la même chanson en deux sortes de patois, celui des environs de Pont-à-Mousson et celui de Badonviller, avec quelques-unes de ces variantes, qu'on trouve toujours dans les chansons que la mémoire seule transmet aux générations ou aux pays voisins. La plus importante porte sur Naniche. Dans la Meurthe et dans la Meuse *Niniche* n'est pas la *payse* bien-aimée; c'est une tante prosaïque dont les *alarmes* se conçoivent moins.

L'air sur lequel se chantent ces couplets est trop connu; il ne m'a pas semblé nécessaire de le noter.

XXVII

JEANJEAN

(SAINT-MAURICE)

Oh! donc bonsoir, mamsell' Louison,
Z'é quéq' soze à vous dire.
Ze vous zur' bien d' sur mon honneur
Que sla n' vous fra pas rire.
I m' seu engazé hiar au soir
De dan le réziment du roi.
To lo lo to lo lo lo lo.

I é rancontrenn' trois officiers
Qui m'on ma fait bien boire.
I boutirenn' dé p'ti porriau
Dedan ma gibassoire,
Un coupe-poil à mon côté,
Un grandessim' bout d' far creusé.
To lo lo to lo lo lo lo.

E pessirenn' bâl troupe à ch'vau;
I é cru qu'i étin nô mâte.
Èl avein tous dâ pièmm' d'osiau
Tout par-dessu ieu têtes.
Et se portion porci portout;
Mais z'é ben cru qu'el étin fous.
To lo lo lo to lo lo lo lo.

Et m' boutirenne en faction
Devant la citadelle.
Ceux qui voulin savoir mon nom
M'appellin sentinelle.
I n'éré pas pessè un chè
Qu'i n'ai crié: qui vive? holè.
To lo lo lo to lo lo lo lo.

É m' boutirenn' dan un cachot
Là vousq' l'on bout' lâ bête.
Z'étais bien pour tué lé pouyo
Qui étin su ma paur tête.
M'apportère un grand'ssim' papier:
— Tiens, Zanzan, voilà ton congé.
To lo lo lo to lo lo lo lo.

D'abord qu' mon pér', ma mèr' m'ont vu,
É riein tou c' mon deux bêtes,
Ne connaichian plus ç' biau soldat
Qui rev'nait de la guerre.
— Mais c'est bien toi, mon paur Zanzan,
Qui revient de ton régiment!
To lo lo lo to lo lo lo lo.

XXVIII

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

(MEURTHE)

Sapristi ! Vive lè France,
Eca nout' brave Emperou !
Je l' teno ; lè providence
L'é remoinè parmi nous.
Les nobles nous fiein le nique.
Mâ lou grand Napoléon
En é culbutè lè clique.
Les val tortu ben capon.

Dò lè campagne et lè ville
Les èmis di gros Bourbon
L'èvin dit mô dò son île ;
Les val qu'ont le nez bein long.
L'aigle é happé d'èn' goulâye
Tortou son p'tit brimborion.
Les gros ont pris zut' voulâye
Craint' d'ovouè das orions.

L'ancien seigneur di villége
V'no lè cocarde à chèpé,
Assi gross' qu'in bian froumége,
En demandant son chèté.
L'èvô mis sa grande épée,
Sè creuye èca son crachat ;
Val sè fortune en fumée.
Estour l'éré di brouya.

Èprè tant d'égna, de pouéne
Pou gaigni nout' liberté,
I v'nin nous matte è lè chaîne;
Ç' âtô ét' ben effronté.
Assi pou son insoulence,
Quand tortu les brav' Français,
Ont vu l'emperou en France,
Chèquin li tandô les brès.

'l è mou ben rendu justice
E brav' paysans lorrains.
....
....
J'en réponds pou lè Lorraine,
S'i n'èvôme été trahi,
Les loups qu'étin dans nos piaines
N'en serô jèmâ sorti.

C'est avec des chansons de ce genre, qu'on a toujours entretenu les populations dans l'ignorance. L'homme qui, par l'attentat de brumaire, a fait reculer la marche de la révolution vers la conquête de la liberté et de l'égalité et violé toutes les lois pour dicter les siennes et pour occuper seul le pouvoir, n'est pas tombé par la trahison. L'excès de son orgueil, son mépris des hommes, l'insatiabilité de son esprit de domination, la confiscation de toutes nos libertés, la lassitude de la France surmenée: voilà les véritables causes de la chute retentissante de Napoléon. Assurément les Bourbons, après un an de règne, purent le faire regretter. Quand de l'île d'Elbe il revint en France, l'armée mécontente n'hésita pas, et de fallacieuses promesses ramenèrent à lui une partie du pays avec les anciens fonctionnaires. On revit ceux-ci plus fidèles aux appointements qu'aux principes chanter le retour de l'Ile d'Elbe, comme ils chantèrent quelques mois après le retour de Gand. C'est la folie de tous les temps, et ce n'est pas le peuple qui compose ces chansons là.

Dans le siècle dernier, on faisait déjà célébrer les louanges de Louis XV par un paysan des Vosges (*Chanson alternativement chantée par un paysan des Vosges et un citoyen de Nancy à l'occasion de la statue pédestre de Louis XV*, in 4° 22 p. Bibliothèque de Nancy; insérée dans le tome IV des mém. de la Soc. d'Archéologie Lorraine.) Ainsi encore M. Mory, fonctionnaire à Metz, auteur d'un grand nombre d'ouvrages patois, a chanté tour à tour en patois messin Napoléon et les Bourbons. Ce ne sont pas là des inspirations dues au souffle populaire; cè sont des flatteries intéressées.

On prétend que l'auteur du *Retour de l'Ile d'Elbe* est M. Velche, de Senones, secrétaire général de la Préfecture des Vosges, député du département de 1816 à 1824, puis maire de Nancy. On n'a pu se rappeler les deux vers laissés en blanc.

XXIX

L'ADJOINT

PATOIS DE RAMBERVILLERS

Je seu l'adjoint dò not' vilége.
On dit qué j'y douró y éte.
Lé foutu omm' de not' commune
M'ón mi-t adjoint à la *mitune*,
'l on di que j'ètô boi-n èfant,
Què jè n' frâ poi de mâ é gens.

J' seu foutre bein amboressé,
Mi qué ne sais ni a ni b.
Je m'ain virâ vâ m'sieu lo mâre,
I m' diéré comme oss' que fau fâre;
J' m'ain virâ vâ co lo préfet
Et jè n' sai quo et jè n' sai què.

6

— Boinjo dondé, m'sieu lo préfet.
J' vo vin vâ, vo n' savé poquè.
Les foutu omm' de not' commune
M'on mi-t adjoint à la *mitune*.
M'sieu, jé vo vin demandé
Como dial' que j' vu gueulvadé.

— Mon bon ami, il me paraît
Que vous n'êtes point fait exprès.
Si vous avez du sentiment,
Votre esprit n'est guère présent.
Sentant peu le terme français,
Vous ne ferez pas grand effet.

Avez-vous, en homme lettré,
Du style pour savoir dicter
Un rapport, un procès-verbal
Dans une affaire communale?
Le précieux, outre cela,
Dites-moi quel est votre état.

— Ma foi, jé seu marchand d' cocotte;
J' von dé jolo, co dé pouyotte,
Dé perderi et dé levrâ,
De to jubiè, inch' qué dé crâ,
Eco d' lè boine morchandise,
Quand je von comptant è mè guise.

— Tout cela n'est pas grand' merveille.
Pour maintenir la bonne règle,
Il faut veiller sans sans contredit
Tant le jour que pendant la nuit,
A la police à tout instant,
Qu'il n'arrive pas d'accident.

— J' seu foutre bien amboressé,
Et je n' sé qu'oss' que vo m' dehè,
Que je m' leveusse po nollè
E le foure et co au marché.
Deheu-m' à poi tot' les effâre,
Que je séveuss' comme è faut fâre.

— Il faut veiller aux cabarets,
Après la r'traite, si l'on boit,
Si l'on y fait du carillon,
Sur les délits et les fripons.
Et vous maintiendrez le bon ordre,
Que tout le mond' soit en repos.

— Ah! pou lè fô ci, je sâ bin
Que j' virâ chî note voisin.
I vendon di vin et de l'eau d' vie;
Lé gohhon y pessôn lè neutie;
I fon in si gros carillon
Qu' i fo to hochiè lê mâhon.

Quand i n' som' ca in pô si sou,
S'en von rôdant comm' des matoux,
S'en von è lè f'nét' des bacelles
En les houyant è lè toffate.
En ermuyant tot' lè neutie,
I n' les léyon quasi dremi.

Quan i son tro sou, les vilains,
I s' morgolon, to comm' des chiens;
I se fon dé trou è lè tête,
I s' morgolon to comm' des bêtes.
Si je lé vô ço fâre ain-nè,
J' vo lé r'pouq'râ, j'en jur' mo foi.

— Beau citoyen, ce n'est pas moi
Qui dois juger sur ces objets.
Veillez à l'ordre communal,
Dressez contre eux procès verbal;
Portez-le au juge de paix,
A la police sans tarder.

— Commo poutra-che dan mè bâle
In si gran moué d'animale.
Je ne sé y companre gote,
Je n'a, foutre ! qu'èn' véye hotte.
Si c'té co dé moiyen ohé,
Je pourrô co bin lé poué.

— Pour cette fois, je n' sais que dire.
Vous m' fâchez, vous me faites rire.
Vous êt' plus bêt' qu'un vieux dindon;
Vous n'entendez point de raison ;
Plus imbécill' qu'un veau mort-né.
Allez-vous en, pauvre benêt.

— Ah ! Mossieu, j' m'einvirâ content.
J' crâ qu' vo me d'hé de l'ollemand.
Commo poutrâ-che dans mè bâle
Tan de vôlo et de dem'hâle ?
J'aim'rô meu lé léyè tolè,
Et no feron lè pahh ain-nè.

XXX

LES COUREUSES DE LOURES

(SAULXURES-SUR-MOSELOTTE)

Sur l'air : *Je voudrais bien me marier.*

Lè chanson k'o vo von chanta,
Ç'a-t-in coun'hé k' lé composa.
Ce n'a ja k'enn' petit' tervoéne,
È n' se léhh' mi k' d'ét' biè certaine.
Composôye è grossî patoè,
El di auss' biè lè vèritè.

Çà kîk' boayess' biè misérable.
É kouéron das omm' secourable.
S' el osét' couore èvo leu d' neu,
El òvirote é pu d'in leu;
El òvirote toci tolà
Où k'el ò pourote ètrapa.

Ma biè! coulà n'a mi dinsi;
Ç' n'a mi lè môde î péyi-ci,
É fau d'moura è lè moôhon,
Étode èprè kîk' bouô gahhon.
Sè n'o viè pouo, ç'a ca toti;
È fau ca aussi biè souffri.

Vèlà k' no sô préke î tâto.
El n'on ciât' ca tortot' dé bso;
Oh! iô. Mâ t'èrvèci l'éviâ.
El fron ca kik' pè dè trèvia;
El nè staron mi to dinsi;
El euhro ciât' ca fieu di ni.

Dò l'to k'el éron di pouvoir,
El tâch'ron ca de s'fâr èvoir;
El viron à loure è kik' leu :
Bâlle occasion pou r'veni d' neu.
El bisqueron di gran d'in sâ
S'el n'on pouahhén' pou lo r'mouna.

S'el ieurte alla è kîk' gran lour,
El dihhte : « No rvârô d' bouo-ne our.
» Oh ! j' vos en pri, d'ni no congé.
» Vo n'ò sra, ma fôt, mi fouoché.
» No n'y d'mourrô mi tot' lè neu ;
» No rvarô ja dèvan moin-neu.

Son-t el î bâl ou dhhu lâ danse,
El reuy'te lâ bâlle ermotrance;
El né song'te pu d'ervéni ;
È fau contanta lo piéhhi;
El s'ambaraste biè lo léye,
Enn' dò k'el on d'lè compègnéye.

Dò k'el erviente è lè moòhon,
E fau mounà lè carilion.
« Né no chôsi mi, j' vos en pri,
» Pou eun' foué k' no sò éneuti.
» No vlin vanr' bia pu tô rvéni,
» Mâ ò nos on tocoué rètni. »

Dò k' ç'o fête à paroiss' voisine,
O voué tortot' ça concubine.
C' n'o mi lè d'vôtion k' lò condu.
Ç'a pou fétiè lo ham' to cru.
El sé rèfiéte à gran luron,
Biè èveuglè poua lâ boésson.

Chanson fort répandue dans les montagnes de la Moselotte. Le texte que je donne est sans aucun doute l'original; je l'ai trouvé dans un vieux cahier qu'a bien voulu me donner M. Colin, de Saulxures, et qui renferme en outre un petit poëme, curieux pour le langage et pour les mœurs de ce canton; le tout signé MIMI JEANJEAN.

Il s'agit ici des grandes loures où se presse la jeunesse de la même vallée; quoiqu'elles aient toujours de la vogue, elles ne sont plus aussi bruyantes qu'autrefois quand la danse et les jeux retenaient garçons et filles jusqu'au milieu de la nuit dans la maison hospitalière. Les abus ont sans doute contribué à les rendre moins fréquentes, plus calmes et moins prolongées,

XXXI

ADIEU, FLEUR DE JEUNESSE

Adieu, fleur de jeunesse!
Il faut enfin t'abandonner.
La noble qualité de fille,
Me faut aujourd'hui la quitter.

J'ai promis dans mon jeune âge
De ne jamais m'y marier.
Aujourd'hui je trouv' l'avantage;
Mes parents me l'ont conseillé.

Quand j' vois ces fill's à table,
Assis's devant moi en ces lieux,
Quand j' les vois et les regarde
Les larmes me tombent des yeux.

La ceintur' que je porte
Et l'anneau d'or que j'ai au doigt,
C'est mon amant qui me les donne
Pour finir ses jours avec moi.

LE MARI.

Il est vrai, ma maîtresse,
Il est vrai, j' vous les ai donnés;
C'est pour passer votre jeunesse
Avec moi-z-en tranquillité.

Dans l'arrondissement de Remiremont et dans celui de Saint-Dié, il était presque généralement d'usage autrefois qu'une des amies de la jeune mariée vint, au dessert et quand les tables étaient encore surchargées de pâtés, de pyramides de tartes et de gâteaux, lui chanter sur un air triste, la romance ou plutôt la complainte ci-dessus, véritable épithalame dans laquelle elle déplorait, au nom de la mariée, la perte qu'elle venait de faire de sa douce liberté sous le toit d'or de son père, et particulièrement de celle de la noble qualité de fille à laquelle son cœur attachait tant de prix. (RICHARD, *Traditions populaires*).

Cette chanson fait couler des flots de larmes sur les joues de la mariée et bientôt l'émotion est au comble parmi tous les convives, surtout si c'est elle qui a la force de la chanter au milieu de l'assistance.

Quoiqu'elle se retrouve dans le *Recueil* de M. de Puymaigre, avec quelques variantes, je l'ai insérée ici comme plus correcte et parce qu'elle est accompagnée de la notation musicale de l'air publié pour la première fois.

XXXII

LE JOLI MAI

(DOMMARTIN)

Un beau monsieur avons trouvé.
Dieu lui donne joie et santé !
Ayez le mai, le joli mai !

Que Dieu lui donn' joie et santé,
Avec une amie à son gré !
Ayez le mai, le joli mai !

Donnez-nous votre chapeau ;
Un p'tit bouquet nous y mettrons.
Ayez le mai, le joli mai !

Mon beau monsieur, à votre gré,
Aujourd'hui vous nous donnerez.
Ayez le mai, le joli mai !

Ce s'ra pour la Vierge Marie,
Toujours si bonne et si chérie.
Ayez le mai, le joli mai !

A Dommartin, près de Remiremont, les jeunes filles, vêtues de leurs plus beaux habits, se rendaient le premier dimanche du mois de mai, sur les différents chemins qui conduisent à l'église de ce village et chantaient ces couplets aux jeunes garçons qu'elles rencontraient, attachant à leurs chapeaux une petite branche de laurier ou de romarin C'est un souvenir de la plantation du *mai* devant les portes des plus notables personnes et des chansons du 1er mai, dont il est question dans ce qui suit.

XXXIII

TRIMOZA

(BOUZEMONT)

Kan lo mâ vein è le ville
Oh! lo mâ, lo mâ, lo joli mâ!
Il y vein pain et fèrine,
O Trimôsa!
Lo joli mâ de moua!

J' dev'na de våre lé biè
Oh! lo mâ, lo mâ, lo joli mâ!
Déy' lè bènisse, i son bé,
O Trimôsa!
Lo joli mâ de mouâ!

Pou lé pôre et pou lé riche
Oh! lo mâ, lo mâ, lo joli mâ!
Et pou lè virge poi riche,
O Trimosa!
Lo joli mâ de mouâ!

Eun' plaquett' dè vot' boursette,
Oh! lo mâ, lo mâ, lo joli mâ!
Eun û di vote poulette
O Trimosa!
Lo joli mâ de mouâ!

Eun jimbon di vot' couchon
Oh! lo mâ, lo mâ, lo joli mâ!
Eun' pintot' di vot' caivon.
O Trimosa!
Lo joli mâ de mouâ!

En transcrivant cette chanson telle que je l'ai trouvée dans la *Statistique* de MM. Lepage et Charton (2e volume, art. Bouzemont), j'ai mis, au 3e couplet, *et pou* à la place de *ambé* qui m'a paru une faute de copie.

Les *trimazos* que M. Tarbé a insérés dans son Romancero de Champagne commencent à peuprès par les mêmes paroles.

Nous ervenons eddans les champs
J'avons trouvé les blés si grands, etc.
(*Berru*, Marne).

Nous revenons d'avas les champs;
Nous ons trouvé les blés si grands, etc.
(Pays de Rhétel).

A Selles (Marne), dans le pays de Sainte-Ménéhould, ce sont encore les mêmes paroles, ainsi que dans la Moselle, dans la Meurthe et dans la Meuse. Le refrain ne varie guère davantage : « O Trimazo! c'est le mai, le joli mois de mai! » M. de Puymaigre a publié cinq *trimazos*. La Société d'archéologie Lorraine en donne deux sous le nom de Trimâza. A Metz, les trimazos prirent une tournure satirique, comme les Noëls; la Revue d'Austrasie en a publié. Dans le canton de Fribourg les blondes *maienzetta* chantent dans leurs couplets ce passage qui a bien du rapport avec le début de notre *trimôsa :*

No son entré dain ste velle
Po le pain et lai faraine.

XXXIV

LÉ CHANGOLO

(ÉPINAL)

Lé chan golo;
Lé lour relo;
Pâque reviè;
Ç'o in gran bié
Pou lé chette et pou lé chiè,
Pou lé jo tot aussi biè.

Le soir du Jeudi-Saint, les enfants d'Épinal allaient, sous la conduite de leurs parents, accomplir une cérémonie singulière, petite fête pour tous, qui est tombée en désuétude depuis peu d'années seulement. Aussitôt que la nuit était arrivée, on voyait une longue file d'enfants placer, sur l'eau courante des ruisseaux qui traversaient la ville, des batelets plats sur lesquels étaient allumés des bouts de chandelle. Tout heureux de voir cette petite flotte en marche, grands et petits chantaient le couplet patois ci-dessus dont le premier vers a donné son nom à la fête. Il annonce l'arrivée du beau temps pour le bonheur de tous les êtres. Il en était de même à Remiremont.

Les bouts de chandelle étaient les restes des veillées d'hiver; les batelets étaient les fonds des boîtes de fromage de *Gérômé*. Grand point d'honneur pour les enfants d'allumer le plus grand nombre de feux ! Ceux qui voulaient se distinguer, guidaient une petite frégate avec un joli ruban, quand les autres n'avaient qu'une vulgaire ficelle pour maintenir leurs *changolos* sur le courant. Où sont hélas ! ces jeux enfantins? Mais où sont les neiges d'antan?

Voici la cantilène chantée à Remiremont, telle que la donne Richard (*Usages et coutumes*) :

Les loures noyot,
Les tôs gottot,
Paiques revié,
Sot in gran bié
Pot les chettes et les chié
Et tortot les geos
En même to.

XXXV

LA FEMME MALADE

(ENVIRONS D'ÉPINAL)

Quand Colas ervin do bô, (*bis*)
Trouva sa femm' malade.
Tiè! Tiè! Ce qu' so! Rouatiè voir in pô. (parlé)
Trouva sa femm' malade,

Malade de maladie (*bis*)
De maladie grave.
Tiè! Tiè! etc.
De maladie grave.

Faut aller au médecin (*bis*)
Au médecin à Rome.
Tiè! Tiè! etc.
Au médecin à Rome.

Quand le méd'cin fut venu (*bis*)
Trouva la maladie.
Tiè! Tiè! etc.
Trouva la maladie.

Mettez d' l'eau d'avec son vin (*bis*)
Ou d'main el' sera morte.
Tiè! Tiè! Ce qu'so! Rouatié voir in pô.
Ou demain el' sera morte.

— S'on met d' l'eau d'avec mon vin (*bis*)
Demain je serai morte.
Tiè! Tiè! etc.
Demain je serai morte.

XXXVI

LO COLON

(ENVIRONS DE DOMPAIRE)

Lo Colon, c'ètô mo galan;
Vo n' lo crâyè mi, jè lo gaige.
E n'o pa moin in bon gôchon
Eco lo pu bé do villége.
En' jounâye è veneu ché no
Me demandè an mèriége.
To chèkin rio èprè no :
L'on o si méchant au villége. (*bis*)

Kan lo Colon voiyeu celè
Kosqu'è fayeu? J'va vo lo dire.
Voilè k'è s' moteu è criè;
Songè kè slo ne m' fayom' rire.
J'èvô bôl è lo consolè
J' n'an on m' gaignè dèvontége.
Ma é vlo tojo s'on nollè.
L'on o si méchant au villége. (*bis*)

Et vlè ke je m' jètte è so cô,
An djan : Colon, ç'ò n'om' possibe
K'è Gotton vo vourò tan d' mô;
Nani, vo n'srém' si pô sansibe.
Eh! biè, màugré to lé jolou,
Jé no mériron, jè lo gaige,
Et jè sron-t-eurou to lé dou,
Koik'on s'y' méchant au villége (*bis*)

Paroles et musique, cette chanson est une vraie romance de village. La chanteuse la roucoule sentimentalement et cherche à faire briller son talent et la grâce et la fraîcheur de sa voix. On la chante en différents endroits avec des variantes dialectiques.

XXXVII

LA GARDEUSE DE CHÊVRES

(DOMMARTIN, PRÈS REMIREMONT)

Hier je m'y promène
Le long du grand chemin;
Je vis une bergère
Sautant sur un bâton,
Gardant ses chêvres
Le long de ces buissons. } *bis*

Je lui ai dit : Bergère,
De quoi gardez-vous donc
Ce p'tit troupeau de chêvres
Laissé à l'abandon?
Suivez-moi donc,
Ma belle Jeanneton.

— Kosk' vo m'déhè, Monsu?
I vouade dâ bocatte,
I keuy' dâ gratte-cu,
Dâ moûr et dâ neuhate;
Ço pou me fâr,
Monsû, in boô biassié.

De vos jolies noisettes,
J'en voudrais bien} avoir
Autant que j'en désire.
Fouillez dans vot' pochette
Et donnez-m'en;
Je serai votre amant.

Dâ crott' dé mâ bocatte,
Monsû, sè vos en vlâ,
Je vos an rèmèss'râ,
Monsû, tan k' vo vourâ.
T' n-è-n ęré poi;
Ertir-te, gran vilain.

Ertir don tè gran barbe
D'èconť mè bé mézé.
I r'trosserâ mé gâpe;
Mè cu c'a d'lè mêm' pé.
Tè lé baj'ré,
Monsû, tan k' tè vouré.

— Vous ête une grossière ;
Vous n'avez pas d' raison.
Vous êtes belle fille,
Et moi j' suis beau garçon.
Suivez-moi donc,
Une fois de bonn' façon.

— O! lây' me don tranquille
Evo té boin' fèçon.
Val mâ chieuv' kè s' sauvon ;
E mè fau corre èprès.
In bé gohhon
N' s'éhhèy' conte in' guenon.

— Au fond de vot' pochette
Où je porte la main,
La belle, vous avez
Un petit échaudé.
Ça m' guérira
De mon mal d'estomac.

— S' té mau è lè gruatte,
I a ca di pain meuhhi ;
S' n'âm' pou tè gueule y matte.
Mè mér' m'é di
K' n'on fèlléy' poo bèyi.

XXXVIII

LA PLAINTE DU BERGER

Les berbis dans la plaine
Son-z-en danger du loup;
Et toi-z-et moi, bell' Madeleine
Nous son-z-en danger de l'amou.

. . . .

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs;
Et toi-z-et moi, bell' Madeleine
Nous ne vivons que de langueurs.

La personne qui nous a chanté ces couplets au Thillot n'a pu se rappeler le deuxième. Ils se recommandent particulièrement par le charme rustique de l'air qui a toute la saveur des pastorales du moyen-âge.

XXXIV

LA PLAINTE D'UN JEUNE MARIÉ

Garçons de ma connaissance,
Oh! la lure!
Ne vous mariez donc pas,
Oh! la la!
Ne vous mariez donc pas.

Car pour moi j'en ai pris une,
Oh! la lure!
Qui m'a fort bien attrapa,
Oh! la la!
Qui m'a fort bien attrapa

Le premier jour de mes noces,
Oh ! la lure !
Tout' la nuit ell' me bouda,
Oh ! la la !
Tout' la nuit ell' me bouda.

Le s'cond jour ell' fit de même;
Oh ! la lure !
Le troisième ell' me griffa,
Oh ! la la !
Le troisième ell' me griffa.

Je lui dis : M' amie, je t'aime;
Oh ! la lure !
Pourquoi fais-tu donc comm' ça ?
Oh ! la la !
Pourquoi fais-tu donc comm' ça ?

La répons' qu'ell' sut me faire,
Oh ! la lure !
Vous n' la devineriez pas,
Oh ! la la !
Vous n' la devineriez pas.

Ell' me montra son ....
Oh ! la lure !
En m' disant : Mets ton nez là,
Oh ! la la !
En m' disant : Mets ton nez là.

XL

LE SÉMINAIRE DE TOUL (1)

J'èvô juri po Saint-Colas,
Pètron de lè Lorraine,
Que je m' foutrô putô soldat,
Tambour ou capitaine,
Que d' m'on nollè logi è Tou
Evo cé vî barbus de bouc.
Au diâl' lo sèminâre
Eco sé missionnâre.

Si v's èrivè in pô pu tâ
Qu' lo trôsième novembre,
Ou vo fou don in galeta
Pou vo servi de chambe.
V's ot' logi comme è l'opitau,
Lé quoat' murây' servant d' ridiau.
Au diâl', etc.

Je rècontrô lo pu hodi
Evo sè diâl' de mine;
I vos èvô lè têt' foutue
Comm in fagot d'épines.
Et, par mè foi; dò q' je ls vio,
Don mè culott' j' manquai d' chii.
Au diâl', etc.

---

(1) Quoiqu'il s'agit de Toul dans cette pièce, le patois en est complément vosgien. *Tou*, pour Toul, se trouve dans le Pouillé de Benoît Picard.

I n'o co mi cinq our sinâye,
Q' vo n'ôm' co envie d' rire,
Q' vos évô les yeux embeulâye
Po cinq livres de cire,
On vo rèvoye criant to haut :
Benedicamus domino.
Au diâl', etc.

En se levant, on s' tiè debout.
Si vos èvô lè foire,
Vo corê dans les corridors
Coïri les cacatoires.
Peurné biè ouét' d' vos ècroupiè,
De peur d'y être estropiè.
Au diâl', etc.

Eprè lè moss', quand vos ô tous
Couru comme des lièvres,
On vo fou lo vin d' Brantigny
Qui fâ dansé les chèvres.
Vo n'ô co mi bu tou vot' sô,
Qu'i fau déjè torné lo dô.
Au diâl', etc.

Lo vendredi po vot' sepé,
En sign' de pénitence,
On vo bây' des pois fricassés
Cueillis don l'èbondance.
I son biè duhh don lo mointan
Po vo r'sarrè lo fondement.
Au diâl' lo séminare
Eco sé missionnâre.

Cette chanson, chantée par tous les séminaristes de Toul et de Saint-Dié, a été insérée par M. l'abbé Marchal dans le 4e volume des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine. Sauf le premier couplet, presque tous les détails de la vie du séminaire sont différents dans notre texte, quoique l'air soit à très-peu de chose près le même. Nous n'avons été encouragé à l'insérer ici que par l'exemple que nous a donné le regrettable abbé. Nous devons dire toutefois qu'outre la différence du dialecte, la supériorité des convenances n'est pas dans la chanson vosgienne.

Si le goût du lecteur se révolte à la crudité ordurière des détails, je le prie d'en rejeter la responsabilité morale sur toute une classe de jeunes gens qui, même sous la robe, prennent plaisir à les brailler à plein gosier. En la publiant, je ne fais que comme le médecin qui plonge le scalpel dans une tumeur virulente. Mais je crains bien de ne rien guérir et de ne pas faire un châtiment de la révélation d'un goût littéraire et sarcastique d'aussi bas étage.

XLI

LÉ VOYE DE VOHHONCO

(PATOIS D'IGNEY)

Messieu, écouté mè chanson;
Ç'o lè vérité, j'vo répon.
  Ç'o én' dròl' d'évanture
  Et én' joli marvôy.
  Mâ po sèvouè l'ollure,
  I fau prôtè l'orôye.

En r'venan dé vôy' d' Vohhonco,
No Messieu on fâ in complo.
En pessan po Chèté,
'l on ollé boér' botôye.
Lo sieur Masson, dit-on,
Ai do vin non porôye.

Colâ d' Pagney, k' n'o m' dègoté,
Di : Evo vo, je vieu nollé.
« — J' lo vlon biè, ont-é di,
» Je rèchévron lé vôye;
» Je boéron, mordiè biè,
» Chéquin note botôye.

I n' lo vando que vint' deu sou.
» Chéq' in' botôy', cè n' fa k' onz' sou;
» Celè ne nos empêche.
» Je n'on ni pain ni pâte;
» Mâ si j' velò mangiè,
» Es' ke j' n'on mi d' lè tâte. »

En entran chié lo sieur Masson,
'l on fâ tiriè do vin d' Mâcon.
François Marienne ai di :
« N'en fau k' chéquin in vorre;
» Je séron èneuti,
» I fâ déjà biè nore. »

Couanet ai vèlu sôtè fieu,
Je n' sai poquè; mâ i s' zequeu.
En rentran è lè tôye,
I s' mir' tortu è rire.
Couanet su l'euche ètô,
Qui n' sèvô què on dire.

En sôtan fieu de chié Masson,
Is ètin gai com' dé pinson.
Mâ lé pôr' serviotte,
Qué bé train qu'on li moéne!
Et lé pôr' tât' de cmotte,
E n'en rèhhèpeur m' éne.

Depeu tolè is on venu
Au bou d' lè rouell' côte in pti ru.
I s' peurnin po lo cô;
I chèyin su zu dô.
I s' fir' dé bâl' jacotte
Et eur' dé bâl' dètrosse.

Poirot moénô Philip' Drouin
Po d'so lo brè drohô lo ch'min.
Lo Jaquot, ont-é di,
Ollô d' coté et d'aut',
Evo in grô bôton
Que dètrisso lés aute.

Philip' Drouin, Miniq' Poirot
È to momo n'ètin pu dro.
« Est-i possib', dir-t-i,
» Qué je n' serôm' lé mâte,
» Qué j' demoérron toci,
» Dò lo pu grô d' lè mâte.

« O! mon Dieu don, Miniq' Poirot,
» S' vo voiyin lo pan d' vot' reucho! »
— « Pô de chose, dit-i,
» Ç' nom' torto slè k' mèbaube.
» J'â pèdiu in solé,
» Et je n' sai ous' qu'o l'aute. »

Lo fe d' Mélin' viè au merchiè :
— « Qu'os' qué j' voé boliè d'vo mé piè? »
— « Ç'o to pér', di Jaquot,
» Qué fâ lè cain' sauvage,
» Et Couanet qué y o co
» Que moéne in bé tapage. »

In pô pu lon ç' feu co biè pé,
Au bout dé chen'vér' de Nom'hhey.
François Marienne ai di,
En pessan d'su lés aute ;
« Qu'os' qu'ai don lo Lorrain?
» J' cro k' lai chié dò sé chausse. »

Lo lond'demain, quan i feu jo,
Et s' croyin co è Vohhonco.
I fur' biè-n ébaubi
D'oyu telle musique
Que zu fomm' li chantin
D'in ton biè magnifique.

Lo surlend'main drehô Igney,
Si vos èvin vu lé bâl bouéye,
Lé chausse et lé reucho
Repandu su lè hâye,
Lé chèpé qu'on brohho
Et lé fomm' èhhernâye!

Cette chanson a été composée dans le siècle dernier par le maréchal-ferrant d'Igney ; c'est un acte de vengeance contre les habitants de son village qui ne l'avaient point invité à venir avec eux à la fête de Vaxoncourt. La petite ville de Châtel est entre ces deux communes. Elle a été publiée par feu Burgaud Desmarets qui me l'avait demandée.

XLII

LA VIEILLE FEMME AMOUREUSE

(MEURTHE ET VOSGES)

Ç'âtô ine vîye,
Une vîy' ç'âtô.
Y-èvô bin set an (1)
Ke poin ne mainjô.
Ah! vîye, vîye, vîye, vîye,
T'an éré tantô.

Y-èvô bin set an
Ke poin ne mainjô.
A bou de set an
In ôm' li fallô.
Ah! vîye, etc.

A bou de set an
In ôm' li fallô.
On li èpouqui
In vî sain de bô.
Ah! vîye, etc.

On li èpouqui
In vî sain de bô.
El' branlô lè tête
Ke poin n'en voulô.
Ah! vîye, etc.

(1) *Y èvô* doit se prononcer en deux syllabes : *yèvô.*

El' branlô lè tête
Ke poin n'en voulô.
'l en voulô in jeune (1)
Ke lè rambress'rô.
Ah! vîye, etc.

'l en voulô in jeune
Ke lè rembress'rô
Trô fou lo mètin
Et astan lo sô.
Ah! vîye, etc.

Trô fou le mètin
Et astan lo sô,
Et kan è midi
Lè sop' mitonn'rô.
Ah! vîye, etc.

Et kan è midi
Lè sop' mitonn'rô,
Eca è minui
Kan cè li panrô.
Ah! vîye, vîye, vîye, vîye
T'an èré tantô.

Cette espèce de ronde est assez répandue dans la Lorraine, mais avec des variantes qui en dénaturent le sens ou en ôtent l'expression comique. Notre texte la restitue complétement; il vient de la Meurthe. Le passé en *i*, *épouqui* (apporta) et la transmutation de *or* en *ou* appartiennent au patois de ce département.

(1) Variante : *El' voulô in ome.*

XLIII

LA TOILETTE D'UNE GRANDE DAME

(MEURTHE)

Quan je dansion avoè nô pré,
Je n'mettion point d'cé chèpé lè,
Qué so si bein enjolivé, (*bis*)
Qué dèvolon pu bè que l'né. (*bis*)

Je n' mettion ni pouf ni poufon,
Ni bé riban, ni ceinturon.
Nô cotillon et nô corsè
Volon ben to sos affiquè.

Iarsô è lè vill' j'ervoétiô
Eun' bell' grand' dam' qué l'o frisiô.
O-t-i possible, ô boin Jésus !
Qué de poéne et qué d' tan pordiu ?

Eun' baicell' qu'o-z-oyô Marton,
Li fésio doû gran papillon :
C'âtô doû grand' zal' de moulin,
In pô pu bè doû grô boudin.

J'oyô qu' al' li dehho : « Marton,
Mâtè mè cornette è bellon ».
J' voyô qu'al li boutio patiou
D' lè fèréne et pi di saindiou.

Al' li barbouyé lou grougnio
D'in pô d' rouge au fond d'in poutio,
C'âtô, ma friqu', roug', san manti,
Comm' not' jala, quan' 'l a féchi.

C'âtô dé gran fouche de fer
Q' soutenon so gran iac en l'air,
J' doutiô, quan so gran iac fu mi
Qué lè grand' dam' ne s'envouli.

C'âtô dés boite d'ongan,
Je n' so qué diab' n'i avô d'dan.
Je cro bein qu'ç'âtô di varni
Pou qu' la grand' dame fu piafonni.

Aprè slé, ce n'âtôme' co fâ.
O li épouti so mirzâ;
Ç'âtô dé pti brinboriyon
Que d' ses oreille brindillon.

N'i avô sé pti soulo mignon,
Qu' étion doubié de pé d' chaton.
O dam'! j' n'osô ervoétiè d'so
Pou voir si n'i avo dé kio.
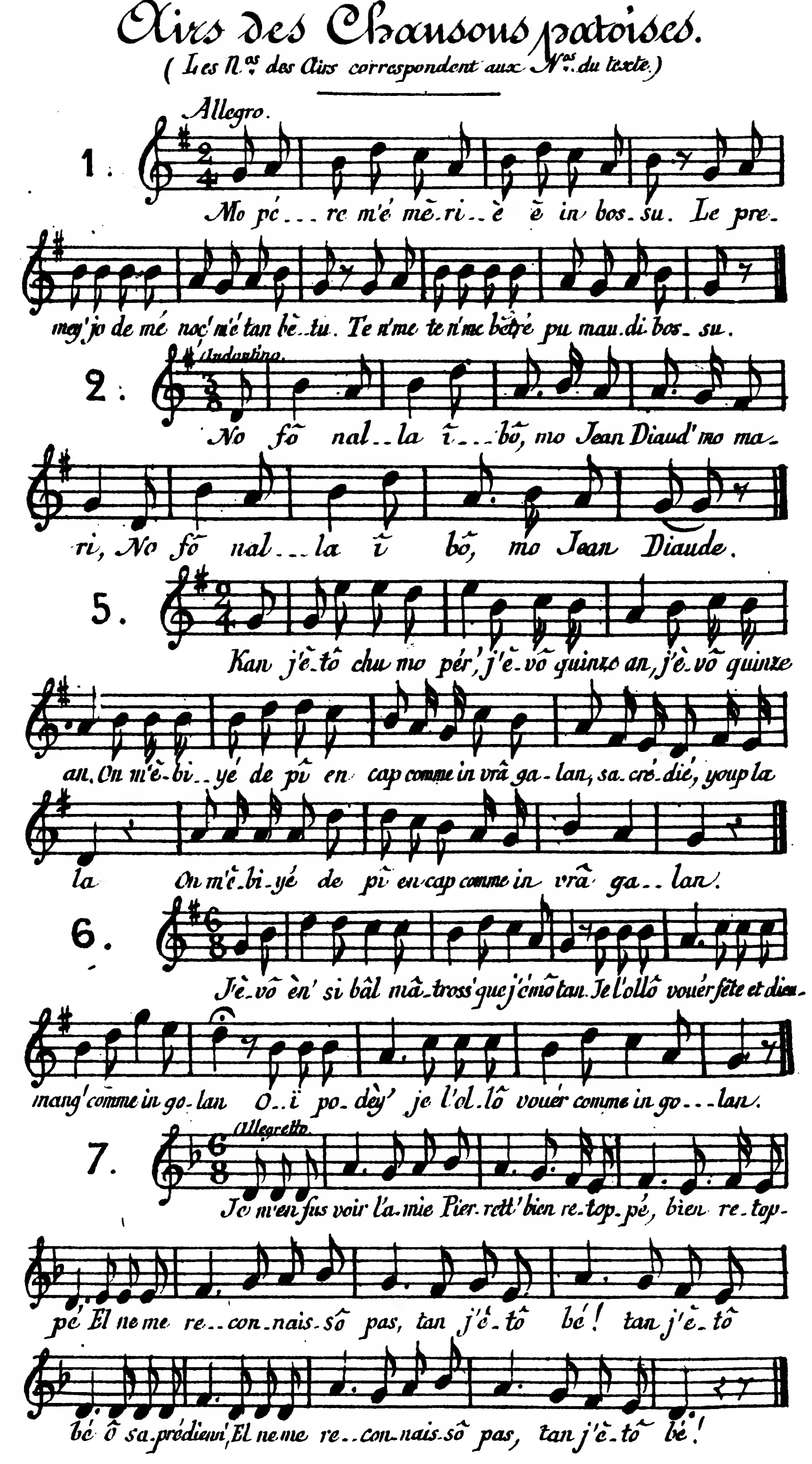
A l' s'ervoétieu dans lo mureuye,
Dehan : Qué j' seuye peute auj'deuye!
Do viè do qu' mo tein n'o mi Kiair?
Ça què j' me seuy couchiè tro tair.
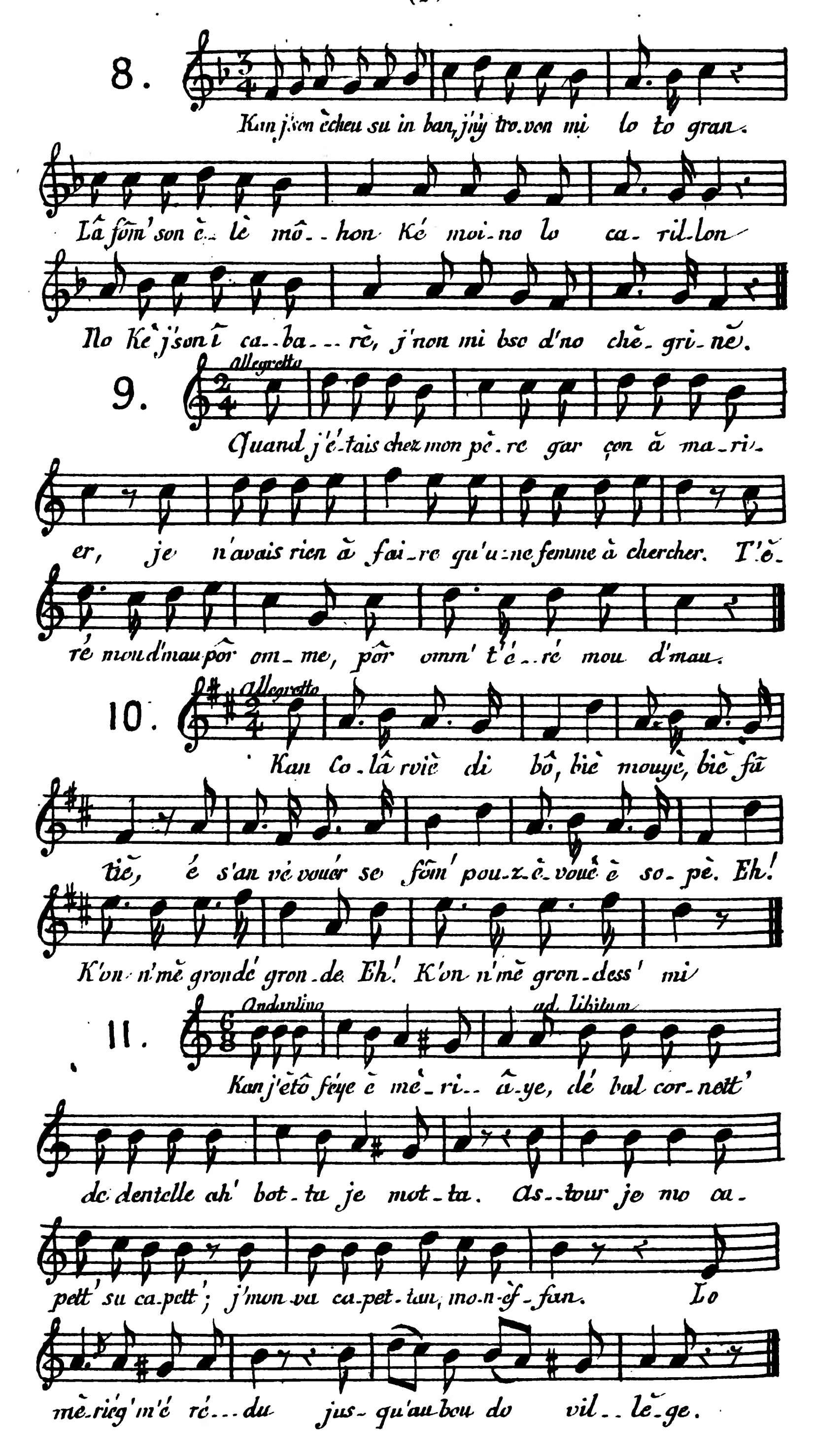
Si cé' dam' vo in paradi,
J' frâ bein dé croiye, Dieu merci!
Lo gran diab' lé forgoneré,
Quan al seron dan l' péï bè.
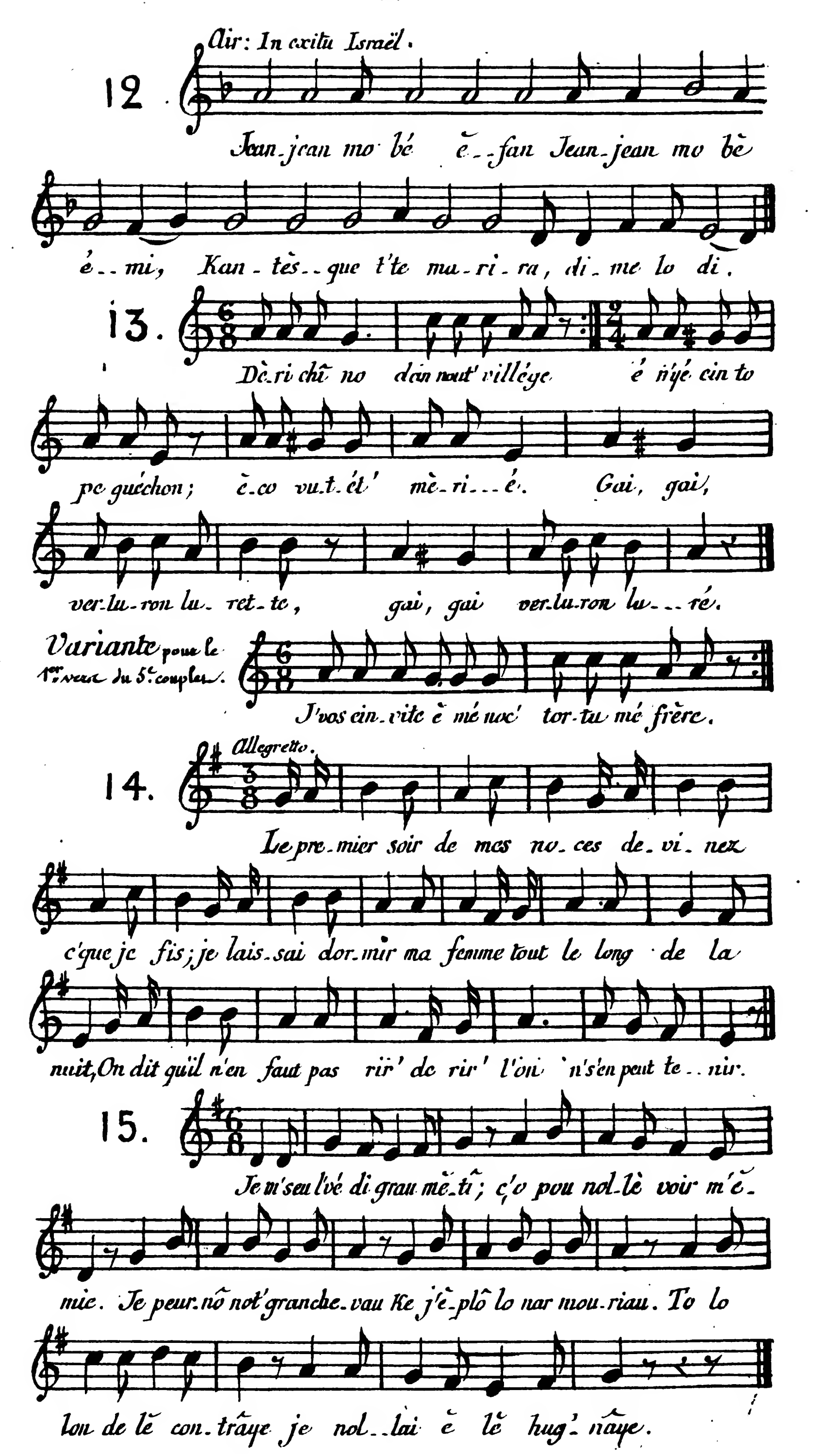
Cette chanson qui est évidemment du siècle dernier, a été fort populaire en Lorraine. Le texte en a été [redacted] pris, sauf corrections, à celui qu'à donné M. Grille de Beuzelin dans sa *Statistique monumentale* de la Meurthe. Le texte en patois vosgien que je possède est trop incomplet pour être publié; quoiqu'il offre des variantes et des couplets différents; je ne citerai que ce passage.
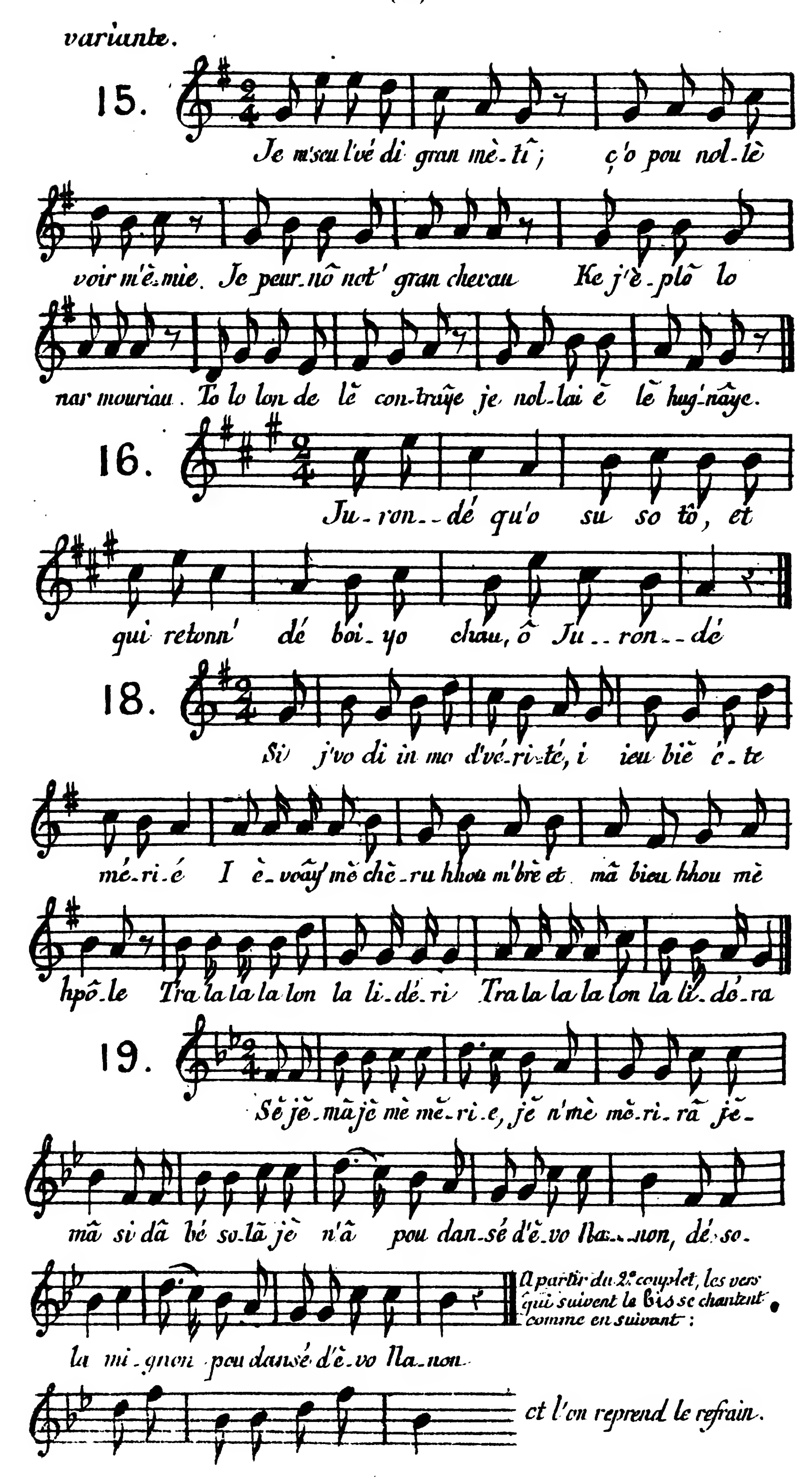
On li mottè su les rognons
Des benatons comme aux ânons,
Quan on s'on ollo au marchi
Vend' des navets ou do persi.
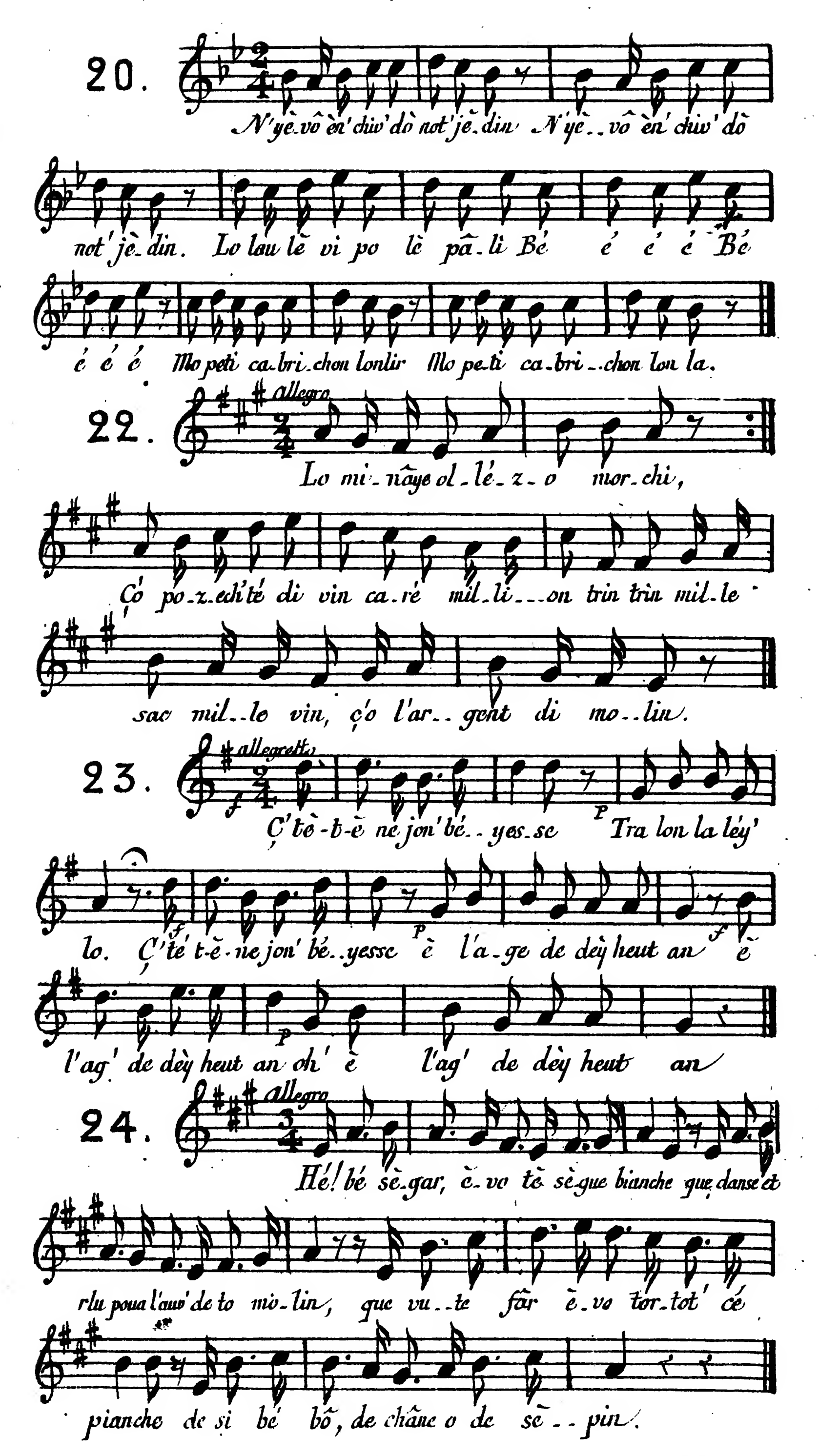
Elle se lit encore, sans autre différence que le dialecte, dans les *Poésies populaires de la Lorraine*. On la chante à Dompaire où elle a été importée, il y a trente ans, par un professeur d'Epinal.
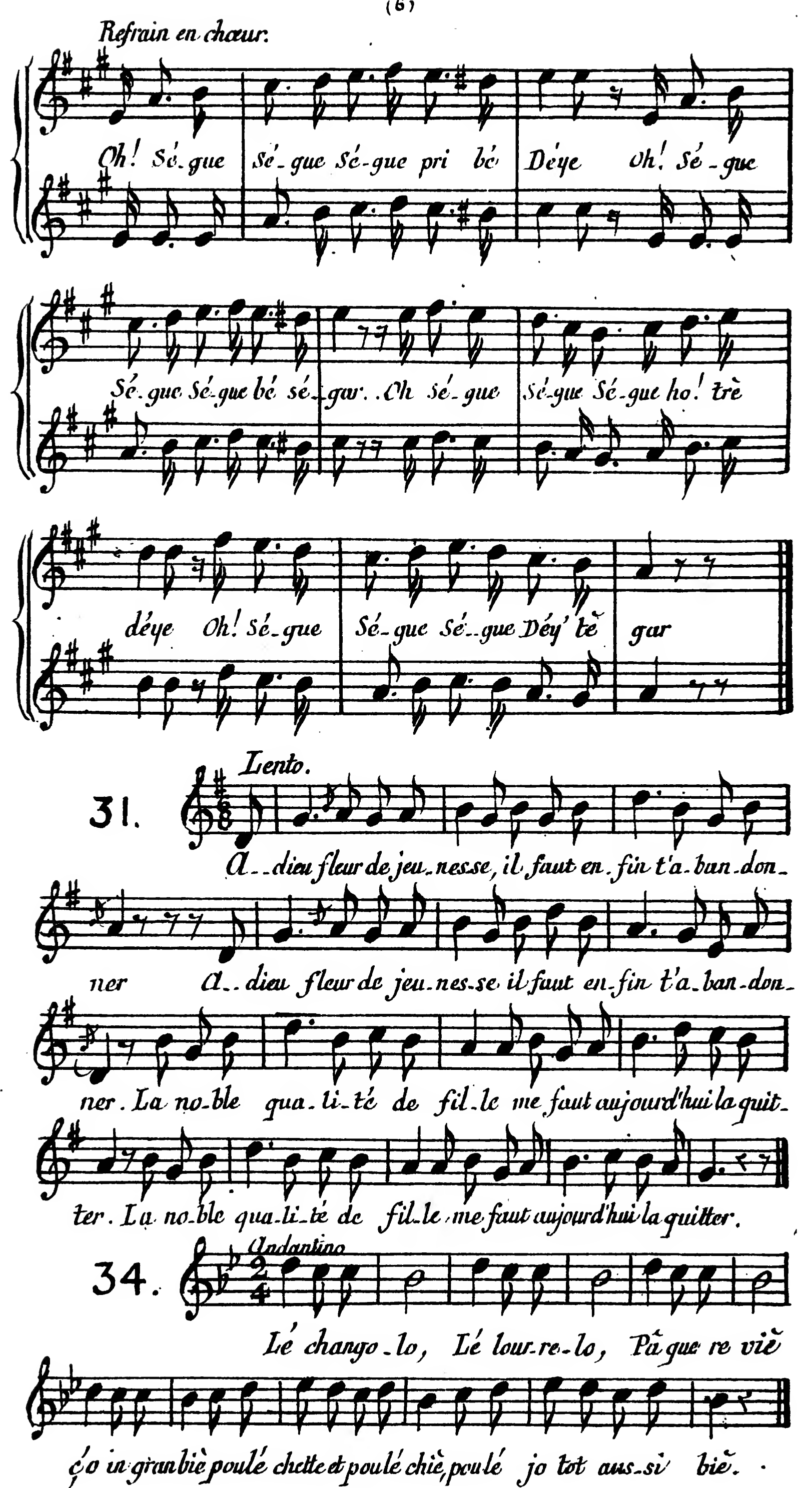

Airs des Chansons patoises.
(Les N.os des Airs correspondent aux N.os du texte.)
Allegro.
1.
Mo pé... re m'é mè-ri..è ē in bos-su. Le pre-
mey'jo de mé noc'm'é tan bê-tu. Te n'me te n'me bètré pu mau-di bos-su.
Andantino.
2.
No fō nal..la ī...bō, mo Jean Diaud'mo ma-
ri, No fō nal...la ī bō, mo Jean Diaude.
5.
Kan j'è-tô chu mo pér, j'è-vō quinze an, j'è-vō quinze
an. On m'è-bi..yé de pī en cap comme in vrâ ga-lan, sa-cré-dié, youp la
la On m'è-bi-yé de pī en cap comme in vrâ ga..lan.
6.
J'è-vō èn' si bâl mâ-tross'que j'èmō tan. Je l'ollô vouér fête et dieu-
mang'comme in go-lan O..ī po-dèy' je l'ol-lō vouér comme in go...lan.
Allegretto.
7.
Je m'en fus voir l'a-mie Pier-rett' bien re-top-pé, bien re-top-
pé El ne me re..con-nais-sō pas, tan j'è-tô bé! tan j'è-tô
bé ô sa-prédieu! El ne me re..con-nais-sō pas, tan j'è-tô bé!
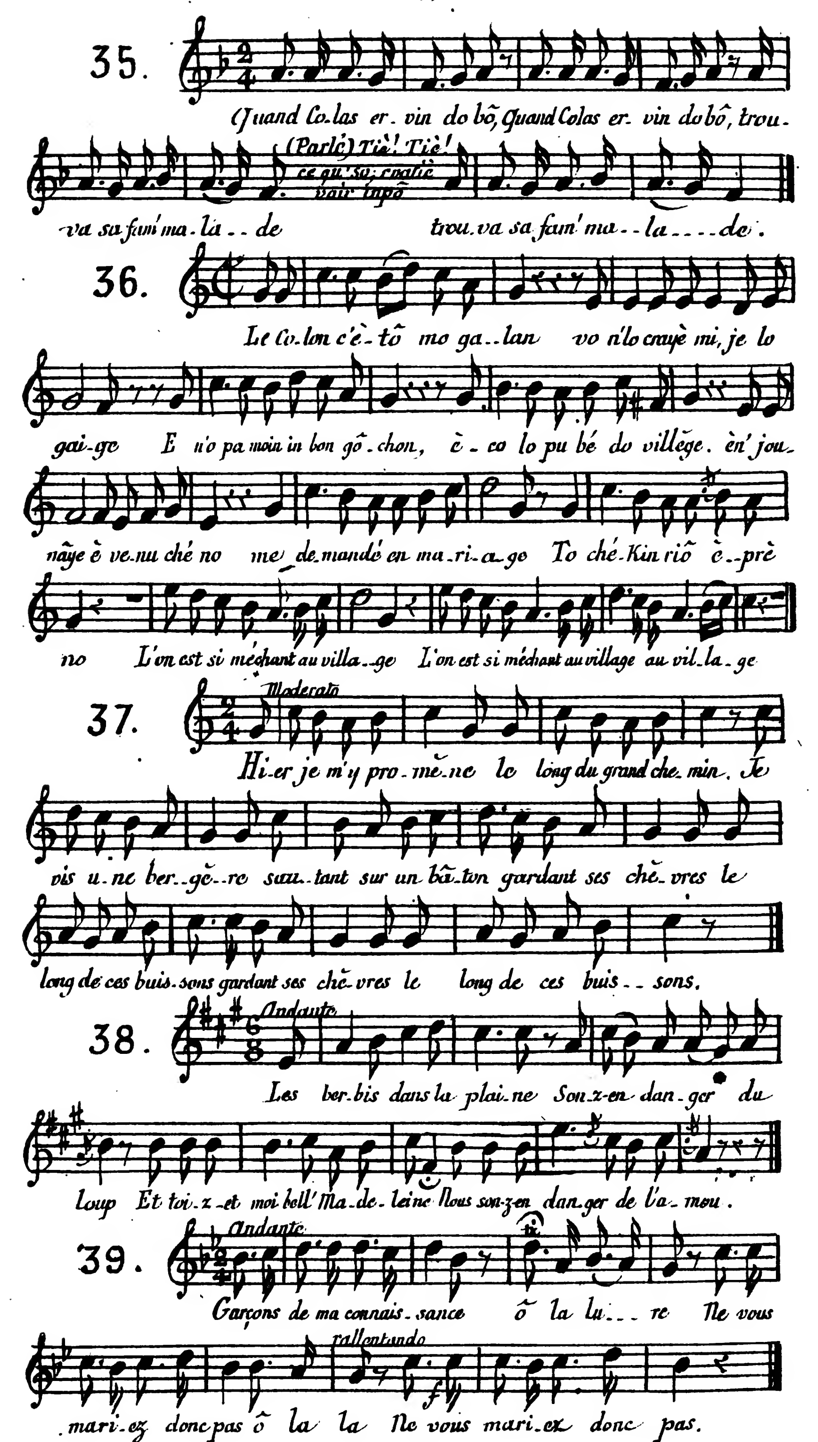

8.
Kan j'son èchen su in ban, j'iy tro.von mi lo to gran.
Lâ fom' son è.. lè mô..hon Ké moi.no lo ca. ril.lon
No Ke j'son î ca..ba...rè, j'non mi bso d'no chè. gri. nè.
9.
Allegretto
Quand j'é.tais chez mon pè.re gar çon à ma.ri.
er, je n'avais rien à fai.re qu'u.ne femme à chercher. T'é.
ré moud'mau por om. me, por omm' t'é..ré mou d'mau.
10.
Allegretto
Kan Co.lâ rvié di bô, bié mouyè, bié fâ
tiè, é s'an vé vouér se fôm' pou.z.è.voué è so.pè. Eh!
K'on n'mè grondé gron.de. Eh! K'on n'mè gron.dess' mi
11.
Andantino
ad libitum
Kan j'étô feye è mé.ri.. â.ye, dé bal cor.nett'
de dentelle ah' bot.ta je mot.ta. As..tour je mo ca.
pett' su ca.pett'; j'mon va ca.pet.tan, mo.n.ef.fan. Lo
mè.rieg' m'é ré...du jus.qu'au bou do vil..le.ge.
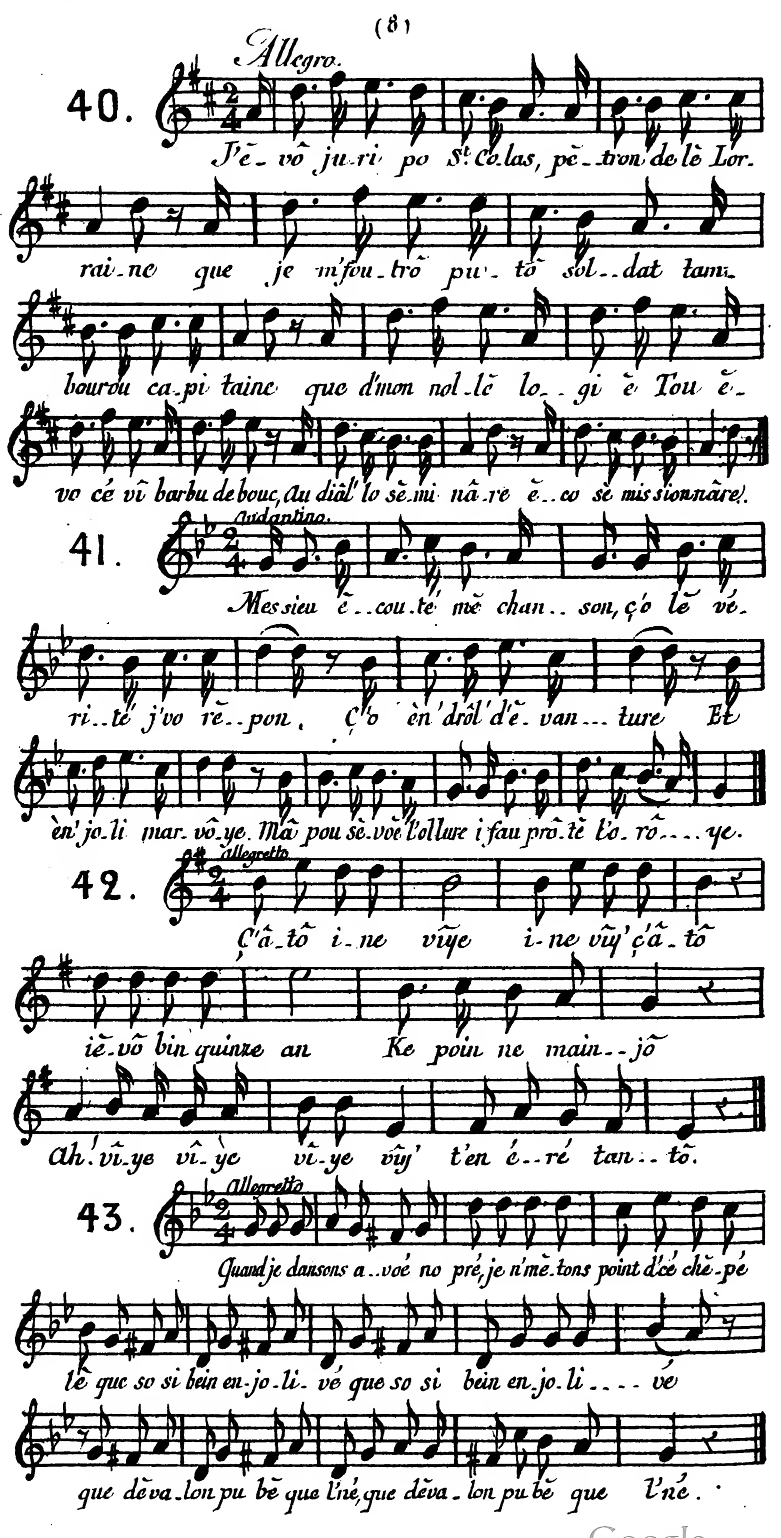

Air: In exitu Israël.
12.
Jean-jean mo bé é--fan Jean-jean mo bè
é--mi, Kan-tès--que t'te ma-ri-ra, di-me lo di.
13.
Dè-ri chî no dan nout' villége é n'yé cin to
pe guéchon; è-co vu-t-ét' mè-ri--é. Gai, gai,
ver-lu-ron lu-ret-te, gai, gai ver-lu-ron lu--ré.
Variante pour le 1er vers du 5e couplet.
J'vos ein-vite è mé noc' tor-tu mé frère.
14.
Allegretto.
Le pre-mier soir de mes no-ces de-vi-nez
c'que je fis; je lais-sai dor-mir ma femme tout le long de la
nuit, On dit qu'il n'en faut pas rir' de rir' l'on n's'en peut te--nir.
15.
Je n'seu l'vé di grau mè-tî; ç'o pou nol-lè voir m'é-
mie. Je peur-nô not'granche-vau Ke j'è-plô lo nar mou-riau. To lo
lon de lè con-traye je nol--lai è lè hug'-naye.


variante.
15.
Je m'seu l'vé di gran mè-tî ; ç'o pou nol-tè
voir m'è-mie. Je peur-nô not' gran chevau Ke j'è-plô lo
nar mouriau. To lo lon de lè con-truye je nol-lai è lè hug'-naye.
16.
Ju-ron--dé qu'o su so tô, et
qui retonn' dé boi-yo chau, ô Ju--ron--dé
18.
Si j'vo di in mo d'vé-ri-té, i ieu biè c-te
mé-ri-é I è-voay mè chè-ru hhou m'brè et mâ bieu hhou mè
hpô-le Tra la la la lon la li-dé-ri Tra la la la lon la li-dé-ra
19.
Sè je-mâ jè mè mè-ri-e, jè n'mè mè-ri-râ je-
mâ si dâ bé so-lâ je n'â pou dan-sé d'è-vo Na--non, dé-so-
la mi-gnon pou dansé d'è-vo Na-non
A partir du 2e couplet, les vers qui suivent le Bis se chantent comme en suivant :
et l'on reprend le refrain.


20.
N'yè.vô èn' chiu' dò not' je.din N'yè..vô èn' chiu' dò
not' jè.din. Lo lou lè vi po lè pâ.li Bé é é é Bé
é é é Mo peti ca.bri.chon lonlir Mo pe.ti ca.bri..chon lon la.
22. Allegro
Lo mi.nâye ol.lé.z.o mor.chi,
Cò po.z.edi'té di vin ca.ré mil.li...on trin triu mil.le
sac mil..le vin, ço l'ar..gent di mo..lin.
23. allegretto
Ç'tè.t.ë ne jon' bé..yes.se Tra lon la léy'
lo. Ç'te' t.ë.ne jon' bé..yesse è l'a.ge de dèy heut an è
l'ag' de dèy heut an oh' è l'ag' de dèy heut an
24. Allegro
Hé! bé sè.gar, è.vo tè sè.gue bianche que danse et
rlu poua l'aiu' de to mo.lin, que vu..te fâr è.vo tor.tot' cé
pianche de si bé bô, de châne o de sè..pin.


Refrain en chœur.
Oh! Sé_gue sé_gue Sé_gue pri bé Déye Oh! Sé_gue
Sé_gue Sé_gue bé sé_gar. . Oh sé_gue Sé_gue Sé_gue ho! trè
déye Oh! Sé_gue Sé_gue Sé_gue Déy' tè gar
Lento.
31.
A_dieu fleur de jeu_nesse, il faut en_fin t'a_ban_don_
ner A_dieu fleur de jeu_nes_se il faut en_fin t'a_ban_don_
ner. La no_ble qua_li_té de fil_le me faut aujourd'hui la quit_
ter. La no_ble qua_li_té de fil_le me faut aujourd'hui la quitter.
Andantino
34.
Lé chango_lo, Lé lour_re_lo, Pâ que re viè
ço in gran bié poulé chette et poulé chiè, poulé jo tot aus_si bié.


35.
Quand Co-las er-vin do bô, Quand Colas er-vin do bô, trou-
(Parlé) Tiè! Tiè! ce qu'so craiè vair tupô
va sa fam' ma-la--de trou-va sa fam' ma--la----de.
36.
Le Co-lon c'è-tô mo ga--lan vo n'lo crayè mi, je lo
gai-ge E n'o pa moin in bon gô-chon, è-co lo pu bé do villège. èn' jou-
nâye è ve-nu ché no me de-mandé en ma-ri-a-ge To ché-Kin riô è--prè
no L'on est si méchant au villa--ge L'on est si méchant au village au vil-la-ge
37.
Moderato
Hi-er je m'y pro-mè-ne le long du grand che-min. Je
vis u-ne ber--gè--re sau-tant sur un bâ-ton gardant ses chè-vres le
long de ces buis-sons gardant ses chè-vres le long de ces buis--sons.
38.
Andante
Les ber-bis dans la plai-ne Son-z-en dan-ger du
Loup Et toi-z-et moi bell' Ma-de-leine Nous son-z-en dan-ger de l'a-mou.
39.
Andante
Garçons de ma connais-sance ô la lu---re Ne vous
rallentando
mari-ez donc pas ô la la Ne vous mari-ez donc pas.


Allegro.
40.
J'e-vô ju-ri po St. Co-las, pe-tron de lè Lor-
rai-ne que je m'fou-trô pu-tô sol-dat tam-
bourou ca-pi-taine que d'mon nol-lè lo-gi è Tou è-
vo cé vî barbu de bouc, au diâl' lo sè-mi-nâ-re è-co sè missionnâre.
Andantino.
41.
Messieu è-cou-té mè chan-son, ç'o lè vé-
ri-té j'vo rè-pon. Ç'o èn'drôl'd'è-van-ture Et
èn'jo-li mar-vô-ye. Mâ pou sè-voé l'ollure i fau prô-tè l'o-rô-ye.
Allegretto
42.
Ç'â-tô i-ne viye i-ne viy' ç'â-tô
iè-vô bin quinze an Ke poin ne main-jô
Ah! vi-ye vi-ye vi-ye viy' t'en è-ré tan-tô.
Allegretto
43.
Quand je dansons a-voé no pré, je n'mè-tons point d'cé chè-pè
tè que so si bein en-jo-li-vé que so si bein en-jo-li-vé
que dè-va-lon pu bè que l'né, que dè-va-lon pu bè que l'né.

GLOSSAIRE

DES

CHANSONS EN PATOIS VOSGIEN

A

a, (il) est.
à, au.
â. (j') ai.
abi, habit.
ai, (il) a.
aimo, (ils) aiment.
aim'rê, j'aimerais.
ain, en.
ain-nè, ainsi
âle, aile.
alla, aller.
ambaraste (s'), s'embarrassent.
amboressè, embarrassé.
ambèrè, embarras.
anfilâye, enfilée.
antre, entre.
appelin, appelaient.
arâye, oreille. V. *orôye*.
assi, aussi.
astan, autant.
astour, à cette heure, à présent.
âto, était.
auj'd'heuye, aujourd'hui.
auve, eau.
avein, (ils) avaient.
avê, avaient.
avoè, parmi.

B

bâcelle, baicelle, fille.
baj'ré, (tu) baiseras.
bâl, belle.
bâle, balle, hotte.
ban, banc.
bâré, (il) baillera, donnera.
bé, bien, beau. V. *biè, bin*.
bè, (je) bats.
bèdinége, badinage.
béké, boiteux.
bein, ben, bien. V. *bé*.
bellon, ballon.
bètte, battre.
bètézor, (ils) battirent (1).
bètré. (tu) battras.
bètu, battu.
beulie, boulie.
bèyéme, donnez-moi. (2)
bèy'ré-tu, donneras-tu.
bèyesse, jeune fille. V. *bodyesse*.
bian, bianche, blanc, blanche.
biau, beau.

Nota. La lettre V signifiant *voir* renvoie simplement aux mots de la même famille qui se trouvent trop souvent séparés par la nécessité de l'ordre alphabétique, ou aux mêmes mots qui se prononcent différemment.

(1) Les terminaisons *zor, tor, or* des imparfaits ou des temps passés sont des syllabes ajoutées et non des formes fondamentales.

(2) *Me, ne pas*, est enclitique, c'est-à-dire, qu'il s'appuie sur le verbe sans en faire partie

biassié, fruitier.
biè, bien.
bié, blé.
bieu, bœuf.
bin, bien.
bintô, bientôt.
bison, baiser.
bô, bois.
boariau, auberge, grande rue.
bocatte, chèvre.
boche, bouche.
bodotte, ventre.
boéron, boirons. V. *bouron.*
boérô, boirez.
boi, boine, bon, bonne.
boiyo, beignet.
bôl, beau.
boliè, s'agiter.
bône, bonne.
boô, beau, bon.
borbé, bourbier.
botènô, boutonnait.
boton, bouton.
bôton, bâton.
botôye, bouteille.
botte, (tu) mets. V. *boute.*
bottô, je mettais.
bottrâ, (je) mettrai, (tu) mettras
bon, bout.
bouèye, boâye, lessive.
bouèye, berçau.
bonô, bon.
bouron, (nous) boirons.
boursette, petite bourse.
boute, (il) met.
boutirenne, (ils) mirent.
branlô, branlait.
brâyotte, braguette, V. *broyotte.*
brê, bras.
brihhe-dô, sorte de crochet, de hotte (brise-dos.)
brindillon, pendaient.
brohhô, brossait.
brouyâ, brouillard.
broyotte, braguette.
bru, bruit.
bso, besoin.
bû, bœuf. V. *bieu.*

C

çâ, ces.
cabri, chevreau.
cacatoires, lieux d'aisance.
cad'na, cadenas.
caine, cane.
caivon, cave.
cancoiyatte, caille.
can'va, grosse toile.
capette, petit capuchon.
capettan, portant une capette
cè, cela.
châ, chair.
châléye, bois de lit.
chambe, chaimbe, chambre.
chan, champ.
châne, chêne.
chanta, chanter.
chantâye, chanté.
chantin, chantaient.
chapouné, cage à poules.
chaussatte, chaussotte, chaussette.
chègrinê, chagriner.
chèkin, chacun.
chénôye, collier en bois qui sert à attacher les vaches à l'étable.
chèn'vère, chènevière.
chèn'veuye, chanvre.
chèpé, chapeau.
chèque, chèquin, chacun.
chèru, charrue.
chèté, château; Châtel, ville.
chètie, (je) châtie.
chètte, chatte.
cheuye, chu, tombé.
chèyin, (ils) tombaient.
chî, chié, chez.
chiè, chien.
chieuve, chîve, chèvre.
choque, exclamation causée

par l'impression inattendue d'un corps brûlant. Il y a aussi le verbe *choquer*, brûler. *Chou* marque la sensation du froid.
chôré, (elle) tombera.
chêrôme, ne tomberait pas
chosê, gronde.
chosi, grondez.
chu, chez. V. *chi*.
ciâte, certes.
c'mo, c'mon, comme, comment.
co, encore, coup.
cô, còu.
coâr, coin, angle. *Cor* (Joinville).
coichor, (il) cachait.
coiffâye, coiffé.
coltin, gilet.
com'bé, combien.
companre, comprendre.
compègnéye, compagnie.
composôye, composée.
conche, auge des porcs, mangeoire.
condu, (il) conduit (1).
cône, corne.
congi, congé.
congé, permission.
connaichian, connaissant.
contanta, contenter, satisfaire
conte, contre.
contrâye, contrée.
contré, (tu) conteras.
copê, couper.
coré, (vous) courez.
corre, courir (vieux fr. courre).
côte, contre.
cotor, (il) coûtait.
couchiê, coucher.
couchon, cochon.
çoula, cela.
counre, courir. V. *corre*.
courége, courage.
crâ, grenouille.
crâ, je crois. V. *cro*.
crainde, craindre.
crâvin, crevaient.
crâyê, (vous) croyez,
crèa-vo, croyez-vous.
creuye, croix.
cri, (je) pleure.
criê, pleurer.
cro, je crois.
croiye, croix.
croyin, croyaient.
çul, celui. *cil*, vieux français.

D

dâ, des.
dansi, danser.
dâye, doigt.
dâyê, derrière.
dé, de, des.
dècrochô, (je) décrochais.
dedo, dans.
dègotê, dégoutté.
dehè, (vous) dites. V. *d'hé*.
dehô, disait.
deheume, dites-moi.
dèhhondeur,, (je) descendis.
dèjun, déjeuner.
demége, dommage.
demèye, demi.
dèm'hâle, dèm'hôle, servante, demoiselle.
demoèrron, (nous) demeurerons.
depe, depeu, depuis.
dèpiéhhi, déplaisir.
dèri, derrière.
deso, dessous, sous.
dèsolê, désolé.
dessu, dessus.
dètrissô, (il) lançait de l'eau en la frappant avec un bâton.
dètrosse, détresse, peur.
dèvan, avant.
dèviar, ouvrir.
devin, (tu) viens.
dèv'no, (nous) venons.

(1) Le son *ui* n'existe pas dans le patois vosgien ; il est représenté par *u*, *eu*, ou *i*.

dèvo, avec.
dèvontége, davantage.
déye, dix.
d'hé, (je) dis. L'h est très-aspirée. V. *dehé*.
d'heur, (ils) direut.
d'hhu, sur (dessus).
di, du; dis, dit.
diabe, diâle, diable.
diéré, (il) dira.
dieumoinge, dimanche.
dihhte, (ils) dirent.
dimoinche, dimanche.
dinsi, ainsi, de cette façon.
dirin, (ils) diraient.
diverti, divertir.
djan, disant. V. *d'hé*.
djotte, choux; *jotte*, vieux fr.
d'mi-laine, étoffe.
d'moura, demeurer, rester.
d'mourré, (tu) resteras.
d'mourro, (ils) demeureront.
d'ni, donnez.
do, dans; du; d'où; donc.
dô, dos.
dò ke, dès que.
doma, damas.
don, dont; donc.
dondé, bonjour. La formule complète du salut est *boinjo dondé*, Dieu vous donne bon jour.
dotè, craindre, (vieux français *douter*.)
doû, deux. V. *dousse*.
doubiè, doublé.
dourô, (je) devrais.
dousse, deux.
d'ouss'ke, d'où.
doutiô, je doutais.
dôye, doigt. V. *dâye*.
drahô, en haut, au-dessus, en amont.
drassou, dressoir.
dremi, dormir.
dro, droit.
drohô, V. *drahô*; (droit haut)
d'so, sous, dessous.
dû, deux. V. *doû, dousse*.
duhh, dur.
d'zo, sur, sous.

E

é, aux.
é, (il) a.
è, il (devant une consonne) V. *el*.
è, à, prép.
èbaube, étonne.
èbaubi, étonné.
èbi, habit.
èbiyè, habillé.
èbresse, embrasse.
èca, encore. V. *èco*.
èchau, *Je n' m' èchau mi* se traduit par « *Je ne m'étonne pas.* » Nous croyons qu'il faudrait dire « *Je ne m'occupe pas, peu m'importe*, et lire « *je n' mè chau mi* », faisant venir *chau* du vieux verbe *chaloir*.
ècheu, assis.
èch'tè, acheter.
èch'tré, (tu) achèteras.
ècroupiè, (s') accroupir.
èdremi, endormir.
èdreum'ra, (j') endormirai,
édû, adieu.
èfan, enfant.
èffâre, affaire.
èfonçô, (j') enfonçais.
èfounè, enfourner.
égna, soin, souci.
ègran, désireux, avide
èhhernâye, en émoi, affairé.
èhhéye, (il) asseoit.
èhhèyon, asseyons.
èhhèyon, morceau pour goûter (essayer).
èhussé, (il) excita.
èkeuyé, (il) accorda.
ein, un.

einvite, invite.
el, il (devant une voyelle, V. *è*), elle ; ils.
embeulâye, pleins de cire en parlant des yeux.
èmi, èmie, ami, amie.
èmou, amour.
èmourou, amoureux,
emperou, empereur.
èmusè, amuser.
èn, ène' enne, un, une.
enn'do, dès que.
èneuti, anuité.
engazé, engagé.
ènoncî, annoncer.
envouli, (s') s'envolât.
éouè, avoir. V. *èvouè*.
èparnô, (j') apprenais.
èpèl' (s'), s'appelle.
èplô, (j') appelais.
èpoiy'ré, (tu) apprêteras.
èpouqui, èpouti, apporta.
èprè, après
èque, quelque chose.
érâ, (j') aurai.
éré, (tu) auras, (il) aura.
érô, (il) aurait.
érin, (nous) aurions.
érime, (ils) n'auraient pas.
èrivé, arrivez.
èrivant, arrivant.
èrivèyé, arrivée.
èrmonek, almanachs.
èrmotrance, remontrance.
èrmuyan, remuant.
èrnâdè, (il) vomit.
èrteucho, (ils) ferment.
èrtir-te, retire-toi.
èrtounè, retourner.
èrvèci, voici de nouveau (revoici).
èrveni, revenir.
èrvien'te, reviennent.
èrvoétieu, regarde.
èrvoétiô, regardait.
èspergèsse, aspersoir.
èss'que, est-ce que,
estour, v. *astour*.
ét', éte, être.
ètô, (j') étais, (il) était.
ètôme, n'était pas.
ètin, ètion, (ils) étaient.
ètode, attendre.
ètrapa, ètrapè, attrapé.
euche, porte; vieux fr. *hus, huis*
euh'ro, (ils) sortiront.
eune, une.
eurou, heureux.
euvri, ouvrir.
euye, œil.
èvanture, avanture.
èvenu, arrivé, réussi.
èveuglè, aveuglé.
èviâ, hiver.
èvo, èvou, avec.
èvouè, èouè, èvoir, avoir.
èvô, (j') avais
èvoâye, èvoéye, (j') avais

F

fâ, (je) fais, (il) fait.
fallô, fallait.
far, fer
fâr, fâre, faire.
fâtiè, mouillé par la pluie ou la rosée.
fau, (il) faut. V. *felléye*.
fauré, faudra.
faurô, faudrait.
fâyeu, (il) fit.
fâyô, faisait.
fâyôme, ne faisait pas.
fe, fils.
fe, (je) fus. V, *feu*.
féchi, fâché.
fèçon, façon, manière.
fédé, fardeau.
felléye, (il) fallait.
fèrine, farine.
ferô, (il) ferait. V. *frô*.
fèsiô, (il) faisait.
fétiè, fêter.
feu, je fus.

feuyé, feu.
féye. fille.
flambau. flambeau.
flan. taupe.
fleu. hors de.
fleuréye, toile grossière et forte qui sert à porter les foins.
filère. araignée.
filéye. (il) filait.
fiô. (il) faisait.
fnéte. fenêtre.
fo. (ils) font.
fô. fôré. fôrô. V. *fau, fauré, faurô.*
forgoneré. (il) remuera (comme dans un feu de forge).
fôme, femme
fôte. *mè fôte*, ma foi.
foû. fois.
foué, foi; fois.
fouére. foure. foire.
fouoché. fâché.
frâ. (je) ferai.
frandôye, vêtements tombant en loques; (populaire) frandouilles.
frique. ma *frique*, ma foi.
frisiô. frisait.
frô, ferô. ferais, ferait.
fromége. froumége, fromage.
fron. (ils) feront.
fu. (je) fus, (j') allai.
furî, cendrier (toile); V. *fleurèye.*
fyin, (nous) faisions.

G

gaige. (je) gage.
gaigné. gaigni. gagné.
galiar. gaillard.
gamache. menton.
gâpe. jupes.
gar. garde, *verbe.*
gare, guerre.
geo. gens. V. *jo.*
gerdi. actif, habile.
gére. coucher
gerré. tu coucheras.
gibassoire, gibecière.
gôchon. gohhon. garçon.
golan. galant.
golâye. goulée, gorgée.
golo, (ils) coulent.
gotte. goutte.
gotto. (ils) gouttent.
gousso. gousset.
gran. grand. *Di gran d'in sâ*, tout le long d'une soiree.
grandessime, grand'sime, très-grand.
grégniô, (il) grognait.
gri, gris.
grô, gros.
groselle, groseille.
grôssî, grossier.
grougnio, grouin, museau.
gruatte, estomac.
guéchon, garçon. V. *gôch on*
guète, guêtres.
gueulâye, goulée, gorgée.
gueulvadè, faire, agir.

H

halliè, lieu de danse, de réunion sous les arbres.
ham, mot obscéne.
hana, un objet quelconque.
hau. hô, haut.
hâye, haie.
hènèyan, mettant *hana* sur *hana.*
heuchè, appeler.
heut, huit. (Le t final se prononce.)
hhéye, six.
hhinguiè, sanglier, (*singularis*).
hhon, sons.
hhovè. lavé.
hô. V. *hau.*

hochiè. remuer, secouer.
hodi, laid, rébarbatif.
hontou, honteux.
houé, (il) cria.
houyan, appelant.
hpôle, épaule.
htôpe, étoupe.
hug'nâye, (à la) à la huguenote, gravement.

I

i, je
i, ils, devant une consonne, **is**, ils, devant une voyelle
ì, au; dans le, dans les.
iac, (1) intraduisible.
iar, hier; **hiarsô**, hier soir.
iène, une, l'une.
ieu, (je) veux, (tu) veux.
ieurte, ils veulent.
in, **ine**, un, une.
inch'qué, jusque.
invitor, (ils) invitèrent.
iô, oui.
iouhhihhie, cri aigu de joie, particulier à la montagne.
irôtô. (j') enveloppais.
istouére, histoire.

J

ja, déjà.
jacotte, jacquette.
jala, coq.
jèdin, jardin.
jemâ. **j'mâ**, **jèmâ**, jamais.
jimbon, jambon.
jin, (ils) jouaient.
jo, **jou**, jour.
jo, gens, personne.
jolou, jaloux.
jonne, **jone**, jeune.
jounâye, journée.
jovâye, pièce de charpente d'une étable.
jubiè, gibier.
juri, juré.
jurondé, signification inconnue; employé dans une sorte d'incantation.
jusk', jusque.

K

kan, quand.
kantesque, quand (interr.).
kasqué, qu'est-ce-que.
ke, **k'**, que, qui.
kè, qui, que; quel.
kéque, quelque.
kemotte, pomme de terre.
keuye, cuir.
keuye, (je) cueille.
kiai, **kiair**, clair.
kîke, quelque. V. *kéke*.
kinkin, oncle.
kio, clou.
knéchi, connaître.
koéri, quérir, chercher.
koéron, (ils) cherchent.
koske, qu'est-ce-que. V. *kaské*.
kouète, **kouate**, quatre

L

'l, il, elle.
lâ, les, devant une consonne, **lâs**, devant une voyelle.
laboura, labourer.
lâcé, lait.
lâhhi, laisser. V. *lèhhe*.
lâyè, laissé. V. *léyè*.
lâyime (pour lâyin me) ne laissaient pas.
lè, la; là.
lé, les.
lé, **léye**, lit.
lèhhe, laisse. V. *lahhi*.

(1) **Iac**, tout ce qu'on mettait sur les hautes coiffures de femme du siècle dernier.

lèhhin,
lerme, larme; vieux fr. (Joinville).
leu, leur; eux.
leu, leuye, lieu. *Leu* de *locus*, comme le français *jeu*, de *jocus*.
leveusse, (que je me) lève.
levrâ, levrault.
léye, V. *li*.
léyè, laisser.
léyon, (ils) laissent.
li, lui (comme dans Joinville).
liar, liard.
lié, liait.
live, livre.
lo, lou, le.
logi, loger.
lon, long; loin.
lond'demain, lendemain.
longue, langue.
lou, leur.
loure, veillée.
loveré, (tu te) lèveras.
l'vé, levé.

M

m', mon. V. *mo*.
mâ, mal, maux.
mâ, mes; mais.
mâ, maie; mai.
mâhon, maison. V. *môhon*.
maingi ou mieux **mainji,** manger, mangé (1).
manjiè, manger.
mainjô, (il) mangeait.
mainjéye, mangeait.
mainj'rô, mangerez.
mandâye, mandé, invité.
manre, moindre, petit, mauvais
manté, manteau.
manti, mentir.
mâque, avant que, pourvu que.
marchéro, (ils) marcheront.
marci, merci.
mâre, maire.
marirâ, marierai.
mariré, marieras.
marvôye, merveille.
mâte, maître.
mâtè, mettez.
mâtrosse, maîtresse.
matte, mettre.
mau, mal.
maugré, malgré.
me, moi.
mé, mes.
mè, ma
mèchan, méchante, (syntaxe du moyen-âge),
mèmouére, mémoire.
méneuye, minuit.
men'tréye, ménétrier.
merchie; marché.
mèri, mari
mèriè, marié.
mèriâye, mariée
mèrirâ, marierai.
mèriron, marierons.
mèriége, mariage.
mervâye, merveille. V. *marvôye*
mèti, mètin, matin.
meu, mieux.
meublâye, meublée.
meuhhi, moisi.
mezé, museau, visage
mi, moi.
mi, mie, pas, ne pas.
minâye, meunier.
mirzâ, pendants d'oreilles.
missionnâre, missionnaire.
mitonn'rô, mitonnerait.
mo, mon.
mo (je) mets; mot.
mô, mal, maux; mort.
môde, manière.
moéne, (on) mène.
moénô, menait.

(1) Eve *mainjait* de l' fruit (Dolopathos).

môhôn, **moôhon**, maison.
moinâye, menée, manière.
moin-neu, minuit.
moino, (ils) mènent.
mointan, milieu
moiyen, moyen.
moiyou, meilleur.
molin, moulin.
momo, moment.
monsû, monsieur.
moòde, mordre.
moòhon. V. *môhon*.
morchandise, marchandise.
morchi, marché.
mordiè, jurement, (mort-de-Dieu)
morgolon, (ils) mordent.
mosse, messe.
moté, **motéye**, (moutier), église.
moteu, (il) mit. V. *mo, matte*.
moteur,(ils) mirent.
mottô, je mettais,
mou, beaucoup, vieux fr., *moult*
moû, mois.
moua, mai (le mois de).
moucheu, **moucheuye**, mouchoir.
moudé, (il) mordit.
moué, tas, vieux fr. *muelz*, *moye*.
mouhhe, mouche.
mouna, mener.
mounâye, menée, *participe*.
mour, mûres
mouriau, de couleur noire.
mouyé, mouillé.
mureuye, miroir.

N

nalla, aller. V. *nollè*.
nani, non. *Nanin* (Joinville).
nar, noir. V. *ner*.
né, **nè**, ne.
ner, **nére**, noir.
neu, neuf.
neu, nuit.
neuhatte, **neuhotte**, noisette.
neujole, noix.
neurri, nourrir.
neutie, nuitée, la nuit entière.
neuye, nuit. V. *Neu*.
ni, nid.
no, nous, devant une consonne.
no-z, nous, devant une voyelle.
nô, nos.
nollè, aller, s'en aller.
noute, notre.
nové, nouveau.
novelle, une nouvelle.
novâl, (chose) nouvelle.
noyio, (se) noient.
nû, **nûve**, neuf, neuve.

O

o, (il) est.
o, ou; **ò**, ou.
o, on, devant une consonne.
o-n, on, devant une voyelle.
ò, en.
ô, (vous) avez.
ôhé, oiseau.
ôle, aile.
ollai, allé.
ollô, (j') allais, (il) allait.
ollure, allure, manière dont une chose s'est passée.
ome, **omme**, homme; v. franç.
ômé, mesure agraire.
on, en.
on, (nous) avons, (ils) ont.
onneur, honneur.
onque, oncle.
opitau, hôpital.
orion, horion.
ormâre, armoire.
orêye, oreille.
oséte, (ils) osaient.
osiau, oiseau.

ôsô, (j') osais.
ossque, est-ce que.
ot', (vous) êtes.
ouéte, garde.
ou ke, où (interr.).
our, **oure**, heure.
ousque, où (interr.)
ovirote, (ils) iraient.
ovô, (il) avait.
ovou, (j') avais,
ovouè, avoir.
ôye, (tu) entends.
oyeu, (j') entendis.
oyô, (il appelait; (j') entendais,
oyu, entendre, ouir.

P

pa, pas.
pahh, paix.
pàlè, parler.
panre, prendre. V. *péré*.
panrô, il prendrait (1).
pâtiou, partout.
patoè, patois.
pe, **peut** (devant une voyelle), laid; **peute** ou **pete**, laide.
pé, peau.
pé, pis, pire.
pè, pas, enjambée.
pèdiu, perdu.
pèdri, perdrix.
pégnô, (je) peignais.
pèhhrâ, (je) donnerai à manger (avec une cuiller comme aux petits enfants).
pèhhré, (tu) donneras à manger.
pèï, pays.
péli, palissade.
penéye, panier.
perderi, perdrix. V. *pédri*.
perdrô, (tu) perdrais.
péré, (tu) prendras.
pèrèdi, paradis,
pernô, **peurnô**, (ils) prenaient.
pessan, passant.
pessaye, passé.
pessè, passer.
pessirènne, (ils) passèrent.
pesson, (ils) passent.
peti, petit enfant.
pètron, patron.
peuce, pièce.
pèyi, pays.
peyré, (tu) paieras.
pi, plus.
pî, pied.
piè, plat.
piafonni, (plafonnée) fardée, en parlant d'une femme.
piaine, plaine.
piainte, plaindre.
pîce, pièce.
piéhhi, plaisir.
pième, plume.
piéne, pleine.
pintate, pinté.
plaquette, pièce de monnaie de deux sous.
po, pot,
po, par, devant une consonne. **po-z**, devant une voyelle.
pô, peu.
podéye, pardieu.
poèré, poirier.
poi, point.
poine, peine.
pointu, pointe, corne.
pôle, pelle.
po lè, par là.
pôlè, parler.
ponsâye, pensée.
poo, point (nég.).
poquè, pourquoi.

(1) *Panre*, vieux français, (Dolopathos). Dans nn traité entre le comte de Salm et l'abbé de Senones (1261), on trouve les formes *panre*, *panra*, *panront*, *panroint*.

pôr, **pòre**, pauvre.
porci, **portou**, de tous côtés.
pordiu, perdu.
porôye, parei .
porriau, poireau.
portion (ils portaient
porton, (nous) partons
possibe, possible.
pòte, porte.
poti: partir.
pou, pour, devant ne consonne.
pou-z, devant une voyelle.
poua, par.
préy'hé, (il) aimait.
prì, (je) prie.
priè, prier.
prôchè, prêcher.
prôtè. prêter.
prôté, prêté.
pti, petit.
pu, plus.
putô, plutôt, plus tôt.

Q

que, qui, que.
quéque, quelque.
V. les mots commençant par **k.**

R

rambress'rô, embrasserait
ran, réduit des porcs. (1)
rdoû, (je) redois.
rèchèvron, (nous) achèverons
reconnaissô, (il) reconnaissait.
rècontè, raconter.
rècontrè, rencontrer.
rècontrô, (je) rencontrais.
rècrèé, amusé.
rédu, (il) réduit.
rèfiéte, se fient.
rèhhe, reste.
reginguè, rejeta, repoussa (avec les *gigues*).
rèhhèpeur, échappèrent.
rehheu, je sortis.
réla, s'en retourner.
relo, s'en vont.
rèmassa, ramasser.
rèmasse, ramasse.
rèmasserâ, ramasserai.
rèmesséye, amassé, réuni.
remoinè, ramener.
revoatyi, regarder.
reucho, habit d'homme.
reuti, rôti.
reuy'te, (ils) oublient.
rèté, rateau.
rèt'ni, retenu.
retonne, retourne.
retopè, retapé.
revéni, (je) revins.
rèv'non, (nous) revenons.
rèvoye, réveille.
riban, ruban.
riô, (il) riait.
riein, (ils) riaient.
rlu, (il) reluit. (2)
rluhan, brillant.
rmou, (il) remue.
rmouna, ramener.
rnadète, (nous) vomîmes.
ro, rien.
rô, roi.
roffotte, ce qu'il y a de plus grossier dans les étoupes.
rôgi, rougir.
rôhon, raison.
rouarâ, (je) reverrai.
rouatiô, (je, tu) regardais.
roublì, oublie.
rouelle, ruelle.

(1) Mot de la langue des Francs; on le trouve dans le titre 2 de la lai salique : *rhanne*, *rhan*..
(2) Le son *ui* n'existe pas dans le patois des Vosges. Voyez *bru*, *rédu*.

rouèr, revoir.
roussô, roux.
rpè, repas.
rpouq'râ, (je) rapporterai.
rpoutrâ, (je) rapporterai.
rpoutré, (tu) rapporteras.
rsarrè, resserrer.
rtrosserâ, (je) retrousserai.
rvè, reviens.
rvéni, (il) revint.
rviè, revient.
rvin, revint.
rviré, (tu) retourneras.
rv'né, (il) revint.
rvouétiè, (je) regardais. V. *rouatiô.*

S

sâ, soir.
sâ, (il) soit.
sâ, (je) sais.
sain, saint.
saindiou, saindoux.
sainé, je saignai.
san, cent.
sansibe, sensible.
sarror, (il) serrait.
sauvon, souvent.
sâye, seau. V. *sôyé.*
sâyinsse, (ils) fussent.
se, si.
sè, sa.
sègar, scieur; on dit aussi *sagar*
sègue, scie, (verbe).
séminâre, séminaire.
sepé, souper. V. *seupé, sopè.*
sépin. sapin.
serô, (il) serait.
séron, (nous) saurons.
sérôme, ne saurons pas.
serviotte, serviette.
set, sept
seu, (je) suis.
seupe, (je) soupe.
seupè, souper.
seupré, (tu) souperas.
seuye, (je) suis V. *seu.*
sèvette, savatte.
sèvettan, portant savatte.
séveusse, (que je) sache.
sévo, savons.
sévou, savait.
sévouè, savoir.
séye, (il) soit. V. *sâ, sôye.*
sinâye, sonné.
sla, slè, slo, cela.
so, son.
sò, so, sans.
sô, saoûl. V. *sôl.*
sô, (nous) sommes.
soche, sèche.
sofio, soufflet de cuisine.
sôl, saoûl, rassasié.
solâ, solé, soulier.
som', pour **son me,** ne sont pas.
son, (nous) sommes (ils) sont
song'te, (ils) songent. (1)
sope, soupe.
sopè, souper. V. *soupè.*
soré, saura.
sôtè, sauter.
sôtyin, (nous) sortions.
soulo, soulier. V. *solâ.*
soulon, ivrogne.
souriò, souriait.
soutenon, soutenaient.
sôye, (qu'il) soit.
sôyé, seau.
soze, chose.
srâ, srô, vous serez.
sré, seras, sera.
srô, seraient.
su, sur.
surprige, surprise.

T

t', tu. V. *te, tè.*

(1) La terminaison *te*, à cette 3e personne du pluriel, qui rappelle la prononciation latine, est habituelle dans le patois de Saulxures.

tâ, tard, et aussi **tair.**
tafta, taffetas.
tan, temps; tant.
tandô, (il) tendait.
tarre, terre.
tâte, tarte.
tâto, automne, (tard temps).
tchanson, chanson.
tchî, chez.
te, tè, tu.
téle, toile.
teni, tenir.
teno, tenons.
terté, langue.
tervoéne, histoire médisante.
ti, toi.
tiarre, terre. V. *tarre*
tieuché, clocher.
tin, (ils) étaient.
tiriè, tirer.
to, temps; ton, subst., ton, adj.
tô, toît; tôt.
toch'rĕ, (tu) toucheras.
toci, ici.
tocor, battait.
tocouè, toujours.
toffàye, (è lè), à l'étouffée.
toin, (ils) tuaient.
tojo, toujours.
tola, tolè, là, opposé à *toci.*
toné, tonneau.
toque, frappe.
toquè, frapper.
torto, tortote, tout, toute.
tortu, tous.
toté, tourte.
toti, tout un, égal.
toudiô, tordait.
toudiu, tordu; tondu.
touyéye, (il) brouillait.
tôye, table.
train'rin, (vous) traîneriez.
trâre, traire.
trevé, (je) trouvai. V. *trové.*
treuvérâ, (je) trouverai.
trèvéye, travaille.
tréviâ, travers.
tricotte, travail fait au tric t.
tro, trop.
trobé, beaucoup.
trô, trôh, trois.
trôsième, troisième.
trosse, tresse.
trouâye, trouée.
trouelle, truelle.
trové, je trouvai.

U

û, œuf.
ure, (ils) eurent.

V

va, (je, tu) vas, (il) va.
vâ, voir. V. *Vâre, vo.*
val, voilà. V. *véla, vlè, rolo.*
vando, vandon, (ils) vendent
vârâ, (je) viendrai.
varé, (tu) viendras.
vâre, voir.
varèque, pas grand'chose.
varni, vernis.
vaure, vraiment, sûrement.
vé, veau.
vé, (il) va, vas.
vèche, vèhhe, vache.
vèchére, vachère.
vein, (il) vient.
vèlà, voilà.
velo, (nous) voulons.
vélu, voulu.
veneu, (il) vint.
verdiè, garder.
vé-t-o-z-y, (mot-à-mot, va t'en z-y ;) vas-y.
veuré, (il) voulut.
véye, vieille.
vi, je vis.
vî, vie.
vî, vieux.
vican, vivant,
viè, vieux.

vieu, (je) veux.
vin, (je) vins.
virâ, (j'irai.
viré, iras.
viron, iront.
virge, vierge.
vlè, voilà.
vlè, vlâ, (vous) voulez.
vlon, voulons.
vlin, voulions.
vleusse, (que je) veuille.
vné, vno, (il) venait.
vnin, venaient.
vo, avec; vos ; vous.
vo, voir.
vô, (je) vais
voci, voici.
voé, (je) vois.
vohhé, cercueil.
voiyeu. (il) vit.
voiyô, voiyéye, (je) voyais, voyait.
volége, volage
volo, voilà.
vôlo, valet.
volon, (ils) veulent.
von, (je) vends.
von. (ils) vont. *O*, on, pronom, se met devant le pluriel : *o von* (mot-à-mot) on vont. C'est ainsi que nous trouvons dans les vieilles chartes vosgiennes *on font* pour *ils font*.

von'ci, voici.
vor, vorre, verre.
vorô, (je) voudrais. V. *vourâ*
vouade, (je) garde.
vouadô, gardais
vouate, garde.
vouâye, veillée.
voué, (on) voit. V. *voé, vouér*.
vouédè, garder. V. *vouade*
vouér, voir.
voulâye, volée.
voulin, voulaient.
voulô, voulait.
vourâ, (je) voudrai.
vouré, (tu) voudras, (il) dra.
vourô, voudriez.
vouss'ke, où, interr.
vrâ, vrai.
v's, vous.
vû, (tu) veux), (il) veut.

Z

z, sert fréquemment de liaison entre les mots.
ze, je.
zequeu. (il se) frappa. donna un coup.
zô, zou, zu, zut leur, adj.
zombè, retentir.
zure, jure.

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Jeanne d'Arc, drame historique en 10 tableaux, par L. Jouve et Henri Cozic, 1 vol. in-12. 1857.

Coup d'œil sur les patois vosgiens, 1 vol. in-12 (épuisé). 1864. La 2e édition est en préparation.

Noëls patois anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et dans les Vosges, 1 vol. in-12, Paris, Firmin Didot, 1864. . . . 3 50

Epître en patois de Gérardmer, composée en 1809 par M. le Curé Pottier, avec traduction et notes, in-12, 25 pages, 1865. . . 1 00

Lettres vosgiennes, 1 vol. in-12, 1866. . . . . 2 00

Bibliographie du patois lorrain, in-8e, 30 pages, 1866. . . . 2 00

Recueil nouveau de vieux noëls inédits en patois de la Meurthe et des Vosges, avec la notation musicale et un glossaire, in-8e, 1867. 3 00

Journal d'un solitaire, par L. Jouve et X. Thiriat in-12, 1868. 2 00

Abrégé de la propriété des eaux de Plombières par J. le Bon.... imprimé sur l'édition de 1576, grand in-32, avec une préface et un glossaire-index, 1869 . . . . 3 00

Bibliographie scientifique, médicale, historique et littéraire des eaux minérales et des stations thermales des Vosges, in 8e 70 pages, 1873. 2 00

Chansons en patois vosgien, avec une préface, des notes, un glossaire et la musique des airs, in-8e 1876. . . . . 2 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Poésies, contes en prose et joyeux devis en patois vosgien.

Le général Humbert, avec des documents inédits et les pièces justificatives, un fort volume in-8e.